



HAL
open science

Les fractales du sens

Bertrand Richet

► **To cite this version:**

Bertrand Richet. Les fractales du sens. Linguistique. Université de Nanterre - Paris X, 2011. tel-00661997

HAL Id: tel-00661997

<https://theses.hal.science/tel-00661997v1>

Submitted on 22 Jan 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITE PARIS OUEST NANTERRE LA DEFENSE

LES FRACTALES DU SENS

VOLUME I

SYNTHESE DE RECHERCHE

REFLEXIONS SUR LA REPRESENTATION

PRESENTEE EN VUE DE L'OBTENTION DE
L'HABILITATION A DIRIGER DES RECHERCHES

PAR M. BERTRAND RICHET

MAITRE DE CONFERENCES A L'UNIVERSITE SORBONNE NOUVELLE - PARIS 3

PARRAIN : M. LE PROFESSEUR WILFRID ROTGE

2011

REMERCIEMENTS

Je remercie en tout premier lieu Wilfrid Rotgé, mon parrain pour cette habilitation, de m'avoir incité à m'engager dans cette voie et d'avoir accompagné avec bienveillance chaque étape de sa mise en œuvre.

Je remercie également les personnes qui m'ont fait l'honneur d'accepter de faire partie du jury, Mmes Françoise Canon-Roger, Monique de Mattia-Viviès, Aliyah Morgenstern, Christine Raguét et M. Albert Hamm.

Je remercie aussi Pierre Cotte, mon directeur de thèse, dont je suis directement ou indirectement les enseignements depuis ma troisième année de licence en 1989.

Ces pages n'auraient pu voir le jour sans la confiance accordée par les collègues responsables de centre de recherche, organisateurs de journées d'études et de colloques, aux activités desquels j'ai pris plaisir à participer depuis le début de ma carrière. Elles doivent aussi beaucoup, pour la monographie sur la traduction d'*Astérix*, entre autres, à l'amitié qui me lie à Catherine Delesse.

Enfin, ce travail n'aurait pu être mené à son terme sans l'aide de mes proches, de mes parents et surtout de mon épouse, Stéphanie, qui parvient à combiner vie professionnelle active et vie familiale ordonnée et apaisante. Qu'elle trouve ici l'expression de ma profonde gratitude.

Bertrand Richet

AVANT-PROPOS

*La recherche est un miroir, miroir du monde dont elle propose une possible représentation, miroir des discours sur le monde dont elle se nourrit, miroir enfin de l'être au monde qui la produit. En ce sens, établir le bilan d'une vingtaine d'années de recherche depuis nos débuts avec *Astérix* et en envisager les prolongements tient de la gageure en même temps que de l'évidence. La première pose le foisonnement apparent de l'expérience comme obstacle quasi-infranchissable à une vision unitaire de son organisation. La seconde, au contraire, trouve dans la permanence identitaire de l'auteur la nécessaire homogénéité dynamique de son regard.*

La recherche est une curiosité, à la fois pour le chercheur lui-même, sensible au mélange de résonance et d'inédit de l'univers dans lequel il évolue, et pour son lecteur, qui trouve dans la production du premier l'analyse maîtrisée d'un phénomène que lui-même n'avait parfois qu'entraperçu et dont il observe avec plaisir les multiples ramifications. Bien loin de l'imagerie proverbiale, la curiosité est une grande vertu, qui combine mouvement primordial vers le monde et intégration enthousiaste de ses manifestations, plaisir presque enfantin de la découverte et aptitude raisonnée à en tirer des enseignements.

La recherche, enfin, est une suite de rencontres, un jeu d'associations humaines, conceptuelles et statistiques souvent fortuites et ponctuelles. On ne peut choisir un domaine ou un sujet de recherche parce qu'il est à la mode ou qu'on nous l'impose. On ne peut le travailler sereinement si, précisément, il ne vient pas de nous, mieux, s'il ne s'est pas imposé à nous, presque de lui-même, au-delà du regard porté sur le

monde, au-delà du hasard des interactions humaines. Mais la recherche crée aussi des rencontres, institutionnelles et amicales, professionnelles et intellectuelles, qui contribuent à son propre épanouissement, à l'exploration de territoires inédits.

Miroir, curiosité, rencontre. Trois notions dont nous considérons qu'elles résument notre approche de la recherche en linguistique et en traductologie et qu'on retrouve, en filigrane, dans le titre de cette synthèse : « Les fractales du sens ». Le titre d'une recherche est d'abord la recherche d'un titre. Il contient en lui ce que la suite va déployer dans la linéarité du discours. Bien loin de n'être qu'un ornement prestement oublié au profit du contenu, il en organise l'appréhension et en révèle l'essence. Il est tout à la fois la touche finale du rédacteur du texte¹, sa griffe, et le premier élément auquel le lecteur est confronté. C'est dire que ce seuil doit être choisi avec soin.

Plusieurs versions se sont succédé avant de parvenir à celle-ci. Le point de départ est le titre d'un numéro des *Travaux du C.I.E.R.E.C.* en l'honneur de Jean Lavédrine en 1983 : *L'organisation du sens*. Cette formule a résonné en nous dès le début de notre formation universitaire, tant elle nous semblait parfaitement résumer ce qu'étaient le langage et la mission de la linguistique, à la fois une fluidité, le sens, et une structure, l'organisation, l'un n'allant jamais sans l'autre. Il n'était évidemment pas question pour nous de reprendre cet intitulé tel quel, à la fois par respect pour l'éminent professeur qui était ainsi honoré et parce qu'il nous semblait souhaitable d'explicitier ce qu'on pouvait entendre par organisation.

¹ Il ne s'agit pas là d'une absolue nécessité. Le titre constitue aussi une aide à la rédaction en lui conférant une direction.

Notre premier titre, bien avant que nous ne nous lancions effectivement dans l'Habilitation sous l'amicale pression de Wilfrid Rotgé, fut *Les épaisseurs du sens*, finalement repris pour une communication présentée à Aix-en-Provence en 2006 (PUBLICATION L). Nous travaillions à l'époque sur les énoncés interjectifs, sur leur aptitude à présenter linéairement plusieurs couches de sens qui, bien loin de se dissoudre les unes dans les autres, se construisent en conservant la mémoire de leurs origines, de l'origine. Avec cet intitulé, on perdait en dynamisme ce qu'on gagnait en complexité de lecture, palimpseste de sens que le linguiste se doit de déconstruire pour en mettre au jour la genèse.

Nous avons ensuite envisagé un second titre, *Les arabesques du sens*. L'épaisseur se muait en appropriation de la surface discursive. La mémoire, de résultat de l'exploration verticale des couches successives de sens, devenait la clef d'une lecture des motifs multiples, déclinés à différentes échelles. On voyait là l'influence de la traductologie et du jeu sur les variations culturelles qu'elle met en scène aux différents niveaux du texte à traduire, mais aussi l'influence de l'arrivée des nombres dans notre corpus d'étude, formes apparemment bien éloignées du monde longuement exploré des interjections, mais fondamentalement aussi marginales que celles-ci dans l'esprit des locuteurs et la réflexion dominante des linguistes.

Nous sommes enfin parvenus au présent titre, *Les fractales du sens*, qui permet de conserver la complexité des arabesques tout en mettant partiellement de côté une dimension artistique éventuellement perçue comme hors sujet. Si les fractales renvoient d'abord au monde des mathématiques, elles dépassent largement par leur dimension symbolique ce cadre restreint pour permettre de rendre compte de

l'organisation du monde, du jeu spiralaire de l'existence, infiniment pareille et infiniment différente, entre emboîtements et décalages, récursivité et création, réel et représentation.

On ne saurait pour autant se contenter de fournir un titre tout à la fois attrayant, mystérieux peut-être et, finalement, problématique, sans courir le risque de se voir reprocher par les linguistes et les traductologues d'avoir recouru à une métaphore facile et par là même obscure et par les mathématiciens de leur avoir emprunté un objet pour le détourner sans véritablement le comprendre, notre parcours scientifique à proprement parler s'étant arrêté pour l'essentiel à notre arrivée à l'université. Si nous ne pouvons évidemment prétendre saisir toutes les subtilités de l'objet, il n'en reste pas moins que les fractales, pour originellement mathématiques qu'elles soient, en transcendent les frontières, ce qui pourrait tout aussi bien être vrai du monde mathématique lui-même, comme clef, certes infiniment abstraite, de notre existence.

Il y a donc lieu d'explorer justement le monde des fractales, de leur genèse à leur diffusion, pour mieux en comprendre la pertinence et ainsi les attrait. Car si, par définition, elles ont toujours existé et n'ont été, comme les autres faits scientifiques, que découvertes par l'être humain, elles ont pu sortir du cercle restreint des spécialistes, dont certains d'ailleurs les considéraient, elles et leur vulgarisateur principal récemment disparu, Benoît Mandelbrot, avec circonspection, grâce à deux moteurs de représentation apparemment contradictoires, les ordinateurs et la nature.

Les ordinateurs, par la combinaison de leur puissance de calcul sans cesse améliorée et de l'interface visuelle qu'ils proposent, ont pu leur donner un visage, balbutiant tout d'abord, étonnamment simple et complexe désormais². Par un remarquable mouvement de retournement, l'objet mathématique désormais visible nous a renvoyé une image paradoxalement familière, celle du monde de tous les jours, des objets de la nature (dont le cristal de glace ou le chou Romanesco sont les exemples les plus typiques) et des constructions humaines, profanes ou sacrées, à l'instar de l'architecture des temples indiens³.

En d'autres termes, les fractales se donnent, grâce à leur aptitude à représenter certains aspects du monde par une simple formule, comme une nouvelle étape de la quête qui parcourt notre univers intellectuel, à savoir la résolution de la quadrature du cercle, la possibilité non pas de réduire, mais de rendre compte de la complexité infinie du monde par des moyens plus accessibles et reproductibles. Du trait de côte au relief des montagnes, des nervures des feuilles à l'organisation des forêts, du système sanguin aux réseaux neuronaux, les fractales déploient leurs multiples arabesques et semblent aptes à mimer le monde à la perfection.

La question peut dès lors se poser de leur application aux produits de l'intelligence humaine et singulièrement au langage, tout autant à une échelle macro-linguistique (la faculté de langage, les langues entre elles, les hommes entre eux) qu'à une échelle micro-linguistique (l'organisation d'une langue, d'un discours, d'une interaction),

² Chacun peut aujourd'hui créer des fractales en quelques minutes, grâce à des logiciels spécialisés, comme Ultra Fractal ou Fractal Explorer, disponibles au téléchargement sur la Toile.

³ Pour plus de détails, voir William J. Jackson, *Heaven's Fractal Net*, Bloomington: Indiana University Press, 2004 et notamment le chapitre intitulé « Examples of Fractals and Related Patterns », pp. 72-85.

immense entreprise qui supposerait de disposer d'une vision globale de l'ensemble, à moins de considérer, dans la mesure où les fractales se caractérisent justement, en vertu de leur homothétie interne, par leur ressemblance formelle à quelque échelle de leur développement que ce soit, que l'exploration fine d'un fragment nous permettra de rendre compte, avec une fidélité suffisante, de l'architecture de l'ensemble et des tensions à l'œuvre au sein de celui-ci, à la fois en synchronie et dans une perspective temporelle dynamique.

S'il est vrai qu'il s'agit là en apparence d'un saut qualitatif et quantitatif et que la modestie finale de l'entreprise peut susciter une légitime interrogation quant à sa pertinence méthodologique, il y a lieu de prendre en considération deux données qui sous-tendent toute démarche de recherche, d'une part l'homogénéité fondatrice du monde par delà sa surface protéiforme, ce qui justifie la théorisation, d'autre part l'unicité nécessaire du regard comme projection de l'être du chercheur, qui transcende la diversité des points de vue ponctuels que cette projection met en œuvre. Au final, c'est la combinaison de ces deux systèmes, et leur rapprochement, qui déterminent la qualité du travail accompli.

La difficulté majeure à laquelle on se heurte lorsqu'on entreprend d'observer et de déterminer la dimension fractale du sens linguistique n'est pas technique, même si une conception assez claire de l'objet mathématique initial est nécessaire à son emploi dans d'autres domaines. Elle tient en fait, paradoxalement peut-être, à la facilité, logique mais remarquable, avec laquelle les fractales semblent s'inscrire dans le monde linguistique, comme si l'évidence apparente de l'inscription constituait un obstacle à la reconnaissance de sa validité. Là où une approche plus sommairement

mécanique ou normative se heurtait à un réel fuyant et ne pouvait s'imposer qu'au prix de l'évacuation, dans un *no man's land* du sens, des formes et des configurations « atypiques » pourtant solidement ancrées dans l'usage, le regard fractal semble autoriser la mise en place d'une synthèse moins anguleuse en conférant à la représentation des organisations la souplesse nécessaire à son épanouissement.

Deux questions complémentaires se posent. Existe-t-il une preuve de la réalité d'un sens fractal ? Ne court-on pas le risque, en ayant recours à un outil à la fois aussi lointain et aussi général, non pas tant de travestir la réalité linguistique que de ne rien apporter de véritablement nouveau et tangible aux analyses péniblement menées par les chercheurs ? A la première question on peut répondre de manière un peu provocante qu'il n'y a guère de raison que les fractales permettent, avec certes des limites (cet infini décalage entre théorie et pratique, constitutif de la pensée humaine peut-être plus que donnée tangible), de rendre compte de pans entiers du monde et de l'expérience du monde tandis qu'elles s'arrêteraient à l'orée du langage, bastion imprenable, d'essence presque sacrée.

Cela étant, il paraît difficile de trouver l'équation du langage, dans la mesure où nous nous heurtons peut-être à une variante linguistique des théorèmes d'incomplétude de Gödel, autre objet mathématique régulièrement sorti de son contexte d'apparition, selon lequel une théorie du nombre est nécessairement incomplète⁴, ce qui, si on l'applique au cerveau humain, impliquerait qu'il nous soit fondamentalement impossible de rendre compte pleinement de l'activité cérébrale et, partant, de

⁴ En voici la reformulation par Douglas R. Hofstadter : "All consistent axiomatic formulations of number theory include undecidable propositions" (*Gödel, Escher, Bach: an Eternal Golden Braid*, London: Penguin, (1979) 1980, 17). Par extension, un système logique ne peut prouver sa propre complétude.

comprendre le langage, qui n'existe que par les possibilités offertes par le système nerveux central.

La seconde question, celle de l'utilité du concept, est plus délicate car elle remet en cause l'idée même de la recherche d'un invariant. Il est vrai que l'exploration linguistique ressemble à la réalisation d'un puzzle dont les pièces seraient progressivement plus petites à mesure que l'on avance dans l'entreprise. La perspective d'obtenir enfin une image de l'ensemble s'éloigne à chaque fois un peu plus, de sorte que les analyses que l'on propose à la communauté des chercheurs sont toujours plus restreintes, limitées à un opérateur, à une configuration, à une situation d'emploi, tant il est vrai, et nous en avons fait l'expérience à chaque fois que nous avons envisagé l'étude d'une microscopique facette du monde linguistique, que notre regard se retrouve alors face à une multitude de faits plus petits encore et que ces faits, par retournement des paramètres gouvernant les conditions possibles de leur réalisation, nous renvoient invariablement au langage tout entier.

Précisément, nous faisons là l'expérience du sens fractal, de l'apparente infinité des niveaux d'analyse, de l'enchevêtrement infini de leurs relations, de l'irréductibilité du système et des éléments composant ce système. Et ce qui pourrait générer à juste titre une immense frustration et renvoyer aux confins de l'expérience humaine la possibilité même d'un encyclopédisme qui, de la mythique bibliothèque d'Alexandrie aux ramifications présentes de la Toile, semble nous échapper à jamais, ce qui pourrait sonner le glas d'une recherche à peine engagée, doit en réalité nous renforcer dans notre entreprise, car ces difficultés sont la preuve de la nécessité du

dépassement, d'un dépassement raisonné du monde intellectuel, un dépassement qui trouve dans les rencontres ponctuelles et contingentes avec l'épaisseur linguistique la justification d'un essor par delà les limites imposées par les objets analysés ou par leur présentation et leur reconnaissance institutionnelles.

Il y a là une triple transgression que nous nous devons d'assumer, non pas par goût douteux d'un interdit dont il n'est du reste pas toujours facile de tracer les contours, mais pour montrer la pertinence de la démarche. La première transgression, à la fois chronologiquement et dans la mise en place du projet intellectuel, est celle de la diversité apparente des objets étudiés. Pour avoir consacré vingt années de notre existence à Astérix, aux interjections et aux nombres, sans compter les à-côtés, nous ne pouvons guère affirmer que nos centres d'intérêt s'insèrent avec bonheur dans la *doxa* universitaire, même si nous rendons hommage aux Maîtres qui nous ont fait confiance et nous ont permis de mener à bien, directement ou indirectement, ces recherches. Entre la bande dessinée, qui n'est que marginalement en odeur de sainteté dans notre prestigieuse institution (et un sujet principal d'étude, les jeux de mots, lui-même problématique), une expression linguistique syncrétique bien souvent ramenée au cri animal et des abstractions mathématiques étrangement frappées d'un même ostracisme, sortant du langage par le haut plutôt que par le bas, à la différence des calembours et des interjections, il est vrai que nous ne nous sommes pas simplifié la tâche même s'il nous est aisé d'en justifier le choix.

La seconde transgression tient à la démarche d'analyse de ces objets et à la perception des intérêts et des limites des trois approches traditionnellement employées, qualitative, systématique et statistique. L'approche qualitative implique

l'examen minutieux d'un micro-phénomène. Elle saisit l'objet dans son splendide isolement et explore ses moindres reliefs, des reliefs qui, précisément, sont perceptibles en raison de la proximité du regard. Elle est une méditation sur l'être, à la fois ancrée dans le profondément contingent et promise à une généralisation que d'aucuns jugent hardie en raison du manque possible de perspective.

L'approche systématique est double, longitudinale ou verticale. Longitudinale, elle valorise l'inscription dans le temps, du temps général de la diachronie au temps particulier du déroulement d'une interaction, de la production d'un texte, de la syntaxe d'un énoncé. Verticale, elle explore les paradigmes, met l'objet à l'épreuve des substitutions possibles et impossibles pour en déterminer la valence et l'inscription dans un cadre plus large. Horizontalité et verticalité se disputent à l'infini la primauté explicative du sens.

L'approche statistique doit quant à elle son essor à la possibilité nouvellement offerte d'interroger des corpus toujours plus imposants et supposés représentatifs de l'usage. C'est une linguistique du foisonnement que seul l'outil statistique permet de brider et dont il révèle les tendances sans jamais pouvoir en réduire les scories, ce qui aboutit à un renouvellement technologiquement justifié du principe de la règle et de l'exception, qu'on évacue d'autant plus facilement que cette dernière est statistiquement marginale, en bordure des nébuleuses.

Ces trois approches se saisissent de l'objet linguistique et en offrent un éclairage à la fois satisfaisant et limité. Chacune met aussi au jour le fonctionnement fractal de la langue et du discours, des détails infimes de l'objet, qui peuvent nous renseigner sur l'économie de l'ensemble dont il est extrait, aux manifestations multiples de ses

réalisations contextuelles en passant par son positionnement dans la langue. Chacune se nourrit de sa spécificité et de l'interdépendance qui la lie aux autres. De même que la notion proposée comme sujet de dissertation sur une œuvre littéraire au programme de l'Agrégation permet, quelle qu'elle soit, de rendre compte au final de l'œuvre tout entière à partir d'un angle d'approche particulier, les différentes démarches linguistiques, seules ou combinées, peuvent donner des résultats intéressants, à condition, sans doute, de ne pas se laisser enfermer dans leur formalisme propre.

C'est ce qui nous amène enfin à la troisième transgression, qui est précisément celle de l'émancipation, par delà les approches évoquées dans le point précédent, par delà les écoles théoriques, par delà aussi les frontières mêmes de la linguistique et de la traductologie, dès lors que l'on adhère à l'idée selon laquelle le langage n'est pas un système autonome, autarcique, irréductiblement différent du reste du monde de l'expérience humaine. Trois domaines peuvent alors être explorés conjointement pour contribuer à conférer du sens au sens linguistique : le monde lui-même, l'homme et, singulièrement, son fonctionnement cognitif, et enfin les autres formes de représentation du monde par l'homme, avec un regard particulier porté sur l'art.

Parler du monde tient de l'évidence et constitue en même temps un véritable défi pour l'entendement. C'est une évidence car nous naissons au monde, nous nous en nourrissons et passons notre vie à le vivre, à nous en imprégner, même si nous perdons petit à petit la relation primordiale que nous entretenons avec lui dans notre prime jeunesse lorsque, encore allongés sur le sol, nous nous en imprégnions

véritablement, avant que la station debout et la marche ne nous éloignent de sa surface douce ou rugueuse tout en nous offrant la possibilité de produire de l'abstraction. C'est un défi car il s'agit alors de repérer des fonctionnements similaires dans des territoires à la fois disjoints et contigus tout en n'étant pas capables de percevoir dans son intégralité aucun des espaces explorés.

L'homme semble plus accessible, de ce point de vue, même si, comme nous l'avons dit précédemment, la mise au jour des procédés cognitifs se heurte à des obstacles théoriques avant même de se heurter, en dépit des remarquables progrès techniques accomplis ces dernières années, à des obstacles pratiques, comme celui que constitue l'appréhension de l'activité de cent milliards de neurones, chacun étant connecté en moyenne à dix mille de ses congénères⁵ au sein de réseaux dynamiques que même les vrais jumeaux ne partagent que partiellement⁶, ce qui semble exclure toute possibilité de fixation anatomique stricte de la pensée. La difficulté tient aussi à la nécessité d'une rencontre entre les disciplines au-delà de la lecture nécessairement superficielle des travaux des spécialistes de chacune, en raison de la technicité grandissante des théories et des discours.

Les autres formes de représentation produites par l'homme présentent un grand intérêt, au-delà de leur dimension esthétique de nature à nous fournir un lieu de méditation et de plaisir, en ce sens qu'elles sont justement, au même titre que les discours, une production humaine, expression d'une interaction avec le monde et avec l'autre en même temps que fruit émotionnel et cognitif. La possibilité même du

⁵ On a une idée de la complexité du système quand on considère qu'un millimètre cube de tissu cortical contient 500 millions de synapses...

⁶ Voir Bartley, Alycia J., Jones, Douglas W. and Weinberger, Daniel R., "Genetic variability of human brain size and cortical gyral patterns", *Brain*, 120, 2, 1997, pp. 257-269. En fait, on considère que la taille est entièrement codée génétiquement. En revanche, l'interaction avec l'environnement, qui détermine les évolutions du câblage, ne l'est pas.

passage d'un art à l'autre, d'une œuvre littéraire à une œuvre musicale, d'une sculpture à un poème, d'une architecture à un tableau, est la preuve d'une porosité des frontières de la représentation depuis longtemps aperçue et mise à profit par l'homme pour atteindre l'absolu. Dès lors que l'on perçoit les œuvres d'art comme une double démultiplication de l'être au monde, double en raison de la diversité des arts d'abord et de la diversité des œuvres ensuite, le chemin est tracé pour une intégration raisonnée de ces autres formes de discours dans l'élaboration de notre propre réflexion, non pas comme illustrations bienvenues, pauses picturales ou musicales au milieu d'un discours potentiellement aride, mais comme éléments à part entière de la réflexion linguistique.

Voilà, posés en quelques mots, les éléments qui sous-tendent notre démarche et que nous allons maintenant développer tout au long de ce travail exploratoire dans le cadre duquel la dimension rétrospective, qui se doit d'être présente dans le cadre d'une synthèse de recherche, pour apporter la preuve d'un ancrage de la réflexion dans le temps, ne saurait constituer le seul horizon intellectuel, pas plus d'ailleurs qu'une ouverture prospective, qui ne peut qu'être limitée précisément par l'absence de résultats tangibles et qui peut autoriser les débordements enthousiastes d'une pensée non encore mise à l'épreuve du réel.

Au vrai, le chemin proposé dans les pages suivantes est à la fois plus simple et plus sinueux. L'expérience du passé nous permet de poser notre réflexion, c'est-à-dire tout à la fois de l'inscrire dans une continuité, de lui donner une forme, dont le titre constitue de ce point de vue une possible représentation, et d'en envisager les

prolongements, sur la base d'une exploration fine du moment présent, car c'est au seuil que tout se joue, à l'instant où le réel imaginé s'offre au regard avant d'être mémoire du rapport au monde et de contribuer à forger les outils d'une exploration nouvelle de l'inédit.

C'est d'ailleurs en cela que réside le paradoxe du linguiste et du traductologue, dans ce jeu entre le dit et l'inédit, l'observation nouvelle d'un discours déjà ancien, la reconstitution après coup d'une parole inaugurale, avant la mise en abyme des paraphrases explicatives. Il s'agit bien tout à la fois de percevoir les conditions antérieures, la résonance présente et les intentions à venir de la mise en forme énoncée du sens, de considérer que, moyennant un léger changement d'échelle, la mise en œuvre particulière d'un discours dans une situation donnée n'est pas si différente de la constitution de la langue, des langues, que les discours sont non seulement porteurs de traces d'opérations abstraites mais qu'ils *réalisent* ces opérations, c'est-à-dire qu'ils les construisent en même temps qu'ils les manifestent.

On ne trouvera donc pas dans les pages qui suivent une synthèse au sens restreint du terme, un résumé de nos publications avec une ouverture sur l'avenir, mais une réflexion plus large sur les mécanismes de construction de ces discours, des discours et des discours sur les discours...

PREMIERE PARTIE

ITINERAIRES

Mouvement jalonné vers un but, un itinéraire peut être considéré prospectivement, avant son achèvement, mais la stabilisation de l'expérience qu'il construit suggère plutôt une vision rétrospective, une unité après-coup, en quelque sorte, qui naît précisément de sa complétude et de son inscription comme entité. Ses étapes constitutives acquièrent par là même une justification globale qui leur demeurerait pour l'essentiel inaccessible au moment de leur réalisation, d'où le jalonnement évoqué, qui préserve l'unité de l'ensemble et l'envisage dans le même temps comme combinaison hétérogène de moments.

Affecté d'un pluriel, l'itinéraire se mue en faisceau d'expériences à la fois divergentes et convergentes, rassemblées et séparées dans chaque voie empruntée et, à un niveau supérieur, séparées et rassemblées par les particularités des voies empruntées les unes par rapport aux autres et par le but commun envisagé ou atteint. En ce sens, *faire le point*, qui est ce qui nous préoccupe dans cette synthèse, consiste bien, comme pour la navigation maritime ou aérienne, en la fixation d'un positionnement par rapport à des repères, c'est-à-dire en un rassemblement de *coordonnées*, de données indépendantes et associées.

Dans cette première partie, nous évoquerons donc d'abord rapidement notre triple parcours, de formation, d'enseignement et de recherche, puis nous proposerons quelques détours, qui n'en sont bien sûr qu'en apparence, avec la convocation de disciplines connexes dont nous pensons qu'elles ont été essentielles au développement de nos projets de recherche et qu'elles continueront à l'être à l'avenir. Enfin, nous terminerons cette première exploration par une vision plus éloignée de des ensembles constitués, en observant les contours ainsi définis.

1. Parcours

1.1. Formation

Mon parcours universitaire est celui d'un bachelier scientifique féru d'anglais ayant longtemps hésité entre la langue de Shakespeare et la biologie avant de choisir la première, peut-être par atavisme familial. A mon entrée à l'université, il m'est rapidement apparu que ce qui se rapprochait le plus de mes amours scientifiques étaient la linguistique et la traductologie, encouragé que j'étais en cela par mes premiers maîtres lillois, Danielle Bailly pour la linguistique et Michel Ballard pour la traductologie.

Culiolienne militante dans un environnement guillaumien dominé par la figure d'André Joly, Danielle Bailly m'a ouvert avec enthousiasme les portes de l'analyse du langage, portes entrouvertes par la philosophie en Terminale. C'est avec elle que j'ai découvert la Théorie des Opérations Enonciatives et les premières formalisations du sens. De la rivalité affichée entre écoles, perçue d'abord confusément puis de manière plus radicale selon l'enseignant avec qui je me trouvais, est né aussi mon peu de goût pour l'enfermement théorique et les discours de chapelle. On ne trouve donc guère

dans mes publications de défense et illustration exclusives de telle ou telle approche, d'autant qu'il paraît difficile de prétendre restituer le relief d'un objet, linguistique ou non, en le considérant sous un seul angle. Je préfère laisser les phénomènes s'exprimer.

A travers l'enseignement indirect d'Antoine Culioli, grâce aux cours de Danielle Bailly, aux notes de DEA des séminaires 1975-1976 et 1983-1984, à la *Grammaire linguistique de l'anglais* de Bouscaren et Chuquet et les différents numéros des *Cahiers de recherche* parus chez Ophrys, j'ai pu apprécier la spatialisation du sens (et la « pommité de la pomme »), découvrir le jeu entre profondeur et surface, structure et phénomènes, et goûter, joie sublime, à une linguistique qui n'hésite pas à puiser dans le monde réel des exemples canailles (« moi, mon frère, sa mobyette, y a les freins qui déconnent »), bien loin des assemblages désincarnées souvent offerts à l'analyse par des linguistes trop sérieux.

Michel Ballard, quant à lui, m'a permis de considérer la traduction comme un bel exercice de langue et de culture (qu'un traducteur émérite comme Pierre Coustillas a affiné avec la remarquable précision qui le caractérise) et surtout comme un lieu d'organisation, très différent, au moins dans une première approche, de réalisations au coup par coup non reproductibles et non prédictibles. C'est aussi lui qui m'a offert une toute première possibilité de recherche, certes très rudimentaire, dès la seconde année, avec un travail sur la traduction d'*Astérix chez les Bretons* en anglais, prélude à un mémoire de maîtrise sur la traduction des jeux de mots dans la série deux ans plus tard.

Mon troisième maître est arrivé en même temps que je me spécialisais en linguistique en troisième année. Pierre Cotte, fraîchement élu professeur à Lille, m'a apporté d'une part une nouvelle ouverture vers les sciences et la philosophie, d'autre part un goût affirmé pour la pédagogie, partant du simple, de l'évident, pour en explorer patiemment les complexités, tisser peu à peu le matériau de l'analyse et parvenir à une nouvelle simplicité, qui est celle de la forme initiale mais dont on a restitué le sens obscurci par la diachronie et les approches théoriques peu enclines à le considérer comme essentiel. C'est lui qui, au détour de l'analyse d'un texte de Hemingway lors de la préparation de l'Agrégation, m'a donné l'idée de ma thèse sur les interjections (« Il y a quelque chose à faire là-dessus »). Après l'Agrégation et le service national, j'ai donc naturellement suivi Pierre Cotte à la Sorbonne pour le doctorat, et la simple phrase sur les interjections a été à l'origine de près de 1 900 pages de texte écrites en six années de recherche.

1.2. Enseignement

Hormis une bifurcation offerte vers la traduction technique dans le domaine du nucléaire à l'issue d'un stage à l'établissement Areva (ex-Cogema) de La Hague en 1991 et un passage par l'enseignement secondaire lors de mon stage d'agrégation à Lille et de mon service national au Lycée Militaire de Saint-Cyr, l'enseignement dans le supérieur a constitué mon but professionnel dès la fin de la première année à l'université. J'ai toujours perçu l'enseignement comme une théâtralisation raisonnée du discours, un moment de partage et une entreprise de formation. A ce titre, il est une mise en scène du savoir, comme doit l'être, du reste, une présentation lors d'un colloque.

Qu'implique cette mise en scène ? Fondamentalement, un respect de la quadripartition enseignant / apprenant / objet d'étude / contexte. Le contexte fournit le cadre général dans lequel l'enseignement doit s'inscrire (maquette, progression, etc.) et constitue un garde-fou contre les velléités expansionnistes des trois autres données. En particulier, il faut veiller à ce que l'enthousiasme de l'enseignant pour son sujet ne prenne pas le pas sur la formation générale qu'il doit dispenser, pas plus que le statut de l'apprenant ne doit paralyser le discours de l'enseignant en le cantonnant dans un déjà-vu démagogique et rassurant. Enfin, l'objet d'étude doit être restitué avec fidélité en tenant compte des contraintes liées au degré de savoir partagé.

C'est là qu'intervient un fondement du discours pédagogique et du discours en général : l'analogie. Celle-ci permet, à travers ses réalisations particulières que sont les comparaisons et les métaphores, de rendre contigus dans l'esprit des domaines jusqu'alors séparés dont l'un est considéré moins obscur que l'autre, ce qui permet la familiarisation avec le domaine le plus éloigné de l'expérience passée. Les formes de résonance obtenues par analogie déterminent un parcours intellectuel fructueux dont le but est de dépasser l'expérience quotidienne, tout en se fondant sur elle et en y revenant finalement.

Mon propre parcours d'enseignant à l'université est triple. Mon service principal depuis que je suis maître de conférences est en langues étrangères appliquées. S'y ajoutent d'une part de nombreuses heures complémentaires dans la filière classique, d'autre part des séjours réguliers au Caire, à l'université française d'Egypte. En Licence LEA, plutôt que de refaire à l'infini des cours de grammaire à l'utilité

incertaine (combien d'étudiants restituent doctement et docilement des règles et les oublient prestement dès qu'il s'agit de produire un « vrai » texte ?), j'ai choisi de refondre entièrement l'enseignement de la langue anglaise dispensé jusqu'alors en le recentrant sur le monde des médias et sur leur langage, non seulement celui des textes (articles, titres), mais celui des images et des combinaisons (étude des pages de une). En Master 2 NCI (Négociation et Commerce International), c'est le monde de la publicité qui a retenu mon attention, avec d'un côté une étude de la construction du sens, de l'autre un prolongement attendu dans les cultures étrangères. C'est qu'il y a dans le slogan publicitaire et le titre de une la matière à de nombreux rapprochements linguistiques et culturels et, de ce point de vue, l'enseignement en LEA est un prolongement naturel des réflexions menées ailleurs en linguistique et en traductologie, moyennant un reformatage du discours en adéquation avec le contexte d'enseignement.

La préparation aux concours et, par complémentarité, la participation aux jurys de concours et à leur organisation depuis huit ans, constitue une seconde source d'enseignement, qui se fonde cette fois pleinement sur la notion de calibrage et de respect des multiples et nécessaires contraintes de l'exercice. Il y a de toute évidence quelque chose de fascinant à se soumettre aux contraintes et à tirer des limites imposées l'énergie non pas de leur dépassement rebelle mais de leur transcendance, à en jouer non pas pour leur faire perdre leur légitimité mais au contraire pour se nourrir de leur force. L'enseignement en concours est avant tout l'appropriation d'un cahier des charges qu'on impose aux étudiants / candidats, qu'on s'impose à soi-

même et qu'on retrouve, bien sûr, dans les colloques et les articles (temps de parole, longueur des publications).

L'expérience à l'UFE enfin, dans le cadre d'un partenariat avec Paris 3, a apporté un éclairage complémentaire. Les interventions semestrielles dans un pays de culture assez éloignée de la mienne apportent d'intéressantes contraintes supplémentaires liées à des différences de connaissances partagées et en conséquence à des interprétations différentielles, de sorte que faire passer un « même » message implique d'apprendre d'abord l'autre avant de lui faire apprendre quelque chose et de travailler encore plus finement les analogies, c'est-à-dire à mettre en perspective ma propre pratique intellectuelle et professionnelle. C'est d'ailleurs à la suite des premiers séjours en Egypte que j'ai refondé mon enseignement de LEA à Paris.

Plus qu'un prolongement direct de la recherche, lequel est plus souvent synonyme d'économie de temps que de préoccupation pour le bien-être étudiantin⁷, l'enseignement tel que j'essaie de le pratiquer se veut une réappropriation distancée des mécanismes de réflexion mis en œuvre en recherche, une réutilisation fructueuse de ses outils plutôt qu'un plaquage stérile de ses résultats. La recherche naît aussi de l'enseignement, à l'instar de notre travail sur les nombres, inspiré à la fois par des problèmes de traduction des unités et par une interrogation des étudiants quant à la différence entre *twice as much/many* et *twice more*.

⁷ L'université de Lille 3 avait à une certaine époque banni les cours qui portaient exclusivement sur la recherche menée par les enseignants, pour montrer que si l'enseignement était un prolongement de la recherche, il se devait d'en être séparé.

1.3. Recherche

Mon premier axe de recherche a été la traductologie et *Astérix*, sous l'impulsion de Michel Ballard. A l'origine est la frustration, enfant, de ne pouvoir comprendre les échanges inauguraux savoureux de l'album *Astérix chez les Bretons* (« Bonté gracieuse, quel spectacle surprenant ! » / « Il est, n'est-il pas ? » ; « Puis-je avoir de la marmelade avec mes rôties ? » / « Sûr, vous pouvez ! »). Devenu étudiant angliciste, la question s'est posée de la traduction de ces échanges en anglais et, plus généralement, de la problématique de la traduction des jeux de mots et des références culturelles, dont il est souvent dit qu'elle est impossible⁸.

Le corpus de la série *Astérix* constitue un point de départ remarquable en raison de l'abondance des exemples dus à la plume de René Goscinny, des contraintes techniques liées au support en bande dessinée (maintien à l'identique du dessin d'Albert Uderzo et de la taille des phylactères lors de la traduction), de l'existence d'une magnifique traduction d'Anthea Bell et Derek Hockridge, qui justement remet grandement en cause la thèse d'une intraduisibilité complète des phénomènes observés, et enfin d'une connaissance fine de la langue anglaise par le scénariste lui-même, avant sa mort prématurée en 1977.

Astérix m'a accompagné depuis lors, d'abord sous la forme de communications et d'articles (PUBLICATIONS A ET H), puis, après la rencontre avec Catherine Delesse, elle-même passionnée par les aventures du petit Gaulois, avec un ouvrage sur la traduction anglaise (PUBLICATION N), enfin, en plus d'interventions sollicitées

⁸ Le titre du mémoire de maîtrise était d'ailleurs « Jeux de mots et traduction : l'impossible équivalence ? »

(PUBLICATION M et deux communications⁹), l'organisation en 2009 d'un colloque international à la Sorbonne Nouvelle¹⁰ au moment du cinquantenaire de la création d'Astérix (PUBLICATION P), l'occasion d'un véritable tour du monde de la série, faisant intervenir des traducteurs, des traductologues, mais aussi des exégètes, des spécialistes de l'adaptation, etc.

L'attrait du corpus et du sujet tient à sa résonance, à la fois interne, avec la présence et le fonctionnement des formes elles-mêmes, et externe, dans le rapport qu'entretient le récepteur avec l'objet du discours. Le jeu de mots, j'y reviendrai, fonctionne à tout point de vue sur le mode du bouclage : techniquement, par combinaison condensée de différents niveaux de lecture que l'esprit linéarise, et narrativement, par le commentaire qu'il construit sur les événements qui lui donnent naissance, parvenant à saisir l'essence comique d'une situation qu'il restitue sous une forme elle aussi essentielle. Et la résonance se poursuit, mieux, se réalise lorsque le récepteur en perçoit la pertinence en la déconstruisant.

Comme pour tout sujet de recherche, le danger potentiel, cela dit, est celui de l'enfermement, que celui-ci soit choisi par le chercheur lui-même, désireux de consacrer son existence à une seule facette du monde, ou qu'il soit, de manière plus insidieuse, imposé de l'extérieur en vertu d'un catalogage du chercheur sur la base d'une sélection de ses productions. Non pas que je refuse d'emblée l'étiquette de « spécialiste d'Astérix » ou de sa traduction, car l'objet de recherche est d'une

⁹ Une communication en Corse en 2010, fondée sur une comparaison des versions française, anglaise et corse de l'album *Astérix en Corse*, une autre prévue à Pau fin 2011 dans le cadre d'un colloque sur la bande dessinée historique.

¹⁰ Colloque organisé notamment avec le soutien de l'équipe de recherche Prismes de Paris 3, équipe que j'ai rejointe après mon arrivée à Paris. Je travaille plus particulièrement avec Sésyilia et Tract, les composantes linguistique et traductologique du groupe. Cette première expérience m'a été extrêmement utile à l'occasion de ma participation au comité d'organisation du 51^{ème} Congrès de la SAES en mai 2011.

agréable densité, mais je considère celui-ci comme un objet parmi d'autres. C'est dans l'exploration de facettes disjointes du monde que l'on puise la matière d'un rapprochement plus abstrait, dans la richesse d'une expérience de recherche qu'on peut envisager d'isoler des concepts limpides et opératoires.

Le second axe, chronologiquement, est linguistique et centré sur les interjections, abordées pour la première fois en DEA sur la base d'un corpus écrit, qui comprenait, entre autres, l'œuvre de Hemingway (*To Have and Have not*) « responsable » de mon engagement dans cette voie, reprises en thèse dans un corpus oral. L'interjection a suscité une triple réflexion, comme le montre la diversité des publications produites.

La première question est celle de son statut, la seconde celle de son intégration, la troisième celle de sa diffusion. Pour paradoxal que cela puisse paraître au regard d'une analyse du phénomène interjectif, le statut théorique de l'interjection détermine sa réalité langagière. Cri animal, *filler*, ponctuation discursive sont autant de termes qui, en lui affectant un statut linguistique secondaire, autorisent un traitement superficiel de ses manifestations, comme si la gêne initiale du chercheur face à ces mots « atypiques » l'empêchait de l'appréhender avec la même rigueur qu'un auxiliaire de modalité ou une subordonnée en *to*, comme si sa forme singulière, ses emplois éloignés des exemples propres de chats et de tapis rendaient impossible une véritable réflexion, comme si certaines circonstances extrêmes de ses réalisations en contexte émotionnel interdisaient d'en voir la diversité élaborée de l'usage, avec des valeurs rhétoriques parfois très sophistiquées.

A ce titre, l'intégration des interjections à la chaîne parlée et, partant, au langage lui-même, se devrait d'être évidente, visible dans les corpus. Précisément, quel type de

corpus doit être privilégié avec les interjections ? Un corpus oral, le plus spontané possible, dans le cadre duquel, à l’instar de l’éthologie des animaux sauvages, il convient avant tout de capturer le sujet étudié dans son environnement naturel ? Ou au contraire un corpus plus éclectique, faisant la part belle aux discours préparés, ce qui permet d’analyser les réélaborations successives d’une interjection devenue mot-outil plutôt que manifestation inhumaine des réactions primitives du corps ? Faut-il considérer qu’on a affaire là à des formes radicalement différentes, d’un côté le cri, de l’autre l’outil, ou au contraire à une forme unique dont il s’agit dès lors de mettre au jour l’invariant et d’expliquer la diversité des manifestations ? Au début de la thèse, j’avais élaboré un corpus écrit de 2 700 occurrences qui n’a finalement été que très partiellement exploité, et ce uniquement dans des publications. C’est un corpus oral, certes très riche pour l’époque, le *London Lund Corpus*, qui a été privilégié pour rendre compte du phénomène interjectif.

Et la réflexion se poursuit avec la diffusion interjective et notamment la question de sa traduction. Faut-il traduire l’interjection ? L’interjection a-t-elle besoin d’être traduite ? Si elle est un cri, alors elle est le produit de l’espèce et non d’une culture, et se retrouvera naturellement d’une langue à l’autre (on connaît la perle littéraire classique, « Ah ! Ah ! fit-il en espagnol »¹¹, qui montre le statut particulier des interjections vocaliques, qu’on n’associe pas naturellement à une langue donnée, à la différence de « Mon Dieu » par exemple), d’où, à un autre niveau, l’inconfort perceptible des traducteurs confrontés à ces mots, leur difficulté à systématiser leur

¹¹ Comme souvent, l’origine est devenue assez obscure. Hugo a souvent été cité mais c’est un autre écrivain du XIX^{ème} siècle, nettement moins célèbre, Pierre Alexis Ponson du Terrail, qui semble en être l’auteur.

démarche face à des formes qui leur échappent, leur propension à se recentrer sur les interjections secondaires, plus abordables, plus humaines, plus culturelles *a priori*.

On le voit, si le sujet général est le même, il convient de souligner la grande différence qui existe entre une réflexion sur l'interjection au commencement de la thèse (PUBLICATION C), l'exploration de configurations particulières (discours rapporté, PUBLICATIONS E ET K, énumération, PUBLICATION B, contraste, PUBLICATION G) menée partiellement ou totalement sur corpus écrit et marginalement abordées dans la thèse, le double travail sur la traduction des interjections (PUBLICATIONS D ET F), réalisé à partir d'un corpus écrit totalement différent de 1200 exemples, et des réflexions plus récentes, notamment celle sur *Oh + So* (PUBLICATION S), réalisée à partir des corpus disponibles en ligne BNC, COCA et COHA. Comme pour *Astérix*, il reste beaucoup à explorer. Comme pour *Astérix*, l'étiquette « spécialiste de *Oh* » est à la fois attrayante et réductrice. Comme *Astérix*, l'interjection est un fragment.

Le troisième axe, lui aussi linguistique au départ, lui aussi comportant une dimension traductologique, est celui des nombres. La continuité avec *Astérix* et les interjections n'est sans doute pas évidente. Elle ne cherche pas à l'être. Quand change-t-on de sujet de recherche ? L'épuisement est une raison, épuisement temporaire du sujet dont on a exploré de nombreux aspects, épuisement du chercheur qui a besoin tout à la fois de résonance et de décalage pour avancer, d'une forme de familiarité initiale avec l'objet et de fonctionnements énigmatiques à préciser. La contiguïté en est une autre, mélange de résonance et de décalage là-aussi, avec l'expressivité propre à *Astérix* et aux interjections, mais aussi le calcul rhétorique, où l'on retrouve côte-à-côte interjection et quantification (*He came, oh,*

three years ago, voir PUBLICATION T), enfin la marginalisation, évidente avec les jeux de mots et les interjections, plus subtile mais non moins réelle avec les nombres, ce que la traductologie met clairement au jour.

Peut-on traduire un nombre ? Ronald Jenn, traductologue à Lille, évoquait la question lors d'une discussion faisant suite à une intervention de ma part sur le sujet¹² et il soulignait l'absence de comptage des nombres comme mots en traduction technique, avec une incidence directe sur la rémunération du traducteur. Si le nombre peut être traduit, dans quelle mesure, dans quel contexte l'est-il ? Quelle est la part de culturalité dans ses formes et ses emplois ? Est-il fondamentalement éloigné du monde humain du langage, forme abstraite flottant par delà les variations culturelles de surface, ou bien son histoire et sa mise en œuvre dans les sociétés humaines n'en font-elles pas un objet éminemment singulier, c'est-à-dire ancré dans une réalité particulière et redevable, à ce titre, d'une « vraie » traduction ? L'observation de l'intégration des nombres dans les mots en français et en anglais (PUBLICATION O) montre en tout cas que le parallélisme n'est pas absolu.

D'un point de vue linguistique, le nombre soulève un questionnement similaire et ne peut, en tout état de cause, être considéré comme une forme aride. De leur intégration morphologique à leur emploi rhétorique (notamment la mise en scène du flou, PUBLICATION Q, et de l'infini¹³), de leur forme nue à leurs expansions formulaires (PUBLICATIONS I ET R), les nombres déploient dans la langue et les discours l'appréhension quantitative menée par l'homme et nous montrent que la

¹² Communication présentée dans le cadre du Congrès de la SAES de Lille en 2010 : « La traduction à l'épreuve des nombres : entre immédiateté mathématique et horizon inatteignable ». Un article est prévu. Faute de temps pour le rédiger, il ne figure pas dans le volume Publications.

¹³ Autre communication présentée à Lille 2010 (« Des nombres à l'horizon : grammaire et lexique de l'infini numérique ») dont l'article dérivé est en cours de rédaction.

quantité n'est pas perçue de manière linéaire mais plutôt logarithmique¹⁴, l'infini semblant s'aplatir tandis que le proche dispose d'une épaisseur sans commune mesure avec la quantité représentée, ce qui se retrouve dans la grande variété des formes linguistiques disponibles pour dire les faibles quantités entières¹⁵.

Le nombre construit ainsi un ordonnancement du monde qui prend en compte la nature de l'objet à quantifier, la quantité à exprimer, l'intention rhétorique de l'énonciateur et l'environnement culturel dans lequel l'ensemble se déroule. Au lieu d'un simple (simple ?) étiquetage du réel, c'est bien à une représentation que nous avons affaire, une mise en spectacle de la quantité qui en valorise les aspects saillants et laisse dans l'ombre une bonne part de la mécanique de la récursivité, laquelle se perd bien vite dans les *et cætera* propres au peloton du Tour de France et les ordres de grandeur typiques de la représentation logarithmique.

Dans les interstices de ces trois axes se sont glissées d'autres interrogations, l'une portant sur l'énumération (PUBLICATIONS B, J ET U), l'autre sur les insultes (PUBLICATION V). Les énumérations nous ramènent à trois dimensions complémentaires : la verticalité, l'horizontalité et la synthèse. La verticalité est le lieu paradigmatique du même et de l'autre, réunis dans une liste unique et séparés par leur singularité. L'horizontalité, fruit de l'unidimensionnalité temporelle nécessaire de la chaîne parlée, est un déploiement forcé, combinaison de récursivité (le même), de protocole et de progression (l'autre). La synthèse, enfin, transcende ces deux dimensions et rassemble les données de l'énumération dans une unité de rang

¹⁴ Voir à ce sujet Dehaene, Stanislas, "The neural basis of the Weber-Fechner law: a logarithmic mental number line", *Trends in Cognitive Sciences*, 7, 4, April 2003, pp. 145-147 et Dehaene, Stanislas & Izard, Véronique, "Calibrating the mental number line", *Cognition*, 106, 2008, pp. 1221-1247.

¹⁵ Il ne s'agit pas des faibles quantités absolues, les fractions étant, mis à part *half* et, dans une moindre mesure, *third* et *quarter*, largement absentes des discours.

supérieur dont elle se borne à explorer le plus systématiquement possible les anfractuosités, collection finie et infinie d'une hétérogénéité de surface que le principe unificateur de la liste ramène à une essence. Le lien avec l'interjection comme avec le nombre est à la fois évident et attesté. Entre le syncrétisme interjectif et la diffusion numérique est proposé un parcours des listes, un parcours de la représentation du monde, du point aux pointillés.

On retrouve ce jeu de maîtrise apparente des fragments du monde avec les questions de choix, variante étendue des questions alternatives, entrant souvent en combinaison avec d'autres types de question dans le cadre de séries interrogatives qui ne laissent guère la liberté au co-énonciateur de s'exprimer. Mais c'est là, justement et paradoxalement peut-être, le but des questions : ne pas laisser parler l'autre, ou plutôt, ne pas le laisser parler librement, préparer le terrain, contraindre le champ des réponses, jalonner le discours à venir, explorer les possibles, écrire les souhaitables, maîtriser le dit et le à-dire.

L'insulte joue, elle aussi, sur la liberté et l'enfermement, l'enfermement de l'autre, bien sûr, dont l'être tout entier est cantonné à la caractéristique qu'on lui impose, enfermement également du dire, par delà l'apparence de liberté, de licence avec les codes du langage en société. Car même si l'insulte fuse avec une aisance remarquable pour peu, comme c'est peut-être le cas sur la Toile, que l'anonymat et l'absence de risque encouru libèrent la parole, elle n'atteint pas, ou difficilement, l'auto-génération, les expériences de forums d'insultes montrant rapidement leurs limites.

L'insulte rejoint aussi l'interjection, bien sûr, en vertu d'un rassemblement de tout ce qui s'apparente, de près ou de loin, à l'expressivité, en vertu aussi d'une co-présence

affichée, elle-même fondée sur une similarité de fonctionnement. De bouclage d'expérience du monde pour l'interjection à son application humaine orientée pour l'insulte, le pas à franchir n'est pas si grand, même si l'interjection, plus abstraite, garde la priorité en tête d'énoncé.

D'autres explorations s'annoncent, notamment une étude de la conjonction *Or*, dont on peut remarquer qu'elle ne dispose pas pour les linguistes de l'attrait de sa consœur *And*, certes intéressante¹⁶, mais ne fonctionnant pour l'essentiel qu'en surface alors que *Or* travaille la profondeur, le potentiel, la verticalité dont le discours force l'aplanissement tout en conférant au dire une hiérarchie protocolaire. Cette *articulation* de l'horizontal et du vertical est proprement fascinante. Les panneaux et pancartes m'intéressent également, parce que leur nécessaire concision en même temps que leur lisibilité esthétique forcent leur rédacteur à de jolies contorsions linguistiques¹⁷. D'autres analyses suivront, au gré des rencontres¹⁸.

¹⁶ *And* est aussi nettement plus présente que *Or*, avec dans le *Corpus of Contemporary American English* plus de 11,5 millions d'occurrences pour la première contre près de huit fois moins (1,5 millions) pour la seconde. On notera aussi, au passage, que l'opérateur logique complexe est bien *And/Or* et non *Or/And*, ce qui signale que *Or* est un au-delà de *And*.

¹⁷ Irmtraud Behr, professeur à Paris 3, a mené ce travail pour l'allemand. Voir Behr, Irmtraud, « Petite stylistique des panneaux 'régulateurs' » in Irmtraud Behr et Peter Henninger (éds), *À travers champs : études pluridisciplinaires allemandes : mélanges pour Nicole Fernandez Bravo*, Paris : L'Harmattan, 2005, pp. 333-347).

¹⁸ Enfin, plus difficile à mettre en œuvre sans doute, j'aimerais pouvoir analyser d'un point de vue linguistique le contenu des enregistreurs de vol (CVR : Cockpit Voice Recorder) en amont des catastrophes aériennes, non par goût morbide, mais parce qu'il me semble pertinent de tracer, dans une situation critique, la frontière entre interventions professionnelles et variations émotionnelles afin, d'un point de vue pratique, d'envisager un meilleur calibrage de la formation des pilotes de ligne.

2. Détours

Intégrées au parcours de formation, d'enseignement et de recherche, et à ce titre associées aux réflexions menées dans les domaines mentionnés dans le point précédent, trois « disciplines » extérieures ont contribué à nourrir mon discours : l'informatique, la neurobiologie et, ce qui n'est pas à proprement parler une discipline, les arts, notamment la musique, la représentation picturale et la sculpture. J'évoque ici ces champs d'expérience car ils ont joué un rôle primordial dans le choix des sujets d'étude, dans la méthodologie de leur approche et dans la formalisation des résultats.

2.1. La formalisation obligée : apports de l'informatique

A l'époque lointaine de mes premiers pas universitaires, quand la vitesse d'horloge des ordinateurs dotés d'un processeur 8086 était de 8 MHz, qu'un disque dur d'une capacité de 20 Mo était un horizon presque inatteignable (au moins en termes financiers) et que les disquettes de 5¼ pouces étaient monnaie courante, il est peu de dire que l'interface homme-machine sous DOS était rudimentaire et que le maniement de l'instrument présupposait des connaissances techniques aujourd'hui inutiles. Il ne s'agit pas là de célébrer un supposé âge d'or de l'informatique à l'opposé de l'assistantat généralisé du monde contemporain, car de nouvelles compétences sont aujourd'hui nécessaires pour tirer parti de la complexité croissante des applications disponibles, mais de souligner que la distance était alors encore faible entre utilisation et programmation de l'ordinateur.

En étudiant, quatre années durant, la programmation en langage Pascal (jusqu'à la version Turbo Pascal 4.0 de Borland), il m'a été donné de chercher à ramener à des

algorithmes certaines des spécificités du langage. J'ai ainsi conçu en maîtrise, sous la direction du phonologue Richard Lilly, un analyseur syllabique, certes rudimentaire, qui devait permettre, dans un cadre phonologique, de prévoir le schéma accentuel des mots entrés en fonction de la reconnaissance de leur morphologie terminale. L'idée était, plus tard, et c'était d'ailleurs là un premier projet de thèse, finalement non abouti, de formaliser l'ensemble des règles phonologiques de l'anglais afin de parvenir, étape par étape, de la forme phonologique, étroitement dérivée de la forme orthographique (un phonème par lettre, pour faire simple), à la prononciation de surface tout en limitant le plus possible le recours à des listes d'exception qui, au vrai, sont l'antithèse de la programmation.

Avec le recul, il n'est pas certain que j'aurais été à même de parvenir à un tel résultat, en raison soit de mon niveau insuffisant de maîtrise de l'outil, soit des limites de l'outil lui-même, quelle que soit l'aptitude du programmeur, un langage informatique n'étant qu'une synthèse articulée de concepts logiques dont il n'est pas dit qu'elle soit fondamentalement adaptée à une langue naturelle. Il reste que la recherche de motifs, de structures, d'organisations, même si elle n'atteint pas la perfection des algorithmes en raison des poussières d'humanité qui en grippent les mécanismes, se doit d'être menée le plus loin possible, soit dans le cadre d'une logique abstraite, soit, de manière sans doute plus fructueuse, en sollicitant les réseaux analogiques associés aux configurations observées.

A partir de la thèse, et pour chaque projet de recherche par la suite, j'ai travaillé avec d'autres outils informatiques, d'abord la base de données relationnelle Access, puis le tableur Excel, tous deux édités par Microsoft. Une base de données relationnelle

est un objet très intéressant car elle permet de séparer le corpus d'exemples des niveaux de codage tout en autorisant des croisements de données à des fins statistiques. Prenons un exemple. On stocke dans une première table un corpus oral décomposé en groupes de souffle placés chacun sur une ligne, avec indication complémentaire codée du texte, de l'intervenant, du numéro de groupe de souffle, etc. Dans des tables à part, on répète pour l'une le code de la conversation, pour l'autre le code de l'intervenant, et on leur associe une description plus complète, en plusieurs champs, qu'il n'est donc pas nécessaire de répéter pour chaque ligne de la table corpus. A un autre niveau, on peut prendre ces tables différenciées comme point de départ d'un « codage du codage ».

En recroisant ces données avec les lignes initiales, il est aisé d'opérer des comptages à moindres frais, qui permettent, notamment lors de la mise en place du codage, qui, fondamentalement, va déterminer les analyses menées puisqu'il en est l'expression conceptuelle technique, d'affiner justement les options choisies initialement pour suivre au plus près la spécificité des objets observés. Par un va-et-vient entre matière textuelle, codage de la matière et comptage en aval se construit une réflexion qui, si elle utilise les moyens offerts par l'application informatique, peut aussi s'en démarquer, au moins pour les corpus « à taille humaine » qui peuvent encore être lus intégralement.

Le tableur Excel quant à lui « souffre » au départ de son statut de tableau, justement, et donc de la nature des cellules qui le constituent. Puisqu'il n'y a qu'une table à la base, l'unité minimale, la cellule, est nécessairement très basse dans la hiérarchie de représentation et tous les codages à construire doivent donc être répétés pour chaque

ligne, ce qui augmente d'autant les tâches de manipulation des données. Si les systèmes de copie intuitive par ligne et par colonne permettent de gagner du temps, on demeure loin des performances d'une base relationnelle. En revanche, la visualisation des calculs est simple et, surtout, le format Excel est plus reconnu et diffusé que le format Access, ce qui facilite le transfert de données, notamment en provenance d'autres corpus.

Quel que soit l'outil informatique employé, il y a une richesse stimulante à faire dialoguer un corpus et une application. En apprenant plus sur l'application, on perçoit mieux le corpus et ce qu'on peut lui faire dire. En regardant plus attentivement le corpus, on observe des motifs susceptibles d'un codage fructueux. L'informatique est donc un véritable outil d'analyse, une grille adaptable de lecture, une forme de jeu intellectuel et, surtout, une incitation à la rigueur, la machine ne pardonnant guère les approximations de codage et les erreurs de transcription. L'alignement obtenu n'est pas la mort du langage mais le précurseur de son analyse et la porte ouverte à un retour vers l'humain.

2.2. L'épaisseur physiologique : éléments de neurobiologie

Le second détour nous ramène précisément à l'homme dans son épaisseur physiologique. L'étude du cerveau et de son fonctionnement est susceptible de présenter un double intérêt, d'une part en fournissant une forme d'explication à la construction linguistique du sens en général, d'autre part, et singulièrement dans le domaine de l'expressivité, en rendant compte de la spécificité des énoncés expressifs,

dont les conditions de production et la persistance en environnement cérébro-lésé semblent les séparer du reste du langage¹⁹.

Nous avons employé le terme « susceptible » à dessein. En effet, nous nous trouvons face à une double difficulté, celle de la complexité anatomique du cerveau et celle de la définition de la conscience et des représentations. Avec 10^{11} neurones et en moyenne 10^5 synapses par neurone, organisées en réseaux dynamiques, avec de nombreuses sous-parties et des connexions internes, le cerveau ne se laisse évidemment pas approcher facilement²⁰. Il n'est guère possible de « visualiser la pensée » au-delà d'un degré moyen de précision anatomique (activation d'aires), il est impossible, pour diverses raisons éthiques, d'intervenir directement sur le cerveau pour se livrer à des expériences (la chose est plus acceptable sur les animaux, mais leur cerveau est infiniment moins complexe et performant²¹) et il n'est pas certain, dans la mesure où nous employons les ressources de notre cerveau pour en explorer le fonctionnement, que ce bouclage initial nous autorise une vision claire des phénomènes qui s'y déroulent.

¹⁹ Le fait est attesté dès le XIX^{ème} siècle (voir, entre autres, les travaux de John Hughlings Jackson), à une époque où la cartographie du cerveau n'en est encore qu'à ses débuts. Les patients dont l'hémisphère gauche, là où se trouvent les aires principales associées à la fonction de langage, est lésé perdent ainsi une bonne partie de leur aptitude linguistique, à l'exception notable des énoncés en contexte expressif.

²⁰ En France, on doit à Jean-Pierre Changeux et à son *Homme neuronal* (Paris : Fayard, 1983) la diffusion dans le grand public de la neurobiologie.

²¹ On pense bien sûr à la comparaison entre homme et singe. Si, d'un point de vue génétique, l'homme partage au moins 95% de son génome avec le chimpanzé (voir à ce sujet Britten, Roy J., "Divergence between samples of chimpanzee and human DNA sequences is 5%, counting indels", *PNAS*, 99, 21, October 2002, pp. 13633-13635), ce qui est à la fois beaucoup (au vu des différences morphologiques et cognitives) et peu (si on considère qu'il existe un ancêtre commun), il reste que son cerveau est nettement plus développé, à la fois en termes de volume général (trois fois plus que le reste du groupe des Simiiformes), du développement du lobe frontal, qui intervient pour certaines fonctions intellectuelles supérieures comme la planification et le langage, du nombre de neurones (deux fois plus que les singes supérieurs) et de la surface du cortex (2000 cm² contre 700 chez le chimpanzé). Voir Barry, Julien, *Neurobiologie de la pensée*, Lille : Presses universitaires de Lille, 1995 et notamment le début du chapitre 3 (pp. 201-213).

La seconde difficulté est celle de la définition de la conscience et des représentations. Peut-on réduire les deux à une somme d'impulsions électriques et de déplacement de neurotransmetteurs, ou plutôt, le terme « réduire » étant trop lourdement connoté, moyennant une séparation d'échelle, ne faut-il pas considérer les états de conscience comme la synthèse du fourmillement des neurones, une réalité à la fois ancrée dans l'activité de milliers de cellules cérébrales et détachée de celle-ci par son ampleur, un épiphénomène en quelque sorte²² ? Il semble raisonnable de considérer que la pensée n'existe pas à proprement parler au niveau d'un neurone ou d'une synapse mais que c'est l'association de centaines, de milliers de leurs congénères qui crée un état fluctuant de pensée, de conscience, etc.

Ce point de vue permet de rendre compte de plusieurs phénomènes, dont la plasticité (certes relative) du cerveau, qui permet à certains patients de recouvrer une partie de leurs aptitudes en dépit d'une lésion cérébrale, l'invention de la mémoire, pour reprendre le titre de l'ouvrage d'Israel Rosenfield²³, qui montre que les souvenirs ne sont pas stockés de manière stable et définitive mais régulièrement réactivés en fonction des résonances contemporaines, ce qui explique aussi leur transformation progressive au cours du temps, enfin de la disposition naturelle pour l'analogie, la représentation d'un objet faisant intervenir des dizaines de sous-

²² Selon la définition éclairante de Douglas R. Hofstadter, « un épiphénomène est une illusion à grande échelle créée par la collusion de petits événements qui n'ont rien d'illusoire » (Douglas R. Hofstadter, *Je suis une boucle étrange*, Paris : Dunod, (2007) 2008, p. 119).

²³ Israel Rosenfield, *L'invention de la mémoire*, Paris : Eschel, (1988) 1989. Voir également, du même auteur, *La conscience : une biologie du moi*, Paris : Eschel, 1990, présentation simplifiée de la théorie du darwinisme neuronal de Gerald Edelman, qui pose les bases scientifiques du dépassement du dualisme cartésien entre corps et esprit par une analyse des processus d'organisation et de réorganisation des réseaux neuronaux. Edelman lui-même a exposé sa théorie d'abord dans un ouvrage « technique » (*Neural Darwinism*, Oxford: Oxford University Press, 1989) puis dans plusieurs livres plus accessibles, dont *Biologie de la Conscience* (Paris : Odile Jacob, 1992) et *Second Nature: Brain Science and Human Knowledge* (New Haven: Yale University Press, 2006).

réseaux eux-mêmes sollicités pour d'autres représentations. Chaque facette est ainsi à usage multiple, ce qui permet de rendre compte des associations d'idées, mais aussi de l'homogénéité fondatrice du moi, dont on retrouve les manifestations à tous les niveaux, comme intégration à la fois abstraite et incarnée de ces associations.

Mécanique générale, la neurobiologie s'est réinvitée avec les interjections et la question du langage expressif. Même si on ne saurait limiter son existence à cela, le langage est prioritairement traité dans la partie gauche, « intellectuelle », du cerveau, tandis que l'hémisphère droit est plus spécifiquement associé aux représentations spatiales et aux émotions²⁴. Il apparaît, complémentirement, que les formes émotionnelles subsistent plus facilement même lorsque le cerveau gauche est atteint²⁵ et enfin qu'il existe une différence majeure entre la production « naturelle » de discours, liée à son environnement, et la production « forcée », hors contexte²⁶. S'il semble relativement facile de produire un énoncé abstrait hors de toute sollicitation particulière, la production d'une interjection et par extension de formules toutes faites semble plus compliquée à mettre en œuvre, de même que des patients lésés ne peuvent parfois désigner une partie de leur corps « à froid » mais en sont capables si

²⁴ Ce point doit être nuancé. S'il est vrai que des aires spécifiques interviennent dans certaines fonctions, les deux hémisphères (sauf pour les patients *split-brain* des années 1960, dont le corps calleux avait été sectionné pour limiter l'impact de crises d'épilepsie et qui avaient, de fait, un cerveau dédoublé) collaborent activement. Il reste que des lésions localisées ont des conséquences spécifiques.

²⁵ On pense au patient Leborgne, dit Tan, de Paul Broca. Atteint d'épilepsie et d'une maladie neuro-dégénérative, il ne pouvait plus, à la fin de son existence, que prononcer à répétition le mot *Tan* (d'où son surnom) mais aussi, lorsqu'il était en colère, le juron « Sacré nom de Dieu » (Schiller, Francis, *Paul Broca, explorateur du cerveau*, Paris : Odile Jacob, (1979) 1990, pp. 237-243).

²⁶ John Hughlings Jackson l'avait indirectement noté dès 1878 : « Sometimes, however, a patient, ordinarily speechless, may get out a phrase appropriate to some simple circumstance, such as "good-bye" when a friend is leaving. This is an exception, but yet only a partial exception; the utterance is not of high speech value; he cannot "say" it again, cannot repeat it when entreated; it is inferior speech, little higher than swearing » (John Hughlings Jackson, "On Affections of Speech from Disease of the Brain", premier volet, *Brain*, I, October 1878, pp. 317-318).

cette partie est sollicitée dans le cadre d'un événement susceptible d'une réaction expressive²⁷.

Il y aurait donc matière à séparer, sur la base d'arguments scientifiques, le langage expressif du reste. Mais une position radicale de ce type se heurte à plusieurs obstacles. Premièrement, il faudrait alors tracer une ligne claire entre les formes expressives et les autres. Deuxièmement, de manière complémentaire, il faudrait séparer tout aussi clairement *l'emploi* expressif de celui qui ne l'est pas, ou l'est moins. Plus fondamentalement, en dehors même de la notion de gradient qui empêche une telle bipartition, en dehors de la connectivité et de la plasticité cérébrales qui suggèrent qu'une séparation anatomique stricte paraît difficile à imaginer, c'est le langage tout entier, mieux l'être au monde tout entier, au sein duquel se combinent à l'infini des représentations immédiates, en phase, et des représentations distantes, décalées, intellectualisées.

2.3. Les mondes des arts

Le troisième détour est celui de l'art comme forme de fixation de l'expérience du monde et mode de représentation du monde. La musique dite électronique a joué un grand rôle dans ma formation et, plus précisément, les instruments employés pour la construire, car la musique elle-même n'est pas électronique, même si, d'une certaine manière, un son contient en lui la mélodie qu'il va produire et la nature du toucher privilégié sur le clavier. Ils permettent d'envisager, en quelque sorte, la double

²⁷ Le phénomène a été observé par Arnold Pick à la fin du XIX^{ème} siècle. L'impossibilité de nommer une partie du corps, la topoagnosie, est un des symptômes de ce qui sera plus tard appelé la maladie de Pick. Pour plus de détails, voir Wicky, Gérard, « De l'autotopoagnosie à un modèle de représentations des connaissances du corps », *Schweizer Archiv für Neurologie und Psychiatrie*, 156, 4, 2005, pp. 196-202.

articulation du langage à l'envers, en s'attaquant à l'univers sonore non pas, comme le font les phonéticiens et les linguistes, à partir des productions terminales, c'est-à-dire des chaînes que l'on cherche ensuite à découper en unités pertinentes, mais à partir de l'organisation interne des maillons de cette chaîne.

En effet, la synthèse se fonde au départ soit sur une onde sonore, générée par un oscillateur, ce qui était le cas des premiers synthétiseurs analogiques²⁸, soit sur l'échantillonnage numérique d'un son préexistant (le *sampling*). Cette source est combinable soit avec des sources du même type (principe de synthèse additive, dont une forme simple est constituée par les tirettes harmoniques des orgues de jazz, ou par modulation de fréquence, en fonction d'un algorithme d'association d'ondes simples²⁹), soit par combinaison avec des sources autres (synthèse linéaire de formants³⁰). L'ensemble est travaillé en amplitude (enveloppe de volume), en grain (brillance du son), en effets (variations cycliques sur les paramètres fondamentaux : vibrato, écho, leslie, etc.). On accomplit d'une certaine manière, avec la synthèse additive par exemple, l'inverse de la décomposition harmonique en série de Fourier³¹, et plus généralement la déconstruction / reconstruction du son par la prise en considération de l'ensemble de ses caractéristiques acoustiques.

²⁸ Le précurseur est le *Minimoog*, produit en 1970 par Robert Moog. Les synthétiseurs analogiques sont remplacés progressivement par des instruments numériques dans les années 1980. Pour plus de détails concernant l'évolution technologique, voir le chapitre 9, rédigé par Mike Berk, « Fétiches analogiques et futurs numériques » (pp. 237-268), de l'ouvrage collectif Shapiro, Peter (éd.), *Modulations : une histoire de la musique électronique*, Paris : Allia, (1999) 2007.

²⁹ La modulation de fréquence a besoin à la base de deux oscillateurs. L'un produit le signal, qui module la fréquence de l'autre, dit porteur. Un synthétiseur comme le Yamaha DX7, fabriqué dans les années 1980, possédait 6 oscillateurs qui pouvaient être tour à tour porteurs ou signaux, ce qui complexifiait d'autant les sons finalement produits.

³⁰ L'exemple le plus célèbre demeure le synthétiseur Roland D50, sorti en 1987, qui combine la clarté du numérique (formants échantillonnés) et la chaleur de l'analogique (oscillateurs « classiques ») et parcourt ainsi le spectre des possibles.

³¹ C'est cette décomposition qu'on observe en phonétique acoustique grâce au spectrogramme de fréquence, avec la fondamentale et ses harmoniques qui sont des multiples de celle-ci. En musique, le

Il y a là matière à des applications non pas seulement au domaine de la phonétique acoustique mais à celui de l'analyse linguistique. Le langage se présente bien comme une combinaison d'unités discrètes (numériques), les mots, et de variations continues (analogiques), la prosodie. La voix d'un énonciateur, non pas seulement la voix acoustique mais la voix stylistique, est, quant à elle, composée d'une fondamentale et d'harmoniques qui se réalisent par des formes et des configurations à la fois particulières et itérées. Plus généralement, chaque langue elle-même a un fonctionnement similaire, que nous percevons peut-être confusément mais dont nous ne doutons pas, réapparition du *génie de la langue*, mais sans la lecture hiérarchique interlangue qui en a détruit la pertinence.

Dans le domaine de l'art pictural, deux artistes m'ont particulièrement influencé : Victor Vasarely et Maurits Cornelis Escher³². Tant le fondateur de l'*op art* que l'artiste préféré des scientifiques explorent le lien entre monde tridimensionnel et représentation bidimensionnelle, par le jeu d'illusions d'optique autorisant des configurations impossibles dans le monde réel (les escaliers d'Escher, qui rappellent aussi les prisons de Piranèse, dans lesquelles l'œil se perd³³) ou d'ordonnement mathématique des surfaces (remplissage régulier d'un plan, fragmentation des objets, mélange des points de vues). De même que le langage crée des raccourcis, l'art de Vasarely et d'Escher, en sautant les étapes du possible, en systématisant l'être, produit une vision essentielle du monde.

Kawai K5, doté de 126 oscillateurs simples, constitue l'exemple type d'instrument utilisant la synthèse additive pour la génération de sons.

³² Pour une approche de l'œuvre de ces deux artistes, voir Vasarely, Victor, *Gea*, Paris : Hervas, 1982 et Larcher, J. L. (ed.), *M.C. Escher - The Complete Works*, London: Thames & Hudson, (1981) 1992.

³³ On trouve de superbes reproductions des *Carceri d'Invenzione* dans Wilton-Ely, John (ed.), *The Mind and Art of Giovanni Battista Piranesi*, London: Thames & Hudson, (1978) 1988.

En sculpture, un *land artist* comme Andy Goldsworthy, qui travaille beaucoup sur le cercle, la spirale et la sinusoïde, produit des réflexions similaires³⁴, retournant à la nature (matériaux employés et lieu d'intervention) pour en extraire l'essence.

En quoi ces domaines extérieurs sont-ils des détours ? Plus fondamentalement, qu'est-ce qu'un détour ? C'est d'abord une double production de distance, à la fois un décalage par rapport à la voie normale et un allongement de parcours. D'un point de vue strictement économique, le détour ne présente pas d'intérêt : il nous détache du but à atteindre et nous consacrons plus de temps que prévu à le parcourir. Deux données viennent cependant éclaircir le tableau. Premièrement, le détour est source de plaisir, plaisir de la transgression par rapport à l'itinéraire établi, mais aussi plaisir de la régression, retour à un monde d'avant les contraintes. Deuxièmement, à défaut d'une vision extérieure du processus, il doit se lire et s'interpréter quand il s'achève, c'est-à-dire lorsqu'on a retrouvé le chemin initial, le *droit chemin*. Non pas immédiatement mais à moyen terme, il permet de nouveaux regroupements, de nouvelles perspectives. Le détachement fait sens et, d'ailleurs, le sens se nourrit de décalage puisque seul le décalage permet de voir.

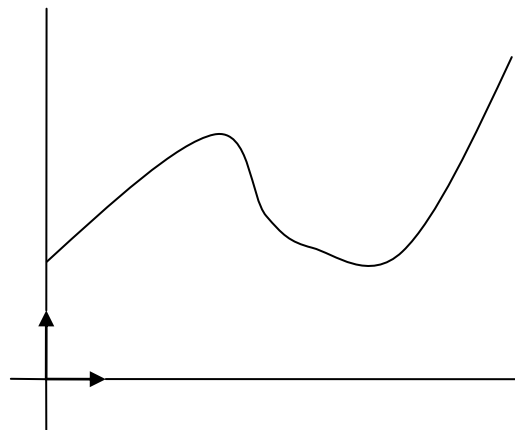
3. Contours

La combinaison des parcours et détours construit un ensemble à la fois prévisible et inattendu, inattendu car la complémentarité des deux n'est pas toujours assurée par des résonances « classiques » mais par un jeu essentiellement idiosyncratique

³⁴ Pour une première approche de l'œuvre, voir *Andy Goldsworthy*, London: Viking, 1990. Pour une réflexion plus approfondie de l'artiste lui-même, voir Goldsworthy, Andy & Friedman, Terry (eds), *Hand to Earth*, Leeds: The Henry Moore Centre for the Study of Sculpture / Maney, 1990.

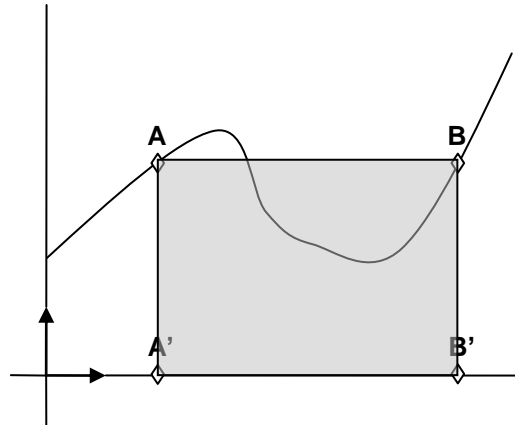
d'association d'idées, prévisible car à un certain niveau d'abstraction des passerelles se dessinent entre domaines disjoints. C'est d'ailleurs cet aspect qui va constituer l'essentiel des seconde et troisième parties de la synthèse. Avant cela, il y a matière à une première approche qui trace les contours de ma recherche, avec un degré grandissant de précision, à l'instar des approches de calcul d'intégrale en mathématique.

Prenons une courbe C assez complexe tracée par rapport à un repère orthonormé et considérons que cette courbe, et l'aire qui se dessine en deçà de celle-ci jusqu'à l'axe des abscisses, constituent le domaine à évaluer, à quantifier (ici, notre recherche, ailleurs un objet linguistique, etc.). Nous ne disposons pas de l'équation de la fonction qui a donné naissance à la courbe, cette dernière en étant simplement une représentation visuelle.



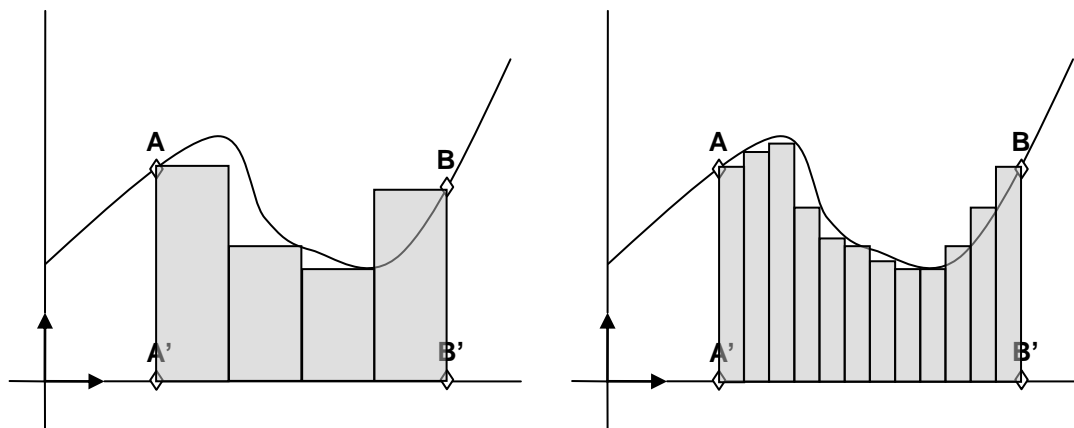
Comment procède-t-on pour évaluer approximativement l'aire de la courbe ? Le plus simple, si on considère une partie de la courbe seulement, est de prendre deux points A et B disposant de la même ordonnée et de tracer un rectangle avec comme points correspondants A' et B' , projection de A et B sur l'axe des abscisses. Le segment $A-B$

est alors une partie d'une droite horizontale de type $f(x)=a$, a étant l'ordonnée de A et B.

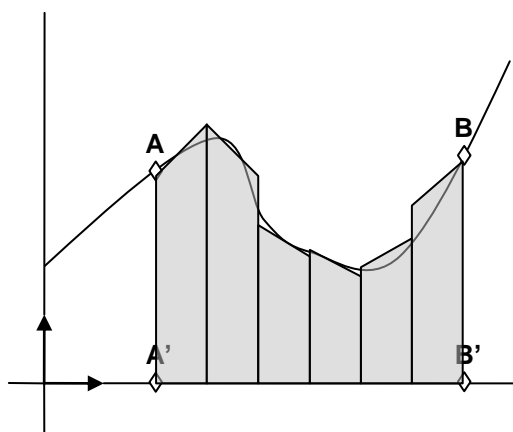


On voit tout de suite que cette approche présente l'inconvénient de manquer singulièrement de précision. Celle-ci peut cependant être améliorée de deux manières, d'une part en réduisant l'espace entre les points et en multipliant ainsi les rectangles, d'autre part en passant de segments horizontaux pour la partie supérieure à des segments obliques.

La première méthode aboutit à une représentation de l'aire sous la courbe comme assemblage de rectangles verticaux et sa précision dépendra directement de la largeur des rectangles. Plus celle-ci sera petite, plus la précision sera grande. C'est précisément ce qui se passe lorsqu'on numérise un objet (le *sampling* de la musique électronique comme toute forme numérique d'enregistrement sonore ou visuel d'un signal).

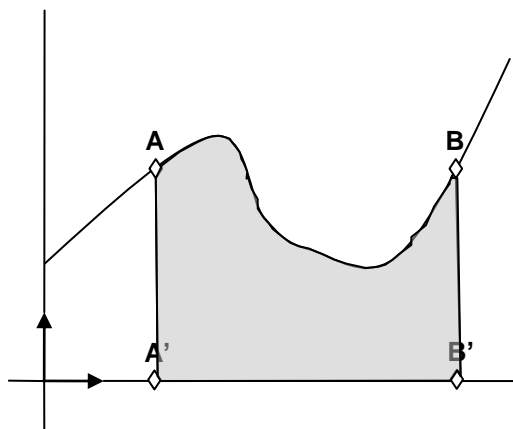


La seconde méthode, qui peut bien sûr se combiner à la première pour améliorer encore le résultat, consiste donc à passer d'un rectangle à une forme plus complexe pour la partie située entre A et B. Pour cela, il « suffit » d'augmenter le degré, donc la complexité, de l'équation donnant naissance à la fonction. Du degré zéro de la première $y=a$, on passe ainsi à $y=ax+b$, qui donne en fonction une droite inclinée, puis $y=ax^2+bx+c$, qui donne une parabole, donc une courbe qui, nécessairement (en fonction de la nature de a , b et c), va suivre au plus près la courbe originale, etc.



On aboutit, par combinaison des approches évoquées, à un degré de précision suffisant pour estimer que le résultat est atteint ou, à tout le moins, que la différence avec la courbe est invisible à l'œil nu, ce qui ne veut pas dire qu'on soit parvenu à

rendre compte de cette courbe, à en approcher l'essence. D'une certaine manière, on sait, quelle que soit la précision de l'approche, que faute de disposer de l'équation initiale, il nous est impossible de calculer fidèlement l'intégrale :



La question qui se pose, *in fine*, est de savoir si, à défaut d'accéder à l'intégrale, on rate quelque chose d'essentiel, si l'essence du phénomène observé réside dans la somme des micro-éléments associés ou si elle la transcende, éloignant par là même toute possibilité d'explication. Nous n'en sommes pas encore là. Reprenons donc point par point.

3.1. Traits

Avant d'arrondir les angles, il convient d'examiner les rectangles. Par leur rigidité, ils correspondent assez naturellement aux énoncés généralisants, qui ne prennent en compte qu'un point du monde et imposent leur représentation sans distinction des variations contextuelles, considérées comme secondaires ou négligeables³⁵. Cette

³⁵ Comme le souligne Magid Ali Bouacha, un énoncé généralisant a deux caractéristiques : « il est construit pour emporter l'adhésion de l'autre ; il est énoncé pour être répété. Ainsi, l'énoncé généralisant se caractérise moins par l'absence de repérages situationnels que par sa disponibilité énonciative qui le rend à la fois itéré et itérable. Il ne renvoie pas à un discours sans sujets mais au

approche se rencontre régulièrement, sans qu'il faille nécessairement la considérer de manière négative. La simplification du réel sur laquelle elle se fonde est par exemple utile dans une première perspective didactique : la règle précède les exceptions et signale la régularité d'une configuration. Pour brut de décoffrage qu'elle puisse apparaître aux esprits délicats, elle offre la possibilité à l'entendement de se construire. Approche « classique » des phénomènes, elle initie les publications spécialisées et, quel que soit le degré de figolage conceptuel finalement proposé, elle reprend souvent ses droits dès qu'il s'agit de présenter une nouvelle fois et de manière synthétique l'objet à des non spécialistes³⁶.

Elle se fonde également sur une hiérarchisation du réel, dans le cadre de laquelle la valence des formes soumises à analyse se décompose en deux phases, une première, rigide, correspondant au sens de base, et une seconde, plus souple, correspondant à son application en contexte. On retrouve là la distinction entre invariant et effets de sens et, plus fondamentalement, entre les mots et les énoncés, avec d'un côté des briques, nécessairement anguleuses et « numériques », représentations discrètes d'un univers perceptible comme continu, et de l'autre des assemblages visant à restituer

contraire à un discours de tous les sujets » (Ali Bouacha, Magid, « Enonciation, argumentation et discours – Le cas de la généralisation », *Semen*, 8, 1993, pp. 41-60).

³⁶ On rencontre un phénomène similaire dans les situations de criticité, dans le cadre desquelles le sujet, face à un nouvel apprentissage brutal, a tendance à en revenir à des savoirs établis. C'est par exemple un des facteurs aggravants de la catastrophe de l'Airbus A320 au Mont-Sainte-Odile en janvier 1992. Les enquêteurs du Bureau Enquête Accidents (rebaptisé Bureau d'Enquêtes et d'Analyses en 2001) ont noté « Tout processus d'apprentissage se traduit par une régression des modes cognitifs utilisés par les opérateurs humains: des modes supérieurs, les plus consommateurs en ressources cognitives, inévitables avant apprentissage, ils passent progressivement aux modes inférieurs, les plus automatisés. L'apprentissage permet à travers ce processus de libérer des ressources, d'augmenter la performance et la fiabilité des opérateurs. Le temps nécessaire pour la mise en place de modes cognitifs complètement automatisés est de l'ordre de 500 heures pour les situations de conduite de processus complexes » (rapport sur la catastrophe consultable en ligne <http://www.bea.aero/docspa/1992/f-ed920120/htm/f-ed920120.html>). Pour une approche psychologique du phénomène, voir le numéro de la *Revue internationale de psychosociologie* consacré aux « Responsables face aux situations critiques » (15, 36, automne 2009) et notamment l'article de Christian Bourion, « Soutenir les responsables – Le levier de la confiance » (pp. 33-58), qui reprend l'exemple de l'Airbus.

plus précisément cette continuité première que la nécessité d'une banque de mots partagée et d'une sollicitation raisonnable de la mémoire rendant possible la communication dans des conditions aisées reconstruit avec un nombre nécessairement limité d'éléments. C'est la résonance immatérielle d'un ensemble matériel qui crée le sens en contexte et permet de transcender les limites imposées par l'outil langagier.

Les traits sont donc une reconnaissance de régularité, au moins à un certain niveau d'organisation. Ils sont également une source de régularisation, si on considère que l'invariant révélé par l'analyse linguistique est non pas découvert, c'est-à-dire mis au jour par suppression ou dissolution des éléments empêchant l'accès à une essence préexistante (ce qui pose en soi la question de savoir sur quoi on se fonde pour décider quels éléments doivent être supprimés ou dissous), mais véritablement construit par l'entendement humain, que l'invariant est produit et non perçu. Ce retournement se fonde dans un premier temps, et de manière un peu simpliste, sur le « génie humain »³⁷ pris dans son acception individuelle (dans son acception universelle, le terme permet précisément de rendre compte des régularités du langage comme combinaison des contraintes de la communication et du lissage communautaire), la puissance intellectuelle de l'être permettant de se jouer des difficultés de l'approche des phénomènes. Plus fondamentalement, la pertinence du

³⁷ Expression reprise du titre du second tome du *Traité de psychologie générale* de Maurice Pradinès (Paris : Presses universitaires de France, 1946). Pradinès avait déjà retenu notre attention durant la thèse pour sa défense d'une intégration de l'interjection dans le langage, qui s'inscrit plus largement dans son approche de la sensation, qui présuppose une union de l'âme et du corps.

retournement vaut par la plasticité et la résonance des réseaux neuronaux³⁸, la clé de l'interprétation du réel se trouvant dans la connectivité préférentielle des neurones.

Il y a dans cette représentation de l'adéquation de la pensée par résonance interne un parallèle à établir avec l'effet produit par l'identification d'une notion permettant soudain de rendre compte d'un pan phénoménal, cette seule notion associant, moyennant des ajustements minimes, des micro-phénomènes et des micro-interprétations dont il n'était justement pas possible de concevoir les liens préalablement à l'identification notionnelle³⁹. Ces notions, le plus souvent, sont d'ailleurs à la fois générales, abstraites et concrètes, c'est-à-dire qu'elles rendent possibles de multiples lectures, reliant entre eux les niveaux d'organisation et d'interprétation et se fondant sur des analogies d'essence spatiale consubstantielles d'une inscription de l'humain comme repère et comme mouvement.

3.2. Courbes

Les courbes sont l'étape suivante de l'approche du monde. Elles lui restituent des rondeurs rassurantes, des rondeurs qui par leur décentrement apparent peuvent

³⁸ C'est là tout le débat entre le mathématicien Alain Connes, partisan d'une existence extérieure universelle des objets mathématiques, et le neurobiologiste Jean-Pierre Changeux, pour qui les concepts mathématiques sont le résultat d'une construction cérébrale. Voir Changeux, Jean-Pierre et Connes, Alain, *Matière à pensée*, Paris : Odile Jacob, 1989. Le débat mené par Changeux sur l'apport des neurosciences s'est poursuivi, avec le philosophe Paul Ricœur cette fois, dans *La Nature et la Règle – Ce qui nous fait penser* (Paris : Odile Jacob, (1998) 2008). Alors que Changeux pense que la neuroscience peut à terme rendre compte de l'expérience intérieure par un dépassement du débat dualiste entre anatomie et « perçu-vécu » fondé sur la « dynamique fonctionnelle » du cerveau (p. 26), Ricœur affirme qu'il y a là une coupure radicale entre le discours sur le cerveau (« discours neuronal ») et le vécu (« discours psychique »), coupure liée au fait que l'homme n'a pas conscience de son cerveau (p. 78).

³⁹ Ce fut précisément le cas avec les fractales. Pour Bernard Saponval, « Comme il arrive souvent dans l'histoire des sciences, certains objets ou phénomènes ne semblent être pris en compte qu'à partir du moment où un concept clair permet de les analyser. La plupart des objets concernés par le concept de dimension fractale ont existé de tout temps, mais il manquait jusqu'à très récemment « les mots pour le dire » : il manquait un langage. » (Saponval, Bernard, *Universalités et fractales*, Paris : Flammarion, 1997, p. 75)

rendre compte de phénomènes préalablement laissés dans les marges du langage pour cause d'inadéquation avec la théorie préétablie. Les interjections sont un exemple typique de phénomène longtemps inaperçu ou oublié pour ce type de raison.

La courbe offre une puissance explicative supérieure car son décentrement est raisonné. Par delà l'irrégularité apparente, elle obéit à une équation de degré supérieur qui permet d'englober symboliquement les organisations linéaires plus rudimentaires tout en conservant une forme de régularité que seule la dérivée permet de mettre au jour. D'une certaine manière, la courbe est fille de l'interaction, qu'il s'agisse, sur un plan théorique, de l'interaction entre différents niveaux d'analyse ou, sur un plan phénoménal, de la richesse apportée par le passage de l'objet linguistique désincarné aux énoncés en contexte, qui suivent des cheminements plus complexes.

A ce stade, on peut considérer qu'on se place bien du côté des effets de sens, dont l'invariant linguistique constitue la dérivée, c'est-à-dire la représentation plus abstraite et donc plus proche de la linéarité. On passe en tout cas de configurations d'essence binaire et stable à des formes plus évolutives, gradients, continuums, dosages à la fois attrayants et perturbants. Attrayants parce que ces formes explicatives permettent justement de quitter le domaine du tout ou rien, dont on perçoit, à un certain niveau de complexité organisationnelle, qu'il n'est plus opératoire (à un niveau simple, à l'instar des synapses individuelles et du codage numérique – d'où les rapprochements effectués parfois, et à tort, entre cerveau et ordinateur –, l'activation demeure binaire). Perturbants parce que la relativité

généralisée est d'une part le domaine du consensus mou, *via media* informe autorisant tous les discours, protégé que l'on est par la magie du dosage, d'autre part la négation apparente de la théorie. Domaine de la figure de style (de la parabole à l'hyperbole), elle ne laisse pas aussi facilement appréhender et, d'ailleurs, toute réduction de celle-ci en mécanismes binaires lui ôte sa fluidité organique.

C'est que la courbe est à considérer d'un double point de vue, statique et dynamique. Statiquement, la courbe, recourbée sur elle-même, construit la frontière qui détermine un ensemble (les patatoïdes mathématiques de nos jeunes années). Il ne viendrait à l'idée de personne de représenter ces ensembles, dont les notions culioliennes, avec une forme anguleuse, sous peine d'en détruire l'intégrité, l'humanité et d'en valoriser contrastivement à la fois la frontière et l'au-delà, donc d'en interroger plus brutalement le bien-fondé. Dynamiquement, elle est un parcours existentiel (comme on le voit avec la représentation publicitaire typique des liaisons aériennes, courbes allant d'un point à un autre plutôt que segments contre nature), avec possibilité d'une composante cyclique selon l'échelle d'appréhension⁴⁰.

3.3. Bouclages

Il manque aux deux formes de représentation évoquées jusqu'à présent une caractéristique essentielle : l'épaisseur. Comment prétendre écrire le réel sans travailler les pleins et les déliés ? L'épaisseur est un concept doublement étrange, par son rapport *a priori* distant avec l'unidimensionnalité discursive et avec la délicatesse théorique, peu encline à apprécier le pâteux, le visqueux et le mal dégrossi. Si la

⁴⁰ C'est d'ailleurs l'option choisie par Bernard Pottier dans *Théorie et analyse en linguistique* (Paris : Hachette, 1987) pour ses représentations schématiques, avec le symbole taoïste du *yin* et du *yang* et la sinusoïde, allant au-delà du tenseur binaire radical de Guillaume (p. 27 et suivantes).

fluidité excessive est elle-même suspecte, en raison de son manque de matière (voir les moulins à paroles et autres formes de diarrhée verbale), la viscosité gluante est bien moins acceptée qu'un découpage clair et définitif du monde. Tout au plus l'élasticité, ferme et souple à la fois, est-elle *agréable*, parce qu'elle conserve en dépit des déformations la mémoire des formes.

Comment l'épaisseur se manifeste-t-elle ? Il y a d'abord l'évidente épaisseur des mots, qu'elle soit formelle ou sémantique, descriptive ou référentielle. Les mots-outils sont ainsi plus courts en moyenne et leur sens est sinon plus léger, du moins régulièrement plus abstrait, ce qui autorise leur emploi dans des contextes divers. On trouve ensuite l'épaisseur combinatoire, la masse phrastique nécessaire à l'expression, extrêmement variable selon la nature du contenu à exprimer et les exigences ou possibilités contextuelles. Il reste que ce qui se pense clairement s'exprime clairement, ce qui explique la complexification morphosyntaxique dès lors qu'on s'éloigne des repères principaux (subjectif, spatio-temporel, culturel).

Enfin, à la manière des torsades, il y a l'épaisseur textuelle, le produit de la combinatoire phrastique, qui est liée certes à la progression narrative, mais surtout à la répétition hétérogène du discours, produit de langage et de métalangage, produit aussi de formes complémentaires d'expression, que les séries énumératives ou l'énoncé interjectif résumant parfaitement.

Dit-on plus de choses avec *Ouch!* qu'avec *I've hurt myself* ? C'est là qu'un dernier type d'épaisseur apparaît, proche du premier, celui du mot, mais susceptible de s'appliquer également aux autres niveaux : le bouclage. Supposons qu'en vertu du dynamisme temporel et de l'énergie de la parole et de l'écriture, on produise

naturellement un discours d'une certaine épaisseur, comme le trait d'un stylo. L'épaisseur combinatoire provient d'un bouclage temporel : à l'issue d'un composant, au lieu de passer à autre chose, on évoque, sous une autre forme, le même objet de pensée, soit parce que la multiplication des points de vue permet de mieux faire passer le message (l'enseignant est ainsi un grand répétiteur), soit parce que cela donne vraiment à l'énonciateur l'impression d'avoir épuisé le sujet. L'épaisseur fonctionnelle est plus intime : c'est dans le fonctionnement du mot ou de la structure que le bouclage vient se loger et empêche abstraitement le passage à autre chose. Qu'il s'agisse d'intensification ou de commentaire (y compris pour ce dernier dans le cadre des jeux de mots), qui constituent dans les deux cas une forme de contemplation, éblouie pour la première, réfléchie pour le second, le bouclage joue sur l'itération du même là où du nouveau serait attendu, et cette itération, pour fonctionner à plein, doit accéder à l'essence, là où l'être se déploie dans son homogénéité, bien en deçà de ses manifestations protéiformes de surface, qui peuvent faire l'objet de développements descriptifs complémentaires.

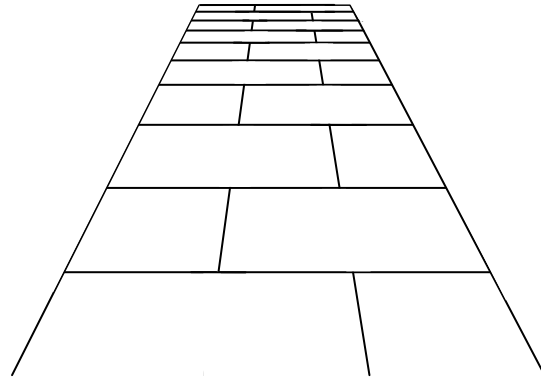
C'est pourquoi le bouclage est si intégré au langage. Utilisation perverse du temps dont il prétend ainsi suspendre l'écoulement, il *réalise* la matière du discours en lui conférant un peu plus de permanence, de même qu'à un niveau plus fragmentaire lexicale et syntaxique figent quelques facettes éthérées de la représentation du monde. D'une certaine manière, langue et discours marquent une série d'arrêts et soulignent parfois ces arrêts (ces moments et ces objets dont on ne revient pas) par des formes et des configurations particulières qui entrent en résonance.

SECONDE PARTIE

POLYPHONIES

Comment l'unidimensionnalité forcée du langage peut-elle engendrer des polyphonies ? Trois données, un peu surprenantes peut-être, peuvent contribuer à éclaircir ce mystère : les trottoirs anglais, le générateur de son des « vieux » ordinateurs et l'inertie sensorielle.

Prenons un trottoir anglais typique, couvert de dalles réparties en alternance le long de la rue. Lorsqu'il suit le joint longitudinal d'une dalle, le regard bute sur la dalle d'après, qui est décalée, avant de revenir, à la dalle suivante, dans la continuité du premier joint. La perspective aidant, ce sont plusieurs lignes qui se construisent, discontinues au départ et presque complètes à l'arrivée. Alors qu'à un moment donné, il n'y a qu'un ou deux segments longitudinaux, on trouve à *la longue* un nombre supérieur de lignes.



C'est comme cela que fonctionnaient les premiers ordinateurs personnels lorsqu'il s'agissait de produire des sons. Dotés d'un seul oscillateur, ils ne pouvaient logiquement produire qu'un seul son à la fois. Pour en combiner plusieurs au sein d'un accord et donc créer de la polyphonie, l'oscillateur passait en une fraction de seconde d'une hauteur à une autre (la fréquence du *la* de référence étant de 440 Hz, il y a du temps disponible dans chaque seconde pour réaliser l'opération sans perturber la matière musicale et donc sa perception) et, grâce à la troisième donnée évoquée au début de cette introduction, l'inertie sensorielle, c'est-à-dire le temps de latence, il n'était pas possible de distinguer les changements de hauteur et les sons produits se mélangeaient alors à l'écoute en un accord parfait.

La polyphonie fait donc partie intégrante du monde linguistique, dès lors que l'on considère non pas les formes prises isolément mais leur intégration dans des ensembles plus vastes, à d'autres niveaux de l'organisation. Nous envisagerons dans cette partie trois formes d'organisation polyphonique : les combinaisons, les interactions et les translations. Les combinaisons sont des organisations linéaires, du plus simple (le mot) au plus complexe (les dialogues). Les interactions ne sont, quant à elles, pas seulement à considérer du point de vue dialogique. Elles apparaissent dès

lors qu'il y a association entre des univers contrastés, quelle que soit l'origine de la disjonction entre soi et les autres, de l'énonciation à la culture. Les translations, enfin, construisent des polyphonies décalées, dans le cadre desquelles c'est l'ensemble qui se déplace. De la constitution de cet ensemble (combinaisons) à son intégration dans un domaine plus large (interactions), on est donc passé aux formes de transfert (translations).

1. Combinaisons

Les combinaisons sont une forme de polyphonie car, dans une large mesure, chaque élément, lorsqu'il est produit et lorsqu'il est perçu, est considéré à la fois pour lui-même et comme partie d'un ensemble plus vaste d'éléments avec lesquels il se combine. L'interprétation des données, pour prétendre non pas seulement à l'exhaustivité mais à la pertinence, se doit donc de prendre en compte ces différents niveaux, dès lors que l'on postule que chacun contribue à la construction du sens, à la fois diachroniquement, la mise en discours aboutissant à l'inscription en langue, et synchroniquement, le linguiste devant, à notre sens, se préoccuper le plus possible d'actualisations discursives en contexte et non de rats de laboratoire ou de poulets de batterie linguistique.

1.1. Des mots aux formes

Les termes du titre sont volontairement tirés du langage courant, comme pour en souligner l'existence « naturelle » par delà l'intervention du linguiste, pour montrer également qu'un mot courant est en fait déjà un objet complexe, le fruit d'un assemblage, de cristallisations, que la recherche vise à explorer et à répertorier

patiemment. Simple en apparence, le langage courant est souvent trompeur, réemployant en permanence des formes en leur conférant une fonction nouvelle, passant du sens « concret » (ou supposé tel) à des réélaborations abstraites dont on peine à retracer le cheminement dans l'histoire au point parfois de considérer que la recherche d'une filiation n'a plus de sens, que les emplois ont divergé jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de lien ou, plutôt, que la reconstitution d'un tel lien, effectif historiquement, n'a pas ou plus de valeur explicative tant le système s'est réorganisé avec un fonctionnement synchronique autonome.

Même si nous comprenons cet argument d'une autonomie synchronique du système et d'une inutilité d'un recours à l'étymologie profonde, même si nous comprenons plus généralement l'argument équivalent d'une distanciation radicale entre les emplois individuels en situation et l'état de la langue, nous ne sommes pas arrivés au point d'intégrer définitivement et exclusivement ces arguments dans notre propre réflexion et notre propre pratique. Cette vision exclusive est d'ailleurs parfois présentée comme un idéal à atteindre, un idéal que seuls les plus fervents partisans de l'abstraction théorique parviennent à maîtriser. On peut la considérer favorablement car, d'une certaine manière, la désincarnation qui la caractérise est l'aboutissement naturel d'une transcendance.

Elle implique cependant qu'on fasse fi de la mémoire, qu'on n'envisage pas la langue et le discours comme perpétuelle reconstruction⁴¹, qu'en posant une séparation radicale entre diachronie et synchronie, on finisse par ne conserver que la dernière,

⁴¹ Nous faisons naturellement nôtre cette remarque de Pierre Cotte à la toute fin d'un article sur *Be-ing* : « Longtemps on a aimé exclure ; je propose d'intégrer ; pour être fidèle à la langue et, comme elle, créer en reconnaissant. » (Cotte, Pierre, « À propos de *ing* et de *be* », *Cycnos*, 17, n° spécial « Journées Charles V sur les propositions relatives et l'aspect *be + ing* », 2000, p. 172)

qu'en posant une séparation entre système et réalisations discursives, on finisse par oublier l'empreinte humaine.

Au vrai, l'attitude contraire est tout aussi problématique : on connaît les dérives du tout étymologique et du tout énonciatif, le premier, créateur de continuités suspectes et le second, héraut de choix sans contraintes⁴². Plus généralement, l'une et l'autre des deux attitudes est une variation sur le thème de l'éphémère et limitée condition humaine. Parce qu'on ne peut percevoir, à notre échelle, et quel que soit le recours à des corpus diachroniques et synchroniques, le mouvement d'ensemble, on en est réduit soit à repérer des incidents de parcours, des micro-variations dont on peine à évaluer la signification générale, soit à postuler une déshumanisation complète, qui permet de faire l'économie de cette épaisseur qui nous dépasse. Dans un cas comme dans l'autre, on espère saisir tout de même le mouvement d'ensemble, par la valorisation ou l'abstraction du fragment.

Mots et formes renvoient chacun à une matérialité. Les premiers sont l'incarnation formelle d'une saillance sémantique. En fait, saillance et sémantique sont la même chose : une représentation de l'écart, de la singularité qualitative et quantitative, qui justifie ensuite le discours comme expression, comme reprise verbale de l'écart. Les mots ne sont pas à proprement parler le résultat d'une fragmentation du monde, car l'infini du monde se heurte à la finitude lexicale d'une langue donnée, mais constituent bien une vision « fragmentale » de celui-ci, à la fois étiquetage,

⁴² La recherche de l'étymologie d'un opérateur grammatical est à la fois utile et dangereuse, parce que d'une part on relie diachroniquement deux objets lointains en mettant un peu de côté le cheminement intermédiaire, d'autre part, pour peu qu'il y ait résonance réelle ou supposée entre les deux emplois, on a tendance à oublier que d'autres formes présentes, avec la même filiation étymologique, ont un sens totalement différent, de sorte que la résonance peut apparaître comme une coïncidence arbitraire plus qu'une preuve d'un lien effectif. Quant à la présence excessive du choix énonciatif, on mesure la vigueur du phénomène lors de la correction des épreuves de linguistique aux concours.

délimitation et synthèse, point d'arrivée de l'identification et point de départ d'un réseau, exploratoire ou métaphorique.

Le mot confère à l'objet (à la classe d'objets) qu'il désigne une première forme, qui en résume les traits distinctifs généraux. On voit bien, cela dit, que cette approche du mot n'en épuise pas le sens. Le mot, incarnation d'un sens, se voit lui-même incarné dans une forme et celle-ci est à considérer dans son épaisseur contextuelle. Les formes, telles que nous les entendons, fonctionnent à deux niveaux, comme réalisations de mots et de concepts.

Le terme même de « forme » mérite qu'on s'y arrête. Il suggère bien à la fois la souplesse et l'inscription. Tour à tour variation formelle d'un concept et expression singulière, la forme s'inscrit, par sa souplesse, dans un contexte qu'elle contribue aussi à constituer par le jeu de collocations et d'associations.

De même que, selon la métaphore éclairante de Pierre Cotte employée en cours, le maillon d'une chaîne est à la fois ce qui sépare et rassemble d'autres maillons d'une chaîne, ce qui sépare les parties d'une chaîne en même temps qu'il contribue à construire l'ensemble, il y a dans les formes une combinaison remarquable de fonctionnements, qui participe du statut particulier de l'ensemble qui l'accueille, entre hétérogénéité et homogénéité.

L'hétérogénéité se conçoit aisément, tant il est vrai que l'on est en permanence confronté à l'autre, à l'étrange, à la diversité des constituants et des assemblages du langage. Elle trouve son prolongement dans la quête éperdue du sens, c'est-à-dire d'une forme d'homogénéité, que l'on pose comme principe comme pour tenir à

distance une hétérogénéité menaçante⁴³. L'homogénéité apparaît dès lors que l'on constitue des unités, ou ce qu'on assimile comme telles. Une fois qu'il y a un contour décrit, il y a une unité, une entité, redevable idéalement d'une identification unique. Du sujet parlant au sujet d'une conversation, d'un contenu de pensée à une phrase, les unités sont paradoxalement multiples mais, par retournement, elles contribuent à justifier l'unité des niveaux inférieurs.

L'unité lexicale unifie la classe des référents. L'unité syntaxique unifie les configurations associatives. Plus largement, les unités discursives construisent une singularité qui, au final, constitue l'unité du sujet parlant, de tout sujet parlant, de tout sujet. La question se pose en fait de la constitution de l'unité, préexistante ou construite, naturelle ou imposée. La linguistique et la traductologie balancent en permanence entre invariants et entités autonomes, entre centre attracteur et organisateur et vision décentralisée du monde, entre absolu et relatif, principe et pragmatique. Ce va-et-vient, constitutif du discours scientifique, est à la fois stimulant et inhibant, selon qu'on en explore avec enthousiasme les détails ou qu'on ressent avec désespoir l'immensité du domaine.

1.2. Des formes aux textes

On aura noté que le titre de ce second point fait l'impasse sur le niveau intermédiaire d'organisation linguistique, à savoir la phrase, considérée essentiellement dans sa dimension syntaxique. Nous ne sommes pas syntacticien, n'avons jamais prétendu

⁴³ C'est bien là l'essence du principe de coopération de Grice, décrivant les participants à une conversation comme désirant tous deux informer et être informés (Grice, H. Paul, "Logic and Conversation" in Peter Cole and Jerry L. Morgan (eds), *Syntax and Semantics, Vol. 3, Speech Acts*, New York: Academic Press, 1975, pp. 41-58).

l'être et n'en concevons pas *a priori* de frustration ou de complexe. Pour autant, les deux phrases qui précèdent sonnent comme un aveu d'incompétence, ce qui nous amène à nous interroger sur les raisons d'être de cet aveu déguisé en constat.

Un premier argument est celui de l'absence de formation syntaxique particulière au cours de nos études. L'argument tient et ne tient pas. Il tient car, à défaut d'un entraînement précoce complet, nous n'avons pas acquis des automatismes analytiques dans ce domaine. Il ne tient pas car nous ne saurions réduire le contenu de notre parcours et nos compétences actuelles au résultat des seules premières années de formation, qui nous ont ensuite laissé largement le temps de compléter notre information en la matière. Cela dit, sauf à choisir comme objet d'étude une forme nécessitant qu'on privilégie l'approche syntaxique, ce qui est en soi difficile puisque la singularité de certains agencements nous est restée à l'époque très largement inaperçue, il n'y a pas de raison de faire de la syntaxe le plat de résistance linguistique, en dehors bien sûr de l'utilité de multiplier les points de vue sur un phénomène. L'interjection et les nombres, enfin, ne sont, pour ne prendre en considération que nos principaux axes de recherche en linguistique, pas les phénomènes les plus syntaxiquement complexes de la langue anglaise.

Un second argument est intellectuel. Nous ne sommes guère capable de produire et de comprendre certains degrés d'abstraction formelle typique de ce qu'on trouve dans les approches syntaxiques. On a alors deux manières d'envisager cette limitation : soit cela place complémentaiement la syntaxe au sommet qualitatif de l'analyse linguistique, et il est clair que ce discours se rencontre, les autres approches étant ramenées à d'aimables bavardages sans perspective, soit, au contraire, on voit

dans cette formalisation une abstraction excessive, qui oublie l'incarnation initiale du langage. Notre position à ce sujet est assez ambiguë : la fascination pour l'abstraction tend à nous suggérer que le chemin de la vérité est là, pour peu que l'abstraction soit éclairante. En même temps, certains schémas sont tellement abstraits et décontextualisés qu'on peine à y distinguer des discours. Ce n'est certes pas le but, de toute façon, mais l'ensemble manque de résonance.

Un troisième argument est précisément celui de la résonance. Quels que soient les parcours universitaire et les aptitudes intellectuelles de chacun, lesquelles n'ont d'ailleurs pas nécessairement à être mesurées sur une échelle d'abstraction, une analyse fructueuse naît d'abord, nous semble-t-il, de la perception intime d'une résonance, d'une forme de plaisir à manier et à observer le phénomène. Cet aspect n'a d'abord absolument rien de scientifique car il fait intervenir le sentiment, la subjectivité, mais il convient de distinguer le rapport initial, intime, voire psychanalytique, à l'objet d'étude et les méthodes employées pour en conduire l'analyse, qui, elles, se doivent de se conformer aux normes en la matière. Le plaisir n'est synonyme ni d'enfermement, ni d'aveuglement, même si ces deux écueils guettent le chercheur négligent ou trop principalement enthousiaste⁴⁴. Il permet au contraire, par une interrogation des résonances, de mettre au jour des fonctionnements perçus intuitivement, d'affiner des associations, d'incarner le sujet⁴⁵.

⁴⁴ C'est d'ailleurs tout l'art du directeur de recherche que de faire réfléchir l'étudiant sur son rapport au sujet et de replacer ce dernier dans des perspectives plus larges, par rapport au monde universitaire, y compris, éventuellement, en termes de rentabilité professionnelle, la lecture du titre et du résumé des thèses soutenues lors de notre travail en comités de sélection étant de ce point de vue parfois édifiante.

⁴⁵ Notre réflexion depuis la thèse doit beaucoup à la philosophie de Maurice Merleau-Ponty et notamment à *La Phénoménologie de la perception* (Paris : Gallimard, 1945) et *La Structure du comportement* (Paris : Presses Universitaires de France, 1942). Le principe du corps percevant, unificateur des perceptions est pour nous essentiel et, avec lui, le primat de la sensation et l'importance de l'intuition.

C'est que la recherche est aussi une forme de communication, une épaisseur humaine et textuelle.

De ce point de vue, elle se doit de se rapprocher de ce qui lui permet d'exister : les productions. Un sujet parlant ne produit ni des mots, ni des formes, ni des phrases, ni des énoncés plus ou moins bien formés selon l'importance que l'on accorde à la dimension normative : il produit des textes et le linguiste, comme le traductologue, pour analyser pleinement ces productions, doit lui-même apprécier les textes. On retrouve là une interrogation générale sur le statut du critique, non pas comme producteur de jugement négatif mais comme évaluateur. Le souvenir est encore vivace dans notre esprit du jugement définitif d'un traducteur respectable à l'endroit des traductologues : « La traduction, il y a ceux qui en font et ceux qui en parlent ». Par delà la binarité réductrice du jugement, qui suggère qu'on ne puisse mener les deux activités de front, il y a le postulat, qu'on retrouve dans les arts et la gastronomie, que seul le producteur initial compte et que lui seul est légitime pour parler de son activité, sans que le mélange des genres qui en résulte apparaisse comme un obstacle rédhibitoire à la formulation de jugement.

Commençons par la traductologie : pour avoir étudié longuement la traduction d'*Astérix*, pour avoir, par le biais de questionnaires, interrogé des traducteurs littéraires sur leur activité et sur certains phénomènes qu'ils rencontrent, il nous semble que la traductologie, comme discipline intellectuelle, a évidemment toute sa place et qu'elle n'est absolument pas incompatible avec la traduction elle-même. Si une connaissance des contraintes auxquelles les traducteurs sont soumis est essentielle avant de produire des jugements, dont l'utilité n'est du reste pas toujours

assurée, et d'ailleurs la notion même de jugement n'a guère de sens en traductologie⁴⁶, il apparaît d'une part que la conscience métalinguistique qu'a le traducteur de son objet est moins liée à son métier qu'à sa formation initiale et qu'elle n'est donc pas nécessairement et exclusivement éclairante pour l'analyse, d'autre part que le fait étudié doit être resitué et restitué dans son contexte pour qu'un discours pertinent soit produit quant aux modifications apportées lors du processus de traduction, notamment lorsqu'une traduction « littérale »⁴⁷ se révèle impossible à mettre en œuvre de manière satisfaisante.

En linguistique, la difficulté du rapport au discours est plus grande puisque tout le monde produit du discours, spécialiste et non spécialiste, et, par conséquent, tout le monde a, ou croit avoir, quelque chose à dire, en tant qu'usager, au sujet du langage, ce qui peut justement inciter le linguiste à glisser rapidement vers l'abstraction pour éviter les interférences. En même temps, il doit garder le contact avec le réel car c'est dans l'appropriation différentielle des moyens de la langue par chaque énonciateur que se développent les variations qui, pour certaines d'entre elles, seront retenues par l'histoire et surtout que se réalise le sens effectif, qui va lui-même se fragmenter de manière particulière.

Le discours est une respiration. Le vouloir-dire, sorte de nébuleuse pré-linguistique, est une tension que la parole, écrite ou orale, va apaiser en lui donnant une fluidité, en la coulant dans le linéaire. De même, nous le disions, qu'un concept simple

⁴⁶ Ce n'est pas la traductologie qui fixe les choix éditoriaux ou traductifs, elle les révèle par l'analyse, qui n'est, ou ne doit être, nullement normative.

⁴⁷ La littéralité est une illusion, une simplification due à l'éblouissement provoqué par la matérialité du texte. Une même forme n'a jamais le même sens, les mêmes connotations, d'une langue et d'une culture à l'autre, mais c'est du reste déjà le cas d'un lecteur à l'autre pour une même langue. La lecture est la résonance individuelle d'un texte dont l'auteur espère qu'elle ressemble, peu ou prou, à celle qu'il a voulu lui conférer.

s'exprime simplement, de la complexité de ce qu'il y a à dire va dépendre l'épaisseur de la production linguistique, et celle-ci se perçoit au départ et à mesure que le discours est produit. Qu'à l'occasion d'une phrase, le discours digresse et il lui faudra du temps linguistique supplémentaire pour revenir et parvenir à ses fins, pour que l'esprit se vide, libéré de la tension inaugurale.

Plus précisément, le discours se construit sur plusieurs pistes parallèles, même si le résultat visible est unique. Il y a bien le vouloir-dire, le à-dire, ce pour quoi on prend la parole, invitant l'autre à nous écouter, dès lors qu'on considère que le principe de coopération s'applique, bien sûr. Ce vouloir-dire se diffuse dans le dire, il en jalonne la réalisation, qui comprend également, outre tout un ensemble de signaux métalinguistiques et phatiques, des formes associées, des comparaisons, des échos, des ouvertures. Le résultat est pourtant atteint et c'est ce résultat qui, associé au vouloir-dire programmatique, crée l'unité du discours et, partant, justifie la complexité des associations intermédiaires en la transcendant et en conférant un sens à l'ensemble.

Un *ensemble*, voilà ce qu'est le discours, une somme d'entités individuelles se dirigeant toutes vers un même but même si, si l'on considère le discours comme un objet vivant, toutes n'en ont pas une conscience aiguë, même si toutes ne savent pas vraiment qu'elles participent à cet effort collectif. Le locuteur, lui, le sait, dans son corps. Le linguiste aussi, en reconstruisant les conditions de l'énonciation, en réalignant le dit. On perçoit la difficulté de l'entreprise et le danger qui la guette. Le réalignement suppose que l'on ait à sa disposition un nombre suffisant de points pour retracer des lignes, ce qui suggère une transcription la plus fidèle possible. Il

suppose également, pour que le linguiste puisse aller au-delà de la seule description – fût-elle poussée – d'un discours et parvienne à décrire les discours, le discours, tout discours, que le texte soit lui-même multiplié, et non pas seulement les paramètres permettant d'en rendre compte. Se crée alors une nouvelle polyphonie, celle des textes en plus de celle à l'œuvre dans les textes. Nous y reviendrons lorsque nous évoquerons la question des corpus.

1.3. Des textes aux dialogues

Enfin, la forme la plus complexe de combinaison est évidemment celle du dialogue. En quoi devrait-elle intéresser le linguiste ? La question peut paraître provocante. Elle mérite cependant d'être posée en raison d'une double difficulté liée au changement d'échelle, difficulté déjà perceptible avec les textes. La première difficulté est celle de la recherche de motif, la seconde, celle de la réalité de la cristallisation.

La perception d'un motif est assez claire pour les lexèmes, comme en attestent les dictionnaires. Elle continue d'être perceptible pour les schémas syntaxiques mais, déjà, on perçoit une liberté d'agencement plus grande. Au-delà, sans que la frontière soit claire, il y a bien une organisation du sens mais celle-ci semble échapper à l'appréhension en raison de la diffusion des possibles et parce qu'on passe de liens hiérarchiques sémiotisés à des formes d'association apparemment moins contraintes, de la subordination à l'apposition et finalement à la juxtaposition et aux agencements rhétoriques qui nous font, précisément, quitter le champ traditionnel de la

linguistique. Dès lors que l'on passe du monologue au dialogue, l'association devient plus lâche encore⁴⁸.

La cristallisation envisage le problème à l'envers, en quelque sorte. Si l'on prend pour principe que la langue existe et évolue comme synthèse dynamique de ses réalisations, la question se pose de savoir où et quand le processus apparaît et, là encore, on se heurte, avec les productions les plus générales, à une diffusion diachronique et synchronique des formes peu compatible avec l'identification d'une source.

En d'autres termes, considérée dans cette perspective, l'étude du dialogue n'est pas intéressante au sens où elle ne serait pas suffisamment reliée à la langue, où elle ne ferait pas apparaître suffisamment de contraintes exploitables. On aboutit donc à trois domaines d'analyse partiellement disjoints, l'énonciation, la morphosyntaxe et l'analyse conversationnelle. Les deux premières se cantonnent pour l'essentiel au monologal restreint tandis que la troisième ne fait que de brèves incursions énonciatives et syntaxiques, chacune considérant que le mode d'organisation qu'elle étudie de manière privilégiée est autonome, ce que le fonctionnement universitaire contribue à renforcer, les uns et les autres se spécialisant dans un domaine.

Il nous semble pourtant essentiel de retrouver l'unité, même si, pour tout un ensemble de raisons pratiques, la chose n'est pas simple à mettre en œuvre⁴⁹. Tout d'abord, il faut bien en revenir au fait que l'on parle d'abord à quelqu'un, qu'on choisit de *prendre* la parole, qu'on invite l'autre à nous écouter, que celui-ci

⁴⁸ On aura reconnu là l'approche grammairienne syntacticienne. Les écoles interactionnistes ont cependant montré que le caractère « lâche » des associations n'avait guère de sens, les interactions disposant de leurs propres règles d'organisation, des échanges aux séquences.

⁴⁹ C'est ce que nous tentons de faire dans nos publications, alternant analyse en soi et en contexte, données quantitatives et analyse qualitative.

accompagne notre parole par ses réactions, attendues ou non, et que nous tenons compte de celles-ci pour réorienter le cas échéant notre propre discours par rétroaction⁵⁰. La parole est donc partagée, au double sens d'une mise en commun et d'une fragmentation. Même dans les cas apparemment les plus extrêmes, dont les contextes exclamatifs, il est difficile de se passer de l'autre.

Cette donnée doit véritablement être prise en compte et ne pas seulement être considérée comme une réalité extérieure au langage, un épiphénomène. « Prise en compte » signifie qu'on doit considérer que la dimension conversationnelle, si elle est essentielle, doit se retrouver à tout niveau linguistique et par conséquent dans chaque élément, soit comme source de sa genèse, soit comme raison de son emploi. En d'autres termes, si tout discours est donné à voir à l'autre, tout constituant du discours contribue à cette mise en spectacle, qui n'est dès lors pas seulement à chercher et à identifier à un niveau supérieur d'organisation.

C'est pourquoi il nous paraît utile de concevoir la linguistique comme analyse des phénomènes, le phénomène étant à la fois la forme et son intégration contextuelle étroite et large. De la même manière, il est utile de ne pas tracer de frontière trop stricte entre monologue et dialogue, de même qu'il n'est guère pertinent de séparer radicalement les unités de rang inférieur. C'est qu'un dialogue n'est qu'une forme complémentaire de résonance. L'interaction est tellement intégrée dans le fonctionnement du langage que sa réalisation effective est un prolongement, une confirmation de ce fonctionnement bien plus qu'elle ne s'en sépare franchement.

⁵⁰ On retrouve là en filigrane la distinction entre « piste principale », celle de la « position haute » et « piste secondaire » ou de « régulation », renvoyant à une position énonciative basse d'accompagnement. Voir Barbéris, Jeanne-Marie, « L'interjection : de Tesnière à l'analyse du discours » in Françoise Madray-Lesigne et Jeannine Richard-Zappella (éds), *Lucien Tesnière aujourd'hui*, Louvain, Paris : Peeters, 1995, p. 203.

La parole dans un dialogue apparaît doublement polyphonique, d'abord par une organisation du sens qui transcende l'individu (on a l'impression d'une seule parole, prise en charge successivement par différents intervenants, le *fil* de la conversation⁵¹), ensuite par un fonctionnement en parallèle, avec piste principale et piste secondaire, de la parole et des réactions à cette parole. Sans compter, bien sûr, que le contenu du discours est à la fois ce qu'un intervenant pense et ce qu'il pense qu'il faut dire, au vu des circonstances, le contexte agissant comme filtre permanent de la parole comme de l'action⁵².

2. Interactions

Qu'est-ce qu'une interaction ? L'emploi du terme en analyse conversationnelle tend à la fois à en limiter l'aire sémantique et, par la synonymie partielle avec le dialogue, à le rendre opaque à l'analyse. Nous le choisissons à dessein, pour en restituer l'épaisseur et les implications et souligner par là même l'étendue de son champ d'application, qui va bien au-delà de la linguistique.

Il y a d'abord dans l'interaction une relation binaire entre deux entités. Il peut y en avoir plus mais la binarité, dans la mesure où elle constitue une relation minimale, permet de représenter toute relation, même si la relation ternaire dispose parfois de

⁵¹ Dont une version moderne est bien constituée par les *threads* des forums sur la Toile.

⁵² Nous renvoyons aux travaux fondateurs d'Erving Goffman en la matière, notamment *The Presentation of Self in Everyday Life* (Harmondsworth: Penguin, [1959] 1971) et *Interaction Ritual* (New Brunswick: Transaction, [1967] 2005). On en trouve un prolongement avec les règles de politesse. Voir Brown, Penelope & Levinson, Stephen C., *Politeness: Some universals in language usage*, Cambridge: Cambridge University Press, 1987.

sa propre logique irréductible à un regroupement deux à deux des éléments constitutifs⁵³.

L'interaction suppose aussi une forme de symétrie, les deux entités étant, au moins abstraitement, considérées comme équivalentes, à la fois dans leur être et dans leur fonctionnement puisque, précisément, elles agissent l'une sur l'autre. L'équivalence ne signifie évidemment pas l'identité, puisqu'il faut bien disposer de deux entités distinctes, et que le décalage construit dans le même temps une forme de contraste, d'opposition, génératrice de tension.

La question qui se pose, en effet, n'est pas seulement celle de la nature et de la dynamique des actions mais de leur origine, qui suppose un rapprochement initial entre les entités et, par suite, la constitution de la tension entre les deux (on retrouve là toute la dynamique de la comparaison, entre même et autre). Chaque entité vient ainsi en quelque sorte se mesurer à l'autre, ce qui est assurément le cas dans le dialogue, avec des intervenants en perpétuelle joute verbale.

L'interaction, pour elle-même, ne s'intéresse pas à la fin, au résultat, à la victoire éventuelle de l'un sur l'autre. Elle ne fait que décrire la confrontation, et encore, ce dernier terme s'apparentant à une relecture guerrière négative du concept. C'est bien plutôt de forme de résonance qu'il faut parler, à la fois comme valorisation de l'être, comme projection de l'être hors de soi par appropriation de l'environnement et, plus subtilement, comme caractérisation de la relation entre les entités et création d'une entité abstraite englobant celles-ci et leurs relations.

⁵³ On songe par exemple à la triade énonciative ou au système des personnes. Pour une analyse approfondie du jeu entre binarité et trinité, voir Dufour, Dany-Robert, *Les Mystères de la trinité*, Paris : Gallimard, 1990.

C'est que l'interaction est à considérer selon un schéma ternaire, voire quaternaire, avec les deux éléments, le dynamisme relationnel de l'entre-deux et l'ensemble ainsi constitué, comme unité synthétique flottante. De la coprésence, on passe ainsi à une co-influence et, finalement, à une confluence de rang supérieur qui, par retournement, contribue à définir les constituants internes.

Nous examinerons l'interaction à trois niveaux, du plus restreint au plus large et, en même temps, du moins évident au plus évident. Nous commencerons par l'énonciation, centrée sur le sujet et par là même assez peu naturellement associée à une interaction. Puis, nous passerons à la dynamique communicationnelle, qui se rapproche, sous sa forme concrète, du dialogue. Enfin, nous envisagerons les résonances culturelles, avec leur incidence traductologique.

2.1. L'être au discours : la puissance énonciative

Le sujet parlant est bien un « je » en perpétuelle (re)construction. Avant même d'envisager le rapport à l'autre, il y a le rapport à soi par le biais du discours, une expression de soi par l'appropriation du langage, ce qui est paradoxal mais seulement en partie.

La chose est paradoxale dans la mesure où le langage est partagé et donc que les moyens mis à la disposition du sujet parlant sont plus de l'ordre du prêt-à-porter que du sur-mesure. Mais, pour en revenir à la distinction entre mots et formes, c'est bien d'une mise en forme qu'il s'agit dans un véritable discours, une sculpture prosodique, lexicale, grammaticale, mimique du dire qui permet à l'être de

s'exprimer de manière individuelle⁵⁴, ce que souligne la difficulté qu'il y a à imiter le discours d'un autre en toute circonstance. C'est d'ailleurs sur scène que l'imitation se déploie dans toute sa splendeur et dans toute son artificialité, pas dans les circonstances du quotidien, de même que le contenu du discours imité tient plus du stéréotype que de la production spontanée⁵⁵.

Le discours rapporté constitue une autre forme d'imitation, non artistique celle-là, et, de nouveau, ce n'est guère l'autre qui parle à travers nos paroles. Que ce soit le contexte, la prosodie et, souvent, l'organisation syntaxique et les choix lexicaux, l'imitation est bien imparfaite, même si c'est bien un autre qu'on cherche à faire parler dans son propre discours⁵⁶.

En même temps, la personnalisation fondée sur une appropriation du langage est naturelle, le langage lui-même, comme sédimentation dans les langues des direurs individuels, étant le lieu de l'expression de soi, comme en témoigne l'organisation des marqueurs autour de la triade énonciative, avec une complexité formelle moindre au plus près du repère central.

La puissance énonciative se construit ainsi à plusieurs niveaux et selon plusieurs modalités, des ressources cristallisées du langage à leur déploiement contextuel, des schémas généraux à leur (ré)interprétation par un locuteur donné. Mais ce n'est pas

⁵⁴ Cette individualisation, n'est pas consciente, elle est le résultat synthétique de choix conscients et inconscients opérés par l'énonciateur qui lui donnent finalement sa « voix ».

⁵⁵ De ce point de vue, la frontière est mince entre imitation et caricature.

⁵⁶ Le discours rapporté soulève la question des frontières, entre les intervenants (la problématique de l'attribution des interjections rencontrées dans ce contexte par exemple) et entre les discours. Nous travaillons ce thème avec des étudiants de troisième année LLCE et, en autres choses, la question des citations tronquées (elles le sont certes par définition mais avec plus ou moins de bonheur), qui finissent par s'intégrer culturellement et à occulter la forme d'origine. En voici deux exemples, avec la partie « oubliée » entre crochets : « La science n'a pas de patrie [mais le savant en a une] » de Pasteur et « Je souhaite la victoire de l'Allemagne [parce que sans elle le bolchevisme, demain, s'installerait partout] » de Laval.

l'individualité irréductible du discours que l'on cherche ici à valoriser et à poser comme pierre angulaire de la parole. Ce n'est pas nécessairement par la multiplication des paramètres d'analyse et par la fragmentation de leur valeur qu'on peut retrouver l'essence du langage en action.

Un tel discours peut sembler iconoclaste. En effet, il y a bien individualisation des moyens de la langue, il y a bien personnalisation extrême du discours et des données dites « paralinguistiques », il y a bien un ADN unique au discours d'un énonciateur. Alors pourquoi faudrait-il considérer que cette forme si particulière d'interaction entre moi et le langage doive être sinon minimisée, du moins atténuée dans l'analyse qui est proposée du discours produit ?

Comme le soulignait Mary-Annick Morel lors d'une discussion en marge d'un colloque à Rennes sur la (dés-)organisation de l'oral, il faut parfois « trancher dans le vif » des paramètres que les moyens modernes de collecte des données mettent à la disposition des chercheurs et décider que tel ou tel paramètre ne sera pas pris en considération par la suite, le plissement des yeux, la main dans les cheveux, certaines variations mélodiques. Et c'est après tout ce que les compilateurs du *London Lund Corpus* avait fait lors de l'informatisation en 1975, en raison de contraintes techniques à l'époque⁵⁷, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui.

On peut y voir la marque d'une incapacité du chercheur à maîtriser tous les paramètres, non pas seulement d'un point de vue conceptuel, scientifique, mais matériel. On peut y voir, complémentaiement, la recherche d'une forme de lisibilité

⁵⁷ Pour les détails de la « transcription réduite », voir Svartvik, Jan & Quirk, Randolph (eds), *The London-Lund Corpus of Spoken English, A Corpus of English Conversation*, Lund: Liber/Gleerups, "Lund Studies in English 56", 1980. Voir également Greenbaum, Sidney & Svartvik, Jan, (eds), *The London Corpus of Spoken English: Description and Research*, Lund: Lund University Press, "Lund Studies in English 82", 1990. La seconde référence est disponible sur la Toile à l'adresse suivante : <http://khnt.hit.uib.no/icame/manuals/londlund/index.htm>

pour la communauté des lecteurs. Si, pour chaque centiseconde, 300 paramètres sont affectés à la parole, on imagine sans peine la profusion descriptive.

On peut y voir une forme de prudence aussi, la multiplication des données conduisant à la fois à un aplanissement de leurs rapports hiérarchiques et, au contraire, à une valorisation statistique de certaines combinaisons dont il n'est pas toujours certain que les éléments qu'elles rassemblent soient naturellement liés entre eux. Mais cette méfiance vis-à-vis de correspondances « contre nature » crée aussi un risque d'enfermement dans des théories préétablies.

Enfin, il n'est peut-être pas nécessaire de prendre en considération tous les paramètres, non pas parce que certains seraient moins importants que d'autres en vertu de classements dont il n'est pas toujours facile de comprendre la logique, en dehors du maintien de catégories traditionnelles, mais parce que ces paramètres ne sont pas perçus par l'autre ou qu'ils sont redondants.

La question de la perception est à la fois évidente et complexe. Evidente parce qu'à moins de souffrir de certaines formes d'autisme⁵⁸, nous laissons notre cerveau filtrer la plupart des données que nos sens perçoivent (ce qui, incidemment, explique pourquoi nous arrêtons assez vite de compter quand bien même nous sommes techniquement capables de compter très loin) et qu'on peut imaginer sans peine que lors d'une interaction de nombreuses données nous demeurons inaperçus⁵⁹.

⁵⁸ Nous faisons référence ici aux personnes souffrant du syndrome du savant. Un exemple en est l'artiste britannique Stephen Wiltshire, capable, après le bref survol d'une métropole en hélicoptère, de la dessiner dans ses moindres détails. Pour plus de détails, voir le compte-rendu du neurologue Oliver Sacks (Sacks, Oliver, *An Anthropologist on Mars*, New York: Random House, 1996, "Prodigies", pp. 188-243).

⁵⁹ Merleau-Ponty notait, à propos de la reconnaissance des visages : « Il faudrait [...] prendre au pied de la lettre le fait souvent remarqué que nous pouvons connaître parfaitement une physionomie sans savoir la couleur des yeux ou des cheveux, la forme de la bouche ou du visage. Ces prétendus

Complexe parce que le filtrage est différentiel selon les individus, de sorte que tel mot, telle hésitation ou telle mimique sera ou non entendue par l'autre et qu'il est par conséquent difficile d'établir *a priori* quelles données seront filtrées, ce qui limite l'opportunité et l'ampleur des choix méthodologiques.

Il y a cependant lieu de penser que les paramètres sont dans une large mesure redondants. Pour faire simple, prenons l'exemple de la mise en relief. Celle-ci peut se réaliser par des moyens lexicaux, syntaxiques, prosodiques ou mimo-posturo-gestuels, ou par une combinaison de ces paramètres. S'il s'agit donc de caractériser linguistiquement la mise en relief, on observera par exemple l'augmentation concomitante de l'amplitude, de la hauteur et de la longueur d'une voyelle et, plutôt que de considérer ces paramètres individuellement, on pourra indiquer qu'un décalage prosodique positif, quelle que soit la forme particulière qu'il prend, construira la mise en relief. C'est ainsi qu'on passera aussi d'une caractérisation absolue, par évaluation quantitative précise, à une caractérisation relative, par amas et ordre de grandeur.

Enfin, si on part du principe que le fragment contient l'essence, de même que la branche de l'arbre contient, en représentation, l'arbre tout entier, l'étude de l'infini n'apporte rien de plus quant à son identification. Même si elle est séduisante, cette affirmation est cependant partiellement problématique, parce qu'elle présuppose un accès aisé à l'essence à partir du fragment. Si la nature de celle-ci ne change pas avec la multiplication des fragments, son identification demeure cela dit plus facile par croisement et repérage d'homogénéité.

éléments ne sont présents que par la contribution qu'ils apportent à la physionomie et c'est à partir d'elle qu'ils sont dans le souvenir péniblement reconstitués. » (*La Structure du comportement*, p. 181)

La polyphonie n'empêche pas la transcription pour piano.

2.2. *L'être à l'autre : la dynamique communicationnelle*

La polyphonie est une voix qui résonne, qui re-sonne. De manière tout à fait intéressante, ce qui sonne résonne tout autant, par le creux fondateur de l'écho, multipliant dans l'espace et le temps l'impulsion originelle, le *son*. La continuité de *son* à *résonner* est remarquable, comme si le son contenait son propre écho, comme si l'écho était constitutif du son, construisant d'emblée son prolongement et sa diffusion. Car l'écho est aussi une expansion, une recréation dans un environnement plus vaste, une amplification infinie de la source au gré de la réverbération. Enfin, l'écho est une abstraction, la reprise non pas de la parole initiale mais son essentialisation vocalique, débarrassée de la rugosité des *consonnes*, qui ne font finalement qu'accompagner le mouvement alors qu'au départ elles construisent les limites du discours. En disparaissant, les consonnes libèrent les voyelles et révèle l'être vocal du discours, dont les interjections primaires, vocaliques justement, sont les représentantes les plus abouties, tour à tour origine, essence et fin du langage.

La parole est une résonance, un écho de soi, une expansion du moi hors du corps de l'énonciateur, une réaction à un stimulus interne ou externe au sens où il n'y a pas de parole totalement gratuite, sans origine et sans but. De ce double point de vue, elle est un dépassement, dépassement des frontières de soi et dépassement verbal de son origine dont la forme dépend donc étroitement des conditions de sa naissance.

La parole produite en interaction est par conséquent à la fois une surenchère et une forme maîtrisée du dire. Elle est une surenchère en vertu du principe de dépassement, c'est-à-dire qu'elle reprend le dit, qu'elle le prolonge, qu'elle l'englobe,

le recouvre et le ponctualise pour être en mesure d'exister ensuite de manière différentielle (ce dont nous parlions en étudiant les rapports entre interjection et contraste, PUBLICATION G), pour permettre à son auteur lui-même de se faire une place dans l'interaction, de se faire un nom par le verbe.

Balancement perpétuel entre accord et désaccord, entre identité inhibitrice et confrontation destructrice de parole, le discours est un déploiement mesuré de soi, oscillant entre une affirmation nécessaire de singularité et intégration utile dans une communauté, projection expansionniste et atténuation de l'être. Si la parole s'impose à l'autre et en impose par là même, si elle permet d'afficher une maîtrise et de tenir l'autre en respect, elle ne doit sa survie communicationnelle qu'à une connivence entretenue, une reconnaissance mutuelle, un jeu de miroirs, qu'on retrouve pleinement en traduction.

Se construit ainsi une diffraction de soi, une collection d'éclats dont on finit par ne plus percevoir de qui ils constituent une représentation. Entre figures imposées, exercices de styles et jeux de mots, la parole construit son propre programme existentiel, que ne remettent guère en question les variations contingentes de sa spectacularisation.

2.3. L'être au monde : les résonances culturelles

L'interaction est à considérer à un troisième niveau, la culture. Ce niveau est englobant car les formes du discours dépendent étroitement de l'univers culturel dans lequel elles s'insèrent. S'il est vrai que la linguistique a pour objet, pour reprendre la définition d'Antoine Culioli, « l'activité de langage appréhendée à travers la diversité des langues naturelles (et à travers la diversité des textes, oraux

ou écrits) »⁶⁰, la préposition composée « à travers » suggère bien qu'on doit partir des productions, que cette étape intermédiaire est source potentielle d'infléchissement du réel et que le langage est en surface un objet culturel construit avant d'être un objet humain universel.

La question qui se pose alors est double : d'une part, il s'agit de savoir jusqu'à quel point les données culturelles peuvent être ramenées à un fonctionnement universel et acquérir par là même une valeur relative, à la souplesse avérée, ou, au contraire, elles doivent être considérées comme des entités absolues, à la singularité irréductible. D'autre part, la traduction, en tant que processus, doit-elle plutôt valoriser l'acclimatation ou naturalisation, issue d'une lecture relative des références, ou au contraire l'exotisation, conséquence d'une lecture absolue. Le lien entre langue et culture a pu, par le passé, donner lieu à des développements à la pertinence douteuse, la qualité supposée de la langue étant la conséquence directe de la qualité, tout aussi douteuse, de la société et de la culture environnantes. L'heure n'est plus aujourd'hui à ces discours hiérarchisants⁶¹.

Il reste, cela dit, et on le voit de manière remarquable avec les nombres, que les conditions culturelles d'existence déterminent dans une large mesure la nature des lexèmes correspondant aux nombres, certaines sociétés ressentant moins le besoin de grands nombres que d'autres⁶², alors même que toutes vivent sous un même ciel étoilé. L'argument du ciel étoilé ne tient d'ailleurs qu'assez mal (en dehors même du fait que certaines tribus amazoniennes n'ont sans doute qu'une connaissance assez

⁶⁰ Culioli, Antoine, « La linguistique : de l'empirique au formel » [1987], *Pour une linguistique de l'énonciation – Tome 1*, Paris, Gap : Ophrys, 1990, p. 14.

⁶¹ C'est toute la question de la langue parfaite ou idéale, celle qui est censée unir la pensée et le monde. Diachroniquement, le renvoi se fait aux écritures sacrées. Synchroniquement, son identité varie en fonction de l'auteur concerné...

⁶² Voir PUBLICATION O et Crump, Thomas, *Anthropologie des nombres*, Paris : Seuil, (1990) 1995, p. 68.

abstraite du ciel, n'ayant que difficilement accès à sa perception⁶³). Nous vivons les uns et les autres entourés d'objets comportant de multiples parties (lames de volets roulants, carrelage, mailles de tricot) mais nous ne ressentons pas pour autant le besoin de compter lesdites parties et, partant, de disposer de nombres pour exprimer cela. En revanche, le commerce, la possession de bétail, l'évaluation précise du temps, de l'espace et de la quantité sont autant de facteurs déterminants.

La culture qualifie ainsi un rapport particulier au monde et à ses manifestations, un ensemble d'objets sacrés, interdits de parole ou de transformation par la parole, des repères qu'il est difficile de transformer en repérés. C'est pourtant là tout l'enjeu de la traduction : le repérage d'équivalences, c'est-à-dire la perception du même par delà les frontières linguistiques et culturelles, non pas un même cristallisé mais un même dynamique (qui autorise aussi, de fait, les retraductions diachroniques), fondé sur le sens, sur l'empreinte contextuelle de la forme.

La résonance culturelle est d'abord une résonance d'origine, c'est-à-dire une inscription de l'œuvre (nous ne considérons que des productions littéraires ici) dans un ensemble de références. A quelques exceptions près, le monde décrit et la langue employée pour le décrire (nous ne parlons pas ici des trouvailles stylistiques et des références exotiques qui, certes, confèrent à l'œuvre une partie de sa valeur) appartiennent à un univers familier du lecteur visé, étant entendu que la majorité des histoires écrites sont conçues pour être partagées avec un grand nombre de lecteurs,

⁶³ Pierre Frath fait une remarque similaire à propos du *piraha* : « [...] peut-être y a-t-il effectivement des langues amérindiennes avec très peu de nombres. Cela pourrait s'expliquer par le fait que dans l'expérience de certaines tribus amazoniennes il y aurait peu de choses à compter » (Frath Pierre, « La référence par le nom : vers une linguistique anthropologique » in Pierre Frath, Laure Lansari et Jean Pauchard (éds), *Res per Nomen II – Langue, référence et anthropologie*, Reims : Epure, 2010, p. 71). Pour plus de détails sur le système numérique de cette langue, voir Franck, Michael C. *et al.*, "Number as a cognitive technology: Evidence from Pirahã language and cognition", *Cognition*, 108, 2008, pp. 819-824.

même si on a tendance à faire de cet aspect commercial une donnée secondaire dans les études littéraires.

En d'autres termes, le discours produit doit contenir ce qu'il faut de données familières pour espérer entrer en résonance avec le lecteur et bon nombre de références culturelles présentes remplissent ainsi cette fonction, assignée de manière consciente ou non par l'écrivain, ce qui en fait, au moins en partie, des références flottantes, liées au destinataire plus qu'à l'œuvre elle-même et à l'univers de départ.

Une seconde forme de résonance est plus générale puisqu'il s'agit de la conséquence du statut de l'être humain seul et en société. Même si certaines modalités de représentation de domaines tels que le rapport à l'autre (amour, haine, etc.), le rapport à soi (tristesse, joie, vanité, etc.) ou le rapport au monde (déplacement, alimentation, etc.) sont particulières, ces rapports, eux, sont universels et, de fait, inscrits dans les différentes langues et cultures, et sont ainsi disponibles d'une langue et d'une culture à l'autre.

Avec ces données à disposition, il devient plus facile de déterminer le degré de sacralisation à accorder aux formes de départ, de faire la part des choses entre ce qui doit impérativement être conservé, moyennant une éventuelle paraphrase explicative pour offrir au lecteur à la fois l'exotisme et la familiarité, et ce qui peut ou doit être transformé afin de maintenir une égale distance entre texte et lecteur et parce que la forme d'origine n'a pas d'autre fonction que de donner un liant au texte.

Au final, c'est d'une certaine manière l'avant et l'après de l'œuvre (le rapport de l'écrivain, et de l'éditeur, au lectorat, le rapport du lectorat à l'œuvre), et non l'œuvre elle-même, qui détermine comment cette dernière sera représentée dans une autre

langue et / ou une autre culture. Ces débats, qui parcourent les études de traductologie, sont passionnants, notamment lorsqu'on s'intéresse à des variations « minimales », retraduction diachronique, retraduction synchronique (avec les variétés d'anglais, par exemple, et les différences entre monde britannique et monde américain), traduction de données particulières (références culturelles, noms propres, accents, jeux de mots), qui, par retournement, nous renvoient à l'essence de la traduction, à ce rapport si singulier qu'on instaure avec l'autre et réinterprétant le rapport que le texte de départ entretient avec le lecteur originel.

Ce faisant, on confère au texte traduit une valeur doublement flottante, parce qu'il varie selon l'univers d'arrivée et, complémentirement, parce qu'on ne s'avise jamais de demander au texte de départ de faire de même, ce qui aboutit progressivement pour l'original à une résonance moindre avec le lecteur, sauf à expliciter dans des notes les références devenues obscures. A défaut de pouvoir modifier directement ce texte, on le transforme indirectement par la traduction. En le reconfigurant, on met au jour ce qu'il a de profane.

3. Translations

Ce sont précisément les formes de translation, pas seulement en traduction du reste, qui vont nous intéresser dans cette troisième approche de la polyphonie. Après les combinaisons, qui construisent le texte, après les interactions, qui déterminent les rapports à l'autre, nous abordons ici des mouvements d'ensemble auxquels linguistes et traductologues sont confrontés dans leur pratique. Un mouvement d'ensemble est moins à considérer par l'ampleur de son déplacement ou du nombre

d'entités concernées par le déplacement que par la conservation attendue de sa forme en dépit du changement de son environnement.

La translation est donc une mécanique, une mécanique fondée sur le jeu et le terme est pris ici non pas dans son acception ludique, même si cette dimension sera intégrée à notre réflexion, mais dans son acception technique de décalage, d'espace restreint autorisant le fonctionnement sans porter atteinte à l'intégrité de la machine. Que le jeu soit faible ou inexistant et la machine se grippe. Qu'il soit trop grand et les engrenages ne s'emboîtent plus correctement et immobilisent l'ensemble. La translation est donc aussi une affaire d'articulation.

Nous nous intéresserons dans un premier temps aux mots et à leurs jeux, ce qui constituera à la fois un prolongement de notre réflexion sur la traduction, appliqué à un objet particulier, et une première approche de l'organisation, lexicale, du sens. Nous examinerons ensuite, à partir d'un autre cas de transfert, celui du discours rapporté, les modalités de représentation du dire et de l'être et la création d'une continuité langagière. Enfin, dans ce mouvement allant du mot au langage, nous aborderons la question de la transcription et par ce biais à celle de la constitution et de la représentativité des corpus.

3.1. *Jeux de mots*

Qu'est-ce qu'un jeu de mot ? Ou plutôt, que fait-on lorsqu'on joue avec des mots ? Et, par extension, fait-on autre chose, lorsqu'on parle, que jouer avec des mots ? Quelle fonction confère-t-on aux mots pour qu'ils (nous) représentent ?

Qu'il soit *in praesentia*, comme l'antanaclase, ou *in absentia*, comme le calembour, le jeu de mots est une utilisation du même à des fins ludiques. Cette première définition

est à la fois instructive et incomplète. Elle est instructive parce qu'elle met au jour un fonctionnement fondé sur le bouclage (« le mécanique plaqué sur du vivant » de Bergson⁶⁴, avec passage de l'hétérogénéité organique, supposée propre au langage et à l'homme, à l'homogénéité technique, typique de la machine), incomplète parce qu'en comprenant « à des fins ludiques », pour séparer la répétition propre au jeu de mots de la répétition rhétorique, couramment employée, la définition ne fait que décaler l'origine de l'humour. Certes, les coïncidences et autres répétitions improbables, qu'elles soient de discours ou de situation, fournissent des bataillons complets d'histoires drôles et de réactions amusées. Mais il faut quelque chose en plus, une forme de transgression, que n'a évidemment pas la répétition rhétorique, tout occupée qu'elle est à jalonner le discours⁶⁵. La transgression n'est d'ailleurs pas seulement celle qui entraîne vers les sujets tabous (effluents corporels, sexualité et société, rapport au divin), particulièrement productifs. Elle s'applique également, et c'est ce qui nous intéresse plus en tant que linguiste, au commentaire et à la représentation.

Quand produit-on un jeu de mots ?⁶⁶ Jamais à froid, jamais à l'initiale d'une interaction avec le monde ou avec l'autre. Le jeu de mots a besoin de matière, il a besoin de temps, il a besoin de contexte, parce que, justement, il s'en nourrit et en propose une relecture, saisissant une ressemblance inaperçue, procédant à des

⁶⁴ Voir Bergson, Henri, *Le Rire*, Paris : Presses universitaires de France, (1940) 1989, p. 29.

⁶⁵ Cet aspect a donné lieu à une communication restée pour le moment inédite à l'université de Créteil en 2008, dans le cadre d'une journée sur les adverbes (« *Chiffres à l'appui* : nombres et énumérations au service de l'argumentation – Approche contrastive français-anglais »). Nous montrons comment les énonciateurs mettent en spectacle la programmation de leur discours par une présentation numérique de son organisation.

⁶⁶ La réflexion qui suit s'inspire directement de la PUBLICATION N, chapitre 2, pp. 153-154 et pp. 198-200.

rapprochements inédits, construisant une distanciation quasi-philosophique au réel et à l'autre tout en entrant en résonance avec l'un et l'autre.

Le jeu de mots est un arrêt contemplatif, une synthèse décalée du monde, à la fois inséré dans la trame narrative et se détachant de celle-ci, à la fois intervention unique et éclatement du sens, aux marges de la situation, du discours, de la société, dernière étape des blagues énumératives, dernière saillie avant la mort, parce que le jeu de mots, par définition, ne prévoit pas d'après. Il est une sidération⁶⁷ (comme l'exclamation, qui l'accompagne régulièrement), il est définitif, sauf, apparemment, dans les concours de calembours⁶⁸ et autres formes de joutes oratoires, mais justement le but est alors d'avoir le dernier (bon) mot.

Le jeu de mots est donc le langage (langue et discours) poussé jusqu'au bout. A ce titre, il ne fait que mettre à profit ce que le langage permet, mieux il est le signe de l'être au monde, opérant la communion entre l'énonciateur, le co-énonciateur, le langage et le monde, considéré comme référent et comme construction culturelle. Il est en même temps un rayonnement, irradiant les objets alentour, pénétrant la matière, unifiant les représentations.

De ce point de vue, il est aussi un alignement, et on sait que les alignements sont rares et donc précieux, saillants dans notre expérience du monde. Il est un trait, flèche parcourant l'espace linguistique, trait d'union entre les hommes, opérant une division nette entre les initiés qui, en ayant compris les ressorts, accèdent à la complexité cristalline du monde, et les autres, simples amateurs de surfaces.

⁶⁷ Nous empruntons le terme à Mary-Annick Morel et Laurent Danon-Boileau (*Grammaire de l'intonation – L'exemple du français*, Paris, Gap : Ophrys, 1998, p. 135).

⁶⁸ En voici deux exemples, *The O. Henry* [nom de plume de l'écrivain comique américain William Sydney Porter] *Pun-Off World Championships*, organisés chaque année à Austin (Texas) depuis plus de trente ans, et un petit nouveau, le *Durham Pun Championship*, organisé en Caroline du nord.

Il est pour toutes ces raisons éminemment traduisible, dès lors que l'on comprend qu'il n'existe qu'en représentation, qu'en affichage de son propre fonctionnement. Certes, on le dit intégré à une situation, à un contexte narratif, à un assemblage linguistique et culturel, mais il est un jeu de miroir en même temps qu'une perspective décalée, un espace de parole libre dans l'enchevêtrement des références qu'il construit et utilise. N'ayant de sens que par ce décalage, il autorise toutes les reconstructions, avec un processus de traduction par cercles concentriques, de la matière verbale et sémantique immédiate aux reproductions plus abstraites de mécanisme, en passant par les associations de mots et d'idées, en quête de fonctionnements parallèles, de formes équivalentes, de nouveaux alignements.

Le jeu de mots est un artifice à la simplicité travaillée. Il en va de même de nombreuses autres constructions saillantes des discours, celles, précisément, dont on veut que l'autre se souvienne, les titres, les formules, les trouvailles stylistiques qu'il est finalement assez aisé de re-produire, non pas à l'identique, car cela n'a pas de sens, mais en en conservant la singularité.

Les slogans, les titres de journaux, les chansons constituent aussi des jeux avec les mots, des combinaisons de contraintes et de libertés dont la sacralisation éblouie doit être minimale dès lors que l'on cherche à recréer une résonance, laquelle est attendue également, et par extension à la fois quantitative et qualitative, à l'ensemble des textes produits, comme mise en spectacle d'un sujet, d'une langue et d'une société.

Les traducteurs sont ainsi en quête perpétuelle de ce qui sonne bien sans pour autant produire de *belles infidèles* car cela dépend de ce qu'on entend par « infidèle ».

La traduction littérale servile est, au nom de l'univers sacré du départ, une plus grande infidélité, sans doute, car le lecteur d'origine n'avait pas véritablement à en percevoir la singularité. La langue et le texte se donnaient, hors marquage stylistique, comme transparents et c'est cette transparence qu'il faut retrouver.

3.2. *Jeux de discours*

Dire la parole de l'autre n'est pas seulement une activité que l'on trouve lors du passage d'une langue et d'une culture à l'autre. Au vrai, une bonne part de ce que nous disons consiste à citer, directement ou indirectement, des propos tenus par autrui. Le discours rapporté est en quelque sorte le fonds de commerce de la conversation.

Il y a plusieurs manières d'envisager le discours rapporté, qui dépendent en partie de la nature du discours à rapporter et, partant, de la nature des textes supports de la citation. C'est moins l'approche syntaxique classique qui nous intéresse que la pragmatique de la citation, tout à la fois la diversité des procédés mis en œuvre pour construire la citation, leurs contraintes et leurs réalisations linéaires.

Il est notoire, nous l'avons dit dans un point précédent, qu'on ne conserve de toute façon pas grand-chose de l'énonciation initiale : contexte situationnel, rhétorique et verbal, voix, syntaxe et lexique parfois sont ainsi soit évacués, soit remplacés, soit modifiés en profondeur. Pour autant, le processus de citation lui-même se présente comme la reproduction fidèle d'une parole initiale, une reprise mot à mot, *verbatim* d'un discours premier.

Or il n'existe rien de tel qu'une reproduction fidèle puisque, justement, les conditions d'énonciation ont irrémédiablement changé. Même en auto-citation, la reproduction

n'est pas fidèle. La question se pose alors de ce qu'on retient, de ce qui permet tout de même à la citation d'exister, au discours de renaître. On observe un double mouvement, d'abstraction et de concrétisation.

L'abstraction permet de ne retenir que l'essentiel. C'est d'ailleurs cet essentiel que l'esprit a repéré initialement, percevant dans son être la matière d'un rapprochement avec l'expérience, présente ou non, du sujet citant. Le discours cité est un écho de la parole du sujet, une résonance.

Dans un second temps, il convient bien de donner corps à cette résonance, de lui conférer une matière, et c'est cette matière que le citant fournit, tirant de son expérience les mots pour la dire, empruntant à l'autre, complétant par ses propres mots, plus immédiatement disponibles, mettant en scène l'ensemble en lui donnant un semblant de vérité énonciative, d'où ces mots de discours dont on ne sait plus s'ils ont été produits au départ ou s'ils ont été ajoutés à l'arrivée, d'où, plus généralement, cette porosité du dire que les guillemets eux-mêmes ne permettent pas de réduire tant ils sont eux-mêmes des marques de mise en scène, oscillant entre renvoi à l'extérieur et prise en charge personnelle.

S'il y a partage du sens, des sens, celui-ci, malgré son affichage, est d'une clarté souvent toute relative. C'est que la citation n'est pas qu'un décentrement de l'être, elle est aussi un outil rhétorique, une formule qui s'inscrit dans un discours nouveau, qui en souligne la progression tout en valorisant l'expérience dont il est issu. Elle est une mémoire renouvelée, non pas seulement dans l'épaisseur discursive mais dans l'être même du citant, une reconquête du temps.

Quand s'arrête le discours rapporté ? Pas seulement avec les guillemets fermants, pas seulement à la fin des schémas syntaxiques de subordination, pas seulement lorsque l'énonciateur le signale par un changement de ton ou une formule toute faite (« fin de citation »). C'est que *tout* discours est la reprise d'un déjà-dit, le rebrassage d'une parole, la réélaboration d'un contenu. Éléments lexicaux, assemblages collocatifs, bribes d'idées, proverbes et dictons, instructions et conseils, textes officiels et formules (im)personnelles sont perpétuellement reprises et fournissent l'essentiel de notre parole si « singulière ».

Non seulement nous passons une bonne partie de notre temps conversationnel en potins innommables et en doctes références, qui sont le reflet direct de notre existence concurrentielle en société, mais le reste de nos discours ne vient de nous qu'en vertu de notre capacité à reformuler le dit de manière convaincante, à reproduire perpétuellement une équation personnelle du dire, à combiner sans relâche circonlocutions discursives et circonvolutions conversationnelles, jeu infini de reprises et d'échos dont linguistes et traductologues font leur pain quotidien.

3.3. *Jeux de transcriptions*

Afin de tenter de parvenir à l'essence du sens, il nous faut tout d'abord disposer de données et c'est là que se pose la question du corpus, de sa constitution et de son exploitation. Le corpus, qu'il soit diachronique ou synchronique, spécialisé ou général, se fonde sur un paradoxe, un rassemblement du différent⁶⁹ en vue de réunir du même. L'idée, en effet, est de pouvoir observer un phénomène donné, quel qu'il

⁶⁹ On trouve plusieurs degrés de différence car un bon corpus est souvent dit « homogène », ce qui renforce le paradoxe.

soit, sous toutes ses facettes afin d'en reconstruire la forme. Plus généralement, si on combine cette fois les phénomènes, il s'agit de donner une image de l'état ou de l'évolution d'une langue ou d'un emploi de la langue⁷⁰.

La première difficulté à laquelle on se heurte est celle de l'accès à un discours « naturel », sans interférence des moyens humains et matériels mis en œuvre pour récupérer les données. Cette quête de la captation d'une parole pure est une gageure, bien sûr, quels que soit le degré de miniaturisation des appareils et le protocole choisi pour récupérer les données. C'est pourtant cette parole intime qui constitue l'essentiel de nos discours et que notre seule introspection, qui pourrait alors se révéler si utile, ne permet pas de reproduire fidèlement, en dehors même du fait qu'être juge et partie n'est pas la garantie d'un résultat probant.

Même si on laisse de côté les difficultés d'enregistrement, il est de nombreuses circonstances, notamment dans le domaine de l'émotion, dans le cadre desquelles un microphone, même caché, est plutôt malvenu. Qu'il s'agisse de la chambre conjugale ou du salon funéraire, il n'y a guère que les créations filmiques qui permettent d'accéder aux discours produits. En outre, il manque toujours une forme de continuité longitudinale de l'enregistrement. Pour des raisons surtout éthiques, on ne peut pour le moment capter la parole et le geste en continu, tout au long d'une vie⁷¹.

En même temps, on ne peut indéfiniment se plaindre de ces contraintes et de ces impossibilités et il convient au contraire de se réjouir du fait qu'avec les incomparables progrès techniques réalisés ces vingt dernières années l'accès au

⁷⁰ C'est bien sûr le cas des grands corpus de l'anglais, qu'ils soient constitués sous l'égide de maisons d'édition de dictionnaires (Longman, Oxford) ou d'institutions (*British National Corpus, Corpus of Contemporary American English*).

⁷¹ Ce qui supposerait, incidemment, que le linguiste reste idéalement le même, perpétuellement à l'écoute de son sujet d'étude...

langage de l'autre est nettement plus simple et plus complet qu'il ne l'a jamais été. Pour être passé du corpus papier, recopiant péniblement les 650 jeux de mots de la première série *Astérix*, lors de notre maîtrise en 1991 aux derniers corpus d'Andrew Davies disponibles sur la Toile, que nous utilisons désormais régulièrement pour nos projets de recherche, nous mesurons sans peine les progrès accomplis en la matière.

Il reste que nous sommes désormais confrontés à un surplus quantitatif et qualitatif de données. Les maladies dont peuvent désormais souffrir les linguistes sont des maladies de l'excès et non de la carence, comme c'était le cas tantôt, pour des raisons techniques ou idéologiques⁷². Le surplus quantitatif est lié à la taille des corpus. Lorsqu'on se retrouve seul face à plus de 400 millions de mots et que la moindre équation de recherche nous ramène des milliers de réponse (plus de 40 000 occurrences de *Oh* dans le *Corpus of Contemporary American English*) qu'il s'agit ensuite de trier (ce que des équations complémentaires ne permettent pas toujours de réaliser avec la précision voulue) et que complémentirement, sauf à passer des centaines d'heures à recoller les morceaux, on n'a plus accès qu'à un contexte limité à quelques lignes au mieux, le doute peut nous saisir quant à notre aptitude intellectuelle et matérielle (hors contraintes temporelles universitaires) à gérer toutes ces données.

De même, dans un registre qualitatif, l'accès parallèle au texte, au son et à l'image, s'il offre de remarquables perspectives, constitue aussi un défi pour une prise en charge complète et raisonnée des phénomènes observés et aboutit, comme pour le quantitatif, à une schizophrénie méthodologique avec d'un côté des statistiques qui,

⁷² Le refus, par exemple, de travailler sur le « langage bas », noté par Charles Bally, fustigeant dans *Le Langage et la vie* le « fétichisme de la langue écrite » (Bally, Charles, *Le Langage et la vie*, Genève : Droz, [1925] 1965, p. 13).

même multifactorielles, sont dans une large mesure éthérées et de l'autre une sélection d'exemples illustratifs avec, quel que soit le degré d'honnêteté du chercheur, la question de la procédure de la sélection et de la nature des exemples laissés de côté, qui comprennent souvent les tordus, les inélégants, les boiteux, tout un bestiaire monstrueux que notre morale ou notre argumentation réprouvent et que le format de nos publications ne permet le plus souvent pas de présenter.

Face à cette multi-abondance, nous sommes donc contraints, parfois rassurés, d'opérer des choix, de ne retenir que certains paramètres, de délaissier certaines occurrences, d'en revenir finalement à des configurations classiques, celles-là mêmes que ceux qui nous ont précédé avaient repéré d'autant plus facilement qu'elles sont les plus courantes. Et même si nous nous intéressons à une configuration particulière, à laquelle l'ampleur du corpus permet de donner une épaisseur certes relative, nous la reconstruirons par rapport aux formes plus fréquentes ou la réduirons à son contexte d'apparition, faisant ainsi passer la singularité d'une donnée à une autre, construisant ainsi un sens en creux, par la seule contextualisation.

Hésitant entre la pression contemporaine faisant de l'expansion technologique et numérique le seul chemin vers la vérité et l'héritage d'une analyse plus philosophique des phénomènes, nous percevons avec plus de précision les attraits et les limites de deux approches. On peut parfois, souvent, dire autant de choses et avec autant sinon plus de finesse en examinant de près un ou deux exemples non spontanés (nous ne parlons pas ici, bien sûr, de processus spécifiques comme l'acquisition du langage ou la complexité conversationnelle, qui nécessitent une

épaisseur longitudinale véritable), dus à la plume attentive d'écrivains de qualité qu'en se perdant dans le dédale des corpus, en quête d'un sens qui nous échappe par sa présence multiple et envahissante.

Le discours proposé ici peut paraître réactionnaire mais d'une part il n'est pas exclusif, d'autre part il se fonde sur le fonctionnement même de la langue comme sédimentation et du discours comme fragment incarné. Il va de soi que la complémentarité des approches permet d'obtenir des résultats plus tangibles et qu'il est tout aussi important de développer des corpus de niche permettant de mettre au jour des phénomènes que les corpus généralistes ont tendance à noyer dans la masse. Il nous semble également que si le discours est une réappropriation singulière des discours antérieurs, l'observation patiente de ses manifestations doit nous conduire à une reconstruction fidèle des modalités de sa production, pour peu que l'on dispose, complémentairement, d'outils de représentation adéquats.

TROISIEME PARTIE

REPRESENTATIONS

La première partie a été l'occasion d'un passage en revue des conditions d'existence de notre démarche scientifique, la seconde partie, qui vient de s'achever, a permis, par l'exploration des polyphonies du langage, de rendre compte de nos résultats. Il s'agit maintenant, dans le cadre de cette troisième partie, de mettre l'ensemble en perspective, c'est-à-dire de le reprendre et de le dépasser, jeu entre mémoire et création qui constitue le cœur de la représentation.

Ce sont précisément les formes de représentation qui vont nous intéresser ici, comme constitutives à la fois du langage et de la réflexion sur le langage, les deux niveaux n'étant fondamentalement pas séparés, non pas parce que l'objet est, dans le cadre de la linguistique et de la traductologie, identique au discours sur l'objet mais parce que, plus généralement, l'approche construit un objet parallèle au premier tout en mettant au jour, en *découvrant*, les modalités de son existence.

Les modes de représentation privilégiés par la science retiendront ainsi notre attention dans un premier temps, en tant que constituant les formes les plus pures de

la représentation, statiques et dynamiques⁷³. Nous nous en détournerons ensuite pour retourner au monde dans sa multiplicité *déroutante*, son foisonnement apparent. Enfin, nous montrerons qu'il est possible, grâce aux fractales, d'unifier ces deux perspectives sans réduire l'une à l'autre, afin de rendre justice à la complexité ordonnée du langage.

1. Flux

La science se donne pour mission d'expliquer des phénomènes, de les réinsérer dans une continuité logique permettant de prédire ensuite des phénomènes du même type en fonction de l'environnement. Elle est donc à la fois rétrospective, tournée non seulement vers des actions déjà engagées mais aussi vers l'origine de ces actions, et prospective, puisque son but, d'une certaine manière, est de prévoir l'avenir en transcendant le temps.

Il y a donc lieu de partir des phénomènes, de simples points dans le monde, pour ensuite passer aux alignements, qui sont eux-mêmes à considérer à la fois comme ordonnancement régulier de points et comme parcours dynamique de leurs réalisations, ce qui nous amène aux vecteurs, représentations abstraites de la logique. Enfin, il manque à ce monde reconstitué une dimension, l'épaisseur, que nous pouvons représenter par l'enroulement. Examinons donc plus précisément cette organisation, ses implications et ses conséquences dans les domaines qui nous intéressent.

⁷³ La science (au sens de science dure, prioritairement les mathématiques) n'est évidemment pas tout et Culioli a raison de montrer que la formalisation du langage doit être maniée avec précaution (Culioli, Antoine, « La formalisation en linguistique », *Pour une linguistique de l'énonciation – Tome 2*, Paris, Gap : Ophrys, 1999, pp. 17-29).

1.1. Du point à la ligne

Qu'est-ce qu'un point ? Le point est mathématiquement un objet sans dimension. De manière plus générale, c'est-à-dire comme représentation cognitive et culturelle, le point est un objet isolé, sans épaisseur apparente. L'isolement implique pour exister un rapport à l'autre, à la fois quantitatif et qualitatif. D'un point de vue quantitatif, le point s'oppose naturellement à la multitude alentour, donc à une différence de concentration entre lui, considéré dans un environnement vide de toute présence autre, et le reste du monde, qui se rassemble à des degrés divers. Qualitativement, l'isolement particulier du point vient de sa nature différentielle, de sorte que l'isolement peut aussi être présent au cœur de la multitude, par rupture d'être.

Le point est donc en rupture avec son environnement, ce qui nous rapproche cette fois d'une autre valeur du point, celle de seuil, point de contact, point de passage entre deux mondes ou point de non retour. Le pointage de l'index est à ce titre exemplaire, de même, plus abstraitement, que le pointage visuel, si bien mis en scène par les viseurs à laser.

De forme isolée, le point devient ainsi une forme de concentration, un lieu de synthèse où l'on fait le point, un agglutinement de particules au lieu d'une particule élémentaire. Par un subtil changement d'échelle, le point est devenu un assemblage. De ce point de vue, isolement et concentration sont une seule et même chose, l'isolement sortant de la pluralité par le bas tandis que la concentration en sort par le haut, isolant de la multitude un noyau essentiel, concentré de matière et d'énergie.

Organisation interne élémentaire, le point ne se contente en fait que rarement d'un splendide isolement, car ce dernier le fait immédiatement rayonner et le transforme en point de rencontre d'un regard perdu dans l'immensité du monde. Il se fait alors

cairn, comme ces monticules de pierres qui, en montagne, servent de points de repère au randonneur égaré, édifices auxquels chacun, lors de son passage, ajoute une pierre, marque de sa reconnaissance et contribution au bien-être des suivants⁷⁴.

Le cairn est certes un objet isolé mais il est aussi le maillon d'une chaîne. De lui, on doit être en mesure d'apercevoir le suivant et de suivre ainsi un jalonnement. Que se disent deux points? Beaucoup de choses. Ils font part de leur expérience individuelle et par là même se comparent, évaluent leur proximité, leur complémentarité, leur incompatibilité éventuelle. Le nombre *deux* est celui qui donne lieu aux associations les plus diverses, aux variations les plus subtiles, à toute la panoplie des organisations que les nombres supérieurs se borneront à complexifier en vertu de leur récursivité.

La binarité est le royaume du côté. Si un objet a un côté, il en a nécessairement un deuxième, hors ruban de Moebius pris dans sa globalité⁷⁵. Le côté est une coupure, et c'est pourquoi *half*, la première fraction, la seule dont la forme en anglais n'est pas fondée sur un ordinal, signifie originellement le côté. Après tout, lorsqu'on divise, on met bien une partie de l'objet de côté.

Le côté est également une face que l'on présente au monde, un alignement concerté de points. On est ainsi passé du point au segment et, par extension, à la droite. La droite est un objet construit, un ordonnancement imposé au monde. Elle naît non pas tant de la reconnaissance de similarités entre des objets autorisant leur rassemblement dans une classe que de l'élection d'une ou plusieurs caractéristiques

⁷⁴ L'image des cairns d'Andy Goldsworthy nous vient immédiatement à l'esprit, sentinelles éphémères ou durables, selon le matériau employé, du temps de l'exploration visuelle.

⁷⁵ C'est cette fois M.C. Escher que nous convoquons, le célèbre ruban à un seul côté constituant l'un de ces motifs préférés. Bruno Ernst, mathématicien et ami d'Escher, est à l'origine d'une étude systématique de ces motifs. Voir Ernst, Bruno, *Le Monde magique de M.C. Escher*, Paris : Taschen, (1986) 2007.

communes de ces objets (la pluralité étant réinterprétée comme *faisceau* de relations, simple épaisseur linéaire) comme trait définitoire et par là même définitif de l'ensemble ainsi constitué.

La ligne, de ce point de vue, est une violence, qu'il s'agisse de la création de classe ou de la constitution d'un énoncé. Elle force l'association et limite, voire supprime, l'individualité des éléments constitutifs. Elle est en même temps un mal nécessaire, le seul moyen économique d'assurer une forme de communication entre individus. Plus fondamentalement encore, elle est une chance, la preuve de l'appréhension intellectuelle du monde qui, sinon, se bornerait à n'être qu'une somme d'éléments ponctuels. La ligne est un rempart contre le chaos primordial du monde. Si le droit se courbe, c'est la fin apparente de l'ordre.

1.2. De la ligne au vecteur

La ligne est donc un objet intéressant qui déploie dans le monde ce qui permet d'organiser ce dernier. Elle est donc une saisie du monde et doit elle-même être saisie pour être pleinement opératoire, pour projeter sur le monde sa puissance explicative. L'appréhension de la droite s'opère dans un temps similaire à l'appréhension du monde, mais elle vise, une fois constituée, à couvrir les possibles au-delà des objets immédiatement disponibles.

On a donc besoin d'un moteur plus puissant pour assurer cette double mission d'appréhension et de projection de linéarité, un moteur qui est aussi dépendant de l'inscription de l'homme et de sa pensée dans la temporalité et de la successivité conséquente de ses actions. Le vecteur constitue cet outil d'analyse. Il signale par son dynamisme la projection à l'œuvre et s'autorise dans le même temps une

représentation abstraite du mouvement qui le dispense de couvrir l'ensemble du territoire visé.

De même qu'en mathématiques le vecteur n'est pas ancré par rapport à un repère déterminé mais signale simplement une direction et un sens, le vecteur métaphorique que nous considérons est une force d'entraînement à la fois sensible et invisible, présente dans chaque objet appréhendé en même temps que fuyante. Il est cette énergie qui motive le regard sur le monde, le discours sur le monde et l'analyse de ce discours, en un palimpseste de sens.

Il transcende les réalisations particulières en même temps qu'il en initie et en accompagne le mouvement, ce qui le rend à la fois immédiat et invisible, incompréhensible, d'autant qu'il passe, sans coup férir, d'un objet à un autre, d'une structure à une autre, parcourant sans difficulté le dédale du sens, insaisissable. C'est que, précisément, le vecteur naît d'une tension, d'un mouvement du connu vers l'inconnu, du dit à l'inédit. Incapables d'en prévoir avec précision les déplacements à venir, nous nous contentons d'en explorer les effets, de reconstituer le monde en devenir avec les pointillés de l'expérience.

Nous choisissons donc l'accumulation quantitative et qualitative pour espérer parvenir à saisir le mouvement. *Saisir le mouvement*, voilà un beau paradoxe. Stabiliser l'essentiellement instable. Tout au plus peut-on imaginer le cibler, capter, *fixer* un instant du regard le réel en mouvement. Après tout, c'est bien ce que fait le langage avec le lexique et la syntaxe. C'est bien ce que fait la stylistique en examinant les textes. Mais, précisément, nous voyons là des résultats, des traces, des vestiges du dynamisme créatif.

Il nous faut renaître au langage, renaître au discours, renaître au sens, comme si l'existence ultérieure et ses arabesques discursives se bornaient à n'être qu'une redite du seuil primordial de l'engagement. D'une certaine manière, le sens ne se trouve pas à la fin, mais au commencement, à l'initiale, à l'origine du monde, au moment de l'extériorisation, à l'instant de la diffusion, lorsqu'on franchit la barrière du corps pour révéler l'être.

Pour espérer retrouver le sens, il faut perpétuellement rejouer ce moment, cette fraction de seconde, purement performative, où la parole est véritablement un acte avant de devenir une mise en scène, une suspension éphémère de repère avant d'être assaillie par la matérialité du monde en même temps que la condition d'être de cette matérialité et des tensions qui la sous-tendent et lui confèrent sa valeur contextuelle. Qu'il s'agisse de discours ou de traduction, c'est ce moment qu'il faut approcher et, de ce point de vue, l'expérience de la production personnelle est sans doute un atout, dès lors qu'on ne s'enferme pas dans une sacralisation de l'objet.

C'est que cet instant, pour magique qu'il puisse apparaître, est le produit de configurations biologiques et de conscience syncrétique de ces états dynamiques. Par sa concentration, il semble échapper à l'entendement qui, pourtant, lui a donné naissance. Il s'agit alors non pas de le réduire – car l'opération en détruirait l'être, de même que la rediffusion d'un discours fait perdre sa saveur à ce dernier, hors parole sacralisée tirant sa valeur de son inscription itérée dans le temps – mais de le représenter.

1.3. Du vecteur à l'enroulement

Pourquoi faut-il chercher des formes de représentations ? En quoi la représentation peut-elle nous donner la clé de l'être ? Poser cette question, c'est déjà envisager, en dépit de son statut de question présupposante, une réponse négative, la superposition ne pouvant être parfaite entre l'être et sa représentation. De cette impossibilité posée en principe découle l'inutilité fondatrice du discours réflexif ou, à tout le moins, sa destitution comme tâtonnement insignifiant et comme méditation dérisoire sur le monde.

Retournons maintenant l'argument de l'irréductibilité du monde. Il tient pour deux raisons, une bonne et une mauvaise. La bonne raison est qu'en l'état actuel des connaissances il est difficile de remonter aux origines physiologiques de la pensée et que, dès lors, nos discours sur son organisation sont depuis la nuit des temps pure spéculation fondée sur une introspection généralisée, directe ou indirecte, dont on ne peut dire si elle est justifiée et productive. La mauvaise raison suppose qu'on accorde d'abord un peu moins de crédit à la première en se fondant sur une donnée récurrente de l'introspection, à savoir l'analogie.

L'esprit fonctionne sur le monde de l'analogie, *nous semble-t-il*, et cela implique que toute notre pensée est fondée sur ce schéma, à la fois notre pensée primaire, celle que nous produisons dans notre existence « normale », et notre pensée secondaire, celle que nous mettons en œuvre de manière réflexive pour observer son propre fonctionnement. Si nos procédés cognitifs, quels qu'ils soient, se servent de l'analogie, mieux, si l'analogie est la forme normale de notre organisation cognitive, alors la recherche de représentation s'inscrit pleinement dans cette approche.

La seule différence, apparemment, tient au fait que la recherche de représentation que nous menons est pleinement consciente et, de ce point de vue, « artificielle ». Mais elle est en même temps produite par notre esprit, et on peut imaginer que, de même que les multiples analogies dont notre langage est truffé et dont il s'enrichit perpétuellement sont déclarées recevables, et par là même sont diffusées dans l'espace interlocutif communautaire où elles peuvent rencontrer le succès, prélude à leur inscription dans l'usage, les analogies produites par la science sont elles mêmes évaluées en interne. Leur validation, même transitoire, est alors un signe de leur adéquation à l'objet dont elles souhaitent produire une représentation, ce d'autant plus sûrement qu'un objet est, au gré des réseaux d'analogie dans lesquels il s'insère, le produit d'une multitude de représentations, et que c'est la synthèse de celles-ci qui construit son être.

Du point à la ligne et au vecteur, nous avons pour l'essentiel suivi un cheminement linéaire, lequel est confirmé dans sa pertinence par la structure générale de la chaîne parlée comme assemblage de formes linéarisées par le temps. L'unidimensionnalité du résultat, fût-elle dynamique, n'en demeure pas moins très en retrait de ce qu'est le monde extérieur, avec ses trois dimensions spatiales et le temps. Il ne faut pas chercher à plaquer directement le monde sur le langage, non pas seulement en raison de cette réduction radicale de dimension qui, à elle seule, suffit à rendre l'entreprise impossible, mais parce qu'il manque bien sûr l'étape de la perception du monde avant sa verbalisation.

Et notre perception, quel que soit le sens sollicité, est un mélange d'immédiateté et de progressivité qui nous permet d'identifier une situation puis d'en appréhender les

éléments constitutifs, du plus immédiat au moins repérable, la verbalisation de l'expérience étant pour l'essentiel une activité plus tardive. De cette description minimale découle une double inscription du langage dans une logique d'enroulement, au-delà de l'approche linéaire préalablement évoquée.

La première forme d'enroulement est assez proche des modalités de la perception, dès lors que l'on considère que ce que la parole qu'on propose à l'autre est le compte-rendu assez fidèle d'une perception, sensorielle ou intellectuelle. La saillance générale de l'événement qui génère la perception ou la saillance particulière de tel ou tel aspect de l'objet considéré, en fonction du référentiel de chacun, considéré comme partagé par les autres au moins partiellement, entraîne des assemblages discursifs visant à la fois à restituer l'amplitude effective de la perception du monde et à en proposer des approches complémentaires permettant d'en confirmer le relief particulier.

L'objet du monde, devenu objet de pensée et maintenant objet de discours, bénéficie donc d'un traitement à la hauteur de ce qu'on souhaite en montrer. L'effort ainsi fourni se retrouve dans des combinaisons récursives qui apparaissent successivement dans le discours. Au lieu de passer à autre chose, c'est notamment le cas dans l'exclamation mais le phénomène ne se limite pas à cette configuration, on continue à explorer l'objet, à le comparer par jeux métonymiques, à en déterminer la singularité ou la généricité, par glissements, retournements, détournements. Se construit alors un discours bouclé, fait de retour au même, d'enroulements successifs de paroles.

La seconde forme d'enroulement est plus abstraite. Elle ne se rencontre plus telle quelle à la surface du discours. Elle concerne d'une part les marqueurs de saillance, d'autre part le monde du langage lui-même. En plus de présenter sous différentes facettes l'objet saillant, le discours contient des formes qui créent une épaisseur interne, sans avoir besoin de se déployer outre-mesure dans la parole. Par l'intensification qu'elles construisent (choix lexicaux, schémas prosodiques, fonctionnement des formes), elles suffisent à *retenir* l'attention.

Plus généralement, le langage est lui-même une forme d'enroulement, puisqu'il est une représentation. Il construit des représentations en même temps qu'il est lui-même la représentation abstraite d'un regard sur le monde qu'une communauté linguistique et culturelle donnée s'est constituée avec le temps. Ce faisant, il a ajouté au rapport au monde perceptuel extérieur un rapport à lui-même⁷⁶, mettant en scène son propre fonctionnement, jouant avec la linéarité qu'on lui impose pour développer du sens par inversion, ellipse ou anaphore.

L'enroulement a ceci de particulier qu'il conserve la mémoire de la linéarité en même temps qu'il la préfigure. Il est donc à la fois de l'ordre du bouclage, qui joue selon nous un rôle essentiel dans la construction du sens par l'épaisseur qu'il contribue à recréer, et de l'ordre de la progression comme association orientée d'objets. Au lieu de n'être que replié sur lui-même, il conserve un lien avec le reste et construit ainsi son propre déroulement, comme le proverbe ou la citation condensent une matière

⁷⁶ C'est bien là sa dimension métalinguistique. Nous nous tiendrons cependant éloigné de la polémique sur l'emploi du terme en linguistique anglaise, initiée par Claude Boisson et son article « Le concept de "métalinguistique" dans la linguistique anglaise » (*Anglophonia*, 6, 1999, pp. 151-198) et la réponse d'Henri Adamczewski, parue dans la même revue (« Pour une recherche authentique en linguistique anglaise », *Anglophonia*, 8, 2000, pp. 249-257).

qu'ils restituent en contexte, saillances raisonnées au milieu du foisonnement des formes.

2. Foisonnements

Le premier point nous avait emmené dans le domaine des représentations abstraites. Avec les formes de foisonnement, nous revenons au réel. Le foisonnement est un terme pratique en linguistique et en traductologie. Il permet de faire l'économie d'une présentation détaillée du monde en ramenant ses manifestations à un ensemble dont précisément il n'est possible ni de tracer les contours, ni de déterminer la teneur. Sans restriction quantitative et sans identification qualitative, le monde demeure donc largement inexploré en raison de l'impossibilité supposée d'en rendre compte.

Le foisonnement est un jeu de l'apparence, et d'ailleurs, le terme entre régulièrement en collocation avec l'adjectif « apparent » pour souligner que le chaos évoqué au départ n'est que temporaire dans la description qui en est faite parce qu'il n'est que de surface dans le monde qu'on se donne pour mission d'évaluer avec précision. Le terme devient donc indirectement une critique des travaux antérieurs, coupables de ne s'être pas attaqués à la forteresse, coupables d'avoir évité la complexité en lui conférant une incohérence de principe.

Le foisonnement, enfin, évoque aussi des variations minimales, non pas le chaos glacé des séracs mais la multiplicité singulière des flocons de neige. Il n'est pas une perturbation née d'une absence totale de repère mais une angoisse de la multitude dont on ne sait s'il faut la définir de l'extérieur, de manière globale et sans doute réductrice, ou de l'intérieur, en essayant de retracer la genèse de chacun de ses

éléments constitutifs, avec au final une précision de description dont on n'est pas même sûr qu'elle permettra de comprendre l'organisation de l'ensemble.

Nous avons retenu trois notions complémentaires pour tenter de circonscrire ce qu'est le foisonnement et voir en quoi il est essentiel à notre démarche de linguiste et de traductologue, en quoi il est essentiel au langage et au monde. Nous commencerons par la diffusion, qui évoque justement un commencement, le début du foisonnement. Nous nous intéresserons ensuite aux nébuleuses, en essayant de voir en quoi leur consistance ouatée contribue à créer du sens. Enfin, plus dynamiquement, nous évoquerons les fourmillements et leur double mouvement, microscopique et général.

2.1. Diffusion

La diffusion est essentiellement triangulaire. Elle suppose une source, unique, et une ouverture en delta, qui couvre métaphoriquement le spectre des possibles. Une variante plus complète est circulaire, avec un point central et des développements en cercles concentriques. Elle suppose également un écart de concentration entre le point de diffusion, très concentré, et l'univers éloigné qui ne reçoit plus, à chaque endroit, qu'une faible partie de ce qui est émis, même si, dans l'ensemble, la quantité de matière située à une distance donnée de la source est la même. Au-delà de sa phase de lancement, qui permet de percevoir les mécanismes évoqués à l'instant, la diffusion devient plus confuse, au point que la source se trouve submergée par le reste, emportée par son propre fonctionnement.

Il en va ainsi, à l'échelle d'un énonciateur, du déploiement de son discours, à la fois comme expansion verbale de ce qu'il a à dire et comme mouvement de sa parole vers

l'autre, les autres. Déployer un discours, c'est faire porter le sens par un nombre croissant de mots. Au-delà des micro-contraintes collocatives et syntaxiques et des macro-contraintes communicationnelles, ces dernières étant atténuées par le principe de coopération, c'est un jeu d'exploration territoriale, une cartographie personnelle du dire à laquelle on ajoute des détails, occupant les interstices de la parole, couvrant le champ du déroulement logique, planifiant les développements à venir.

Mais cette diffusion ne suffit pas à construire le discours car son dynamisme fonctionne comme un enfermement. En s'enfonçant dans les détails (nous considérons une situation abstraite où l'énonciateur dispose d'un temps de parole libre, sans épuisement personnel, sans agacement du co-énonciateur, situation en vérité assez proche de l'enfermement de ceux qui n'ont (plus) rien à se dire, non pas par lassitude conversationnelle mais par manque de stimuli extérieurs), on perd de vue l'au-delà, lequel nécessite qu'on se *ressaisisse*, c'est-à-dire qu'on se réapproprie le sens, par condensation du matériau verbal.

En tant que mouvement vers les autres, la diffusion de la parole se construit comme tension entre l'affirmation de soi, avec une invasion de l'univers de l'autre, et la prise en compte de la spécificité de cet autre (en dehors même des signes que celui-ci envoie en cours de route pour infléchir notre discours), avec un décentrement attendu du dire. L'être de l'énonciateur se déploie en même temps qu'il se perd, inscrivant, sauf exception transgressive, sa parole dans la connaissance partagée et le socialement acceptable, glissant vers le discours superficiel, l'insipide et la caricature, accompagnement phatique du lien social, stéréotype de pensée.

La diffusion de la parole à l'autre est donc une ouverture et un renoncement, la pluralisation étant toujours, par définition, une perte de singularité. C'est ce qu'on observe dans le jeu citationnel (y compris sous la forme ludique du *téléphone arabe*, détérioration à la fois programmée et inattendue du dire⁷⁷), par décontextualisation, déformation du contenu, effacement de la source, passage d'une parole ancrée à une parole flottante, spectre linguistique qui hante les conversations, étape ultime de la diffusion.

La diffusion, envisagée jusqu'à présent à l'échelle de l'individu, est à considérer aussi pour une communauté linguistique et culturelle donnée. Elle constitue d'ailleurs un prolongement de ce que nous évoquions dans le point précédent. La diffusion, paradoxalement peut-être, est aussi un figement⁷⁸. La multiplication du même est, au-delà du dynamisme du processus lui-même, au-delà de la résonance propre de l'objet comme condition initiale du succès de sa diffusion, l'opération par laquelle l'objet met en scène sa propre fin, non pas une fin immédiate, synonyme de sortie du dictionnaire par la petite porte, mais une fin proprement stellaire, par combustion de sa propre matière, une fin dans l'ombre de son rayonnement.

La langue procède ainsi en continu et c'est tout l'art du linguiste et du traductologue que de repérer, en dépit du changement d'échelle qui rend presque impossible le suivi longitudinal de l'existence linguistique d'une forme, les phases successives de cette diffusion ponctualisante. Renouvellement constant de ses ressources, la diffusion dans la langue trouve dans les rapports qu'entretiennent les langues entre

⁷⁷ Dans leur ouvrage, *The Psychology of Rumor* (New York: Henry Holt, 1947, pp. 99-115), Gordon Allport et Joseph Postman notent que la transmission de la rumeur s'opère moyennant trois modifications du message initial, par réduction (*leveling*, suppression progressive des détails), accentuation (*sharpening*, valorisation éventuellement excessive de certains aspects) et assimilation (déformation par appropriation).

⁷⁸ C'est ce que l'on observe aussi avec le glissement du verbal au nominal.

elles par le biais des échanges commerciaux, culturels et guerriers la matière d'une expansion infinie.

2.2. *Nébuleuse*

Alors que la diffusion est un mouvement au départ marqué, la nébuleuse offre une apparence à la fois plus statique et plus floue, qui sied à une représentation synchronique de la langue et du discours, un instantané du monde linguistique, résultat d'un premier regard global, résultat aussi d'une suite de diffusions aboutissant à brouiller les pistes de sa propre constitution. Alors que la diffusion constitue une forme de genèse, avant que le linguiste et le traductologue ne l'appréhendent, la nébuleuse est la première image qu'ils perçoivent, dont il s'agit de faire sens.

Une nébuleuse est un amas diffus de matière. Elle est donc une combinaison d'unité et de flou. L'unité se rencontre à deux niveaux, d'une part les éléments constitutifs de l'ensemble, d'autre part leur assemblage au sein d'une structure de rang supérieur. Les particules élémentaires ne présentent *a priori* pas véritablement de difficulté d'appréhension, encore qu'il convient de considérer à quelle échelle on se place. Après tout, la particule élémentaire cosmique d'une nébuleuse est le plus souvent une étoile, qui est elle-même un objet complexe. Appliqué au domaine du langage, on peut voir dans le mot l'atome du langage mais on perçoit bien qu'il est nécessaire pour en rendre compte d'une part d'explorer *a minima* la double articulation en morphèmes et phonèmes, d'autre part d'envisager les agencements plus complexes, formes et textes, eux-mêmes particules élémentaires du langage comme collection infinie de discours.

Quel que soit donc le degré de complexité de l'unité minimale considérée dans le champ particulier d'investigation choisi, on rencontre donc une unité de rang supérieur, qui est un produit des agencements de particules. De quoi tire-t-elle sa forme générale ? Une première manière de voir les choses est de considérer qu'il n'y a pas de logique, que si la gravitation permet de justifier de la constitution progressive de l'amas en vertu d'interactions particulières entre les éléments, elle ne détermine pas leur organisation générale. Appliquée au langage, cette approche reconnaît des régularités à une échelle restreinte et considère qu'elles ne subsistent guère au-delà des phrases.

Une seconde approche serait que le changement d'échelle induit un changement de logique, que les modalités de fonctionnement et d'association de « bas niveau » ne se confondent pas avec celles de « haut niveau », qui gouvernent l'économie générale des discours, que l'organisation morpho-syntaxique et le déroulement conversationnel ont chacun leur identité propre et qu'on ne saurait extrapoler l'un à partir de l'autre. Il y aurait ainsi une logique d'essence binaire en bas⁷⁹ et un fonctionnement analogique en haut, la multiplicité des micro-associations se dissolvant dans le mouvement d'ensemble.

Enfin, sans nier la réalité du changement d'échelle, il y aurait peut-être lieu de voir dans les possibilités organisationnelles élémentaires le fondement des opérations générales de fonctionnement ou, complémentairement, la représentation restreinte de celles-ci. En d'autres termes, sans qu'il soit nécessairement possible de savoir qui est premier, des ressources de la langue ou du dynamisme des discours, il y aurait

⁷⁹ Ce que le schéma X-barre permet de formaliser.

des parallélismes opératoires tels que la distinction de niveau n'aurait de sens qu'en termes d'échelle et non de fonctionnement abstrait.

Tant du point de vue de la genèse de la langue que de la genèse des textes, la constitution des formes et leur mise en œuvre obéiraient ainsi à des règles identiques fondées sur les opérations simples de mise en relation. Une telle représentation, qu'on retrouve régulièrement appliquée aux niveaux inférieurs de l'énonciation, présente l'avantage d'être à la fois intellectuellement abordable et physiologiquement compatible avec les modèles de fonctionnement cérébral, fondés sur l'activation de réseaux analogiques.

Après tout, l'écriture au stylo sur une feuille de papier est remarquablement semblable à l'écriture à la craie sur un tableau, alors même que les muscles sollicités pour accomplir ces deux opérations ne sont aucunement les mêmes. De même, les valeurs de l'opérateur de repérage culiolien ou les métaphores révélées par la linguistique cognitive permettent de rendre compte de l'organisation spatiale du sens, tant dans la grammaire et le lexique d'une langue que dans ses manifestations discursives.

On en arrive alors à une organisation à la fois centralisée et décentralisée de l'ensemble, et la difficulté, à l'instar des tests d'Ishihara, ces tests optiques de repérage, dans une surface emplie de points colorés, d'une forme fondée sur certains de ces points en même temps que détachée d'eux par sa révélation, est bien de parvenir à percevoir les niveaux multiples d'organisation, la *symphonie* du langage et plus seulement sa polyphonie. Si le langage et ses manifestations peuvent apparaître comme une nébuleuse, celle-ci ne saurait se réduire à un monde de flou.

2.3. *Fourmillements*

Il convient en fait d'aller un peu au-delà de la nébuleuse, ou plutôt de la considérer en jouant avec le temps, l'accélérant ou le ralentissant tantôt, pour en faire ressortir la logique. C'est toute la différence, et la ressemblance, entre l'étude sur corpus et l'étude qualitative, entre la multiplication des données rassemblées en quelques schémas et tableaux et l'épuisement d'un exemple, avec la mise au jour des subtilités de son fonctionnement. Il doit y avoir chez le linguiste et le traductologue la patience de l'entomologiste et la distance du statisticien.

D'où le fourmillement. Le fourmillement est à la nébuleuse ce que l'ébullition est au glaçon : un fonctionnement à chaud, un dynamisme, une effervescence généralisée. La difficulté du fourmillement est qu'on ne sait pas vraiment par quel bout le prendre. Il envahit tellement l'espace de nos sensations qu'il semble échapper à toute tentative d'appréhension. Le coup de pied dans la fourmilière, bien loin de réduire au silence les insectes assommés par tant de violence, semble leur conférer une activité plus grande encore, et encore plus insaisissable.

Certes, le linguiste n'a pas pour habitude de donner des coups de pied dans le langage pour en faire ressortir sans ménagement les occupants verbaux mais, par les territoires qu'il explore, les exemples qu'il sélectionne, il donne bien quelques pichenettes qui, instantanément, lui renvoient l'image du langage tout entier, la complexité en apparence infinie du réel qu'il se propose d'expliquer.

Comment étudier le fonctionnement d'une fourmilière ? On peut tenter de suivre à la trace le quotidien d'une fourmi, en espérant que l'étude longitudinale des faits et gestes de l'animal dans son environnement naturel et social garantira au final une représentation fidèle non seulement du spécimen en question mais aussi du groupe

auquel il appartient et par conséquent de la fourmilière tout entière, pour peu que l'on juge représentatif le comportement du spécimen en question.

On notera rapidement, cela dit, que si les déplacements de notre fourmi obéissent à une certaine logique (aller chercher de la nourriture, entretenir la fourmilière, se faire bien voir de la reine), ceux du groupe paraissent moins clairs, ce qui suggère des spécialisations croisées et qui, par conséquent, invite à la sélection d'un nombre plus grand de sujets aux fonctions différentes et aux activités variées. Sauf à suivre individuellement chaque résident de la fourmilière, on ne pourra rendre compte, cela dit, de l'activité *réelle* qui s'y déroule.

En même temps, il n'est pas certain que l'économie de l'ensemble corresponde véritablement à la somme des fonctionnements particuliers, chaque fourmi étant apparemment programmée pour accomplir un certain nombre de tâches lui laissant assez peu le loisir, à supposer qu'elle en soit cognitivement capable, de méditer sur sa place dans l'existence générale de la fourmilière. Peut-être en laisse-t-elle le soin à la reine.

Les mots ou les énoncés sont-ils des fourmis ? La réponse que l'on peut apporter à cette question, quelle qu'elle soit, nous renseigne tout autant sur le monde que sur la perception que nous avons de celui-ci mais aussi de la pertinence de la méthodologie de son approche. Ainsi, une réponse négative, justifiée par exemple par l'absence apparente de reine, peut aussi être le signe d'un refus de réduction de l'humain à l'animal ou du rapprochement de l'intellectuel au comportemental, bref du refus d'un mélange analogique des genres. Une réponse positive, de son côté, peut être la

trace d'une volonté d'unifier les phénomènes, parfois au-delà du raisonnable, en privilégiant les points de contact et en délaissant les différences perturbatrices.

En même temps, si la métaphore est une réduction, elle l'est de part et d'autre, du côté du repère comme de celui du repéré. Réduit à la projection extérieure d'une ou deux caractéristiques marquantes utiles, le repère n'est ainsi plus que l'image de lui-même. Mais c'est précisément ce qui en fait la force. Certes, il n'y a pas de rapport direct entre un mot et une fourmi, entre les formes verbales de représentation du monde par l'homme et le régime comportemental de l'insecte, mais ce n'est pas plus l'insecte que l'homme pour eux-mêmes qui nous intéressent ici, c'est l'actualisation du dynamisme existentiel, qui présente des similarités, sinon troublantes (mais qu'est-ce que le trouble, sinon l'expérience d'un rapprochement contre nature à la fois inéluctable et secrètement souhaité ?), du moins séduisantes.

Revenons-en au fourmillement. Le sentiment initial de perte de repère est non seulement normal, il est souhaitable, parce que conserver ses repères, ceux qui précèdent la confrontation à l'objet fourmillant, signifie qu'on va, même sans malice, plaquer sur ce fragment de réel un référentiel avec lequel il n'a peut-être que très peu en commun. C'est bien là l'inconvénient des cadres théoriques tout prêts qu'on impose au monde des données, même si on se défend de perturber la lecture du monde en arguant qu'il s'agit là d'un moyen de débroussailler la zone inspectée – précisément, qu'implique ce débroussaillage ?

Il faut en vérité se laisser porter par les phénomènes, non pas par démagogie, non pas en vertu d'une démocratie participative synonyme d'absence d'idées, mais pour laisser parler le monde, écouter ses cris et chuchotements, le brouhaha de ses

murmures, s'imprégner de sa matière mouvante tout en le considérant de loin, investir les interstices du sens et suivre les fractures du dit. La recherche doit aussi être un arrêt, une méditation, l'intégration bienveillante du bouillonnement du monde.

C'est par le silence qu'on peut être à l'écoute et percevoir, non pas au-delà mais au cœur même des mots et des discours, le réinvestissement de la mémoire, l'écho, parfois lointain mais toujours perceptible, des formes primordiales d'appréhension du monde dont le langage et l'homme conservent et entretiennent le souvenir. A ce titre, le fourmillement est la reprise démultipliée, comme la surface miroitante de l'eau d'une rivière active, des interactions élémentaires du monde. Ce n'est pas en photographiant sa surface qu'on repèrera le poisson qui s'y trouve, mais en laissant la suite chaotique de ses reflets aquatiques recréer par synthèse la permanence identificatrice de sa forme.

3. Fractales

Parcours, détours, contours.

Combinaisons, interactions, translations.

Flux, foisonnements, *fractales*.

Tout est dit, pourrions-nous dire. La dernière sous-partie d'un développement, telle la dernière fraction qui confère à l'ensemble sa complétude (le neuvième est bien un fragment de l'ensemble et ce qui, ajouté aux huit premiers fragments, permet de compléter l'objet et de retrouver l'unité), est un élément à la saillance particulière. Au vrai, il n'est pas qu'un complémentaire de ce qui l'a précédé, il le *contient*. Il le contient et le dépasse, seuil entre l'accumulation de parties et la révélation d'un tout.

De simple élément linéaire d'un développement, il devient la clef de l'ensemble, rassemblant en quelques mots, en quelques paragraphes, les variations dynamiques de la réflexion, concentrant l'énergie du discours avant sa diffusion finale dans l'espace interlocutif, conclusion ouverte sur le monde.

Parcours, détours, contours. De ce premier triptyque itinérant naît l'interrogation quant à l'unidimensionnalité de la ligne. Du simple cheminement aux circonvolutions infinies de ses variations se construit un objet qui occupe véritablement le terrain, à l'instar de la courbe de Hilbert⁸⁰, un objet dont la dimension n'est pas un entier, mais un nombre décimal compris entre 1 et 2.

Combinaisons, interactions, translations. L'accumulation évoquée à l'instant devient polyphonique, et ce sont les modalités d'organisation de la pluralité des voix qui deviennent plus complexes, se juxtaposent puis interagissent et finalement s'alignent pour maintenir l'intégrité de l'objet à différentes échelles, dans différents contextes d'apparition. De la dimension décimale, on est passé à l'homothétie interne, à la représentation infinie du même à quelque niveau de développement que ce soit.

Flux, foisonnements, fractales. Nous voici parvenus aux représentations d'ensemble, à l'agencement général de la matière, apparemment tiraillés entre la multiplicité décourageante du foisonnement et la directivité apaisante du flux, la tyrannie des points et l'ordre des lignes, à moins que ce ne soit le contraire, réaction tyrannique et (dés)ordre ponctuel. En tout état de cause, il y a lieu de rassembler ces objets et ces représentations, ces mouvements et ces configurations, qui accompagnent linguiste

⁸⁰ Pour une description, voir l'article *Hilbert Curve* sur l'encyclopédie mathématique en ligne *Mathworld* (<http://mathworld.wolfram.com/HilbertCurve.html>).

et traductologue sur le chemin du sens en même temps qu'ils constituent le discours savant de l'un et de l'autre. En un mot, voici venu le temps des fractales.

Les fractales sont des objets mathématiques ayant parfois été qualifiés de monstres par les mathématiciens eux-mêmes⁸¹ en raison de leur intégration problématique au monde classique de la géométrie, avant que Benoît Mandelbrot ne les unifie en leur donnant à la fois une description et un nom⁸². Elles désignent des courbes ou des surfaces (pour en rester à ce qui est aisément représentable) irrégulières produites de manière déterministe (c'est-à-dire avec une formule) ou aléatoire et fondée sur une homothétie interne, une autosimilarité qu'on retrouve par exemple dans les structures gigognes.

En outre, l'objet fractal se caractérise par une dimension non entière, c'est-à-dire par sa capacité à couvrir une zone de dimension supérieure à sa dimension d'origine. Ainsi, une courbe en vient à pouvoir couvrir une surface tandis qu'une surface peut couvrir un volume. Parmi les exemples que propose Mandelbrot, on trouve ainsi, dans le monde réel, la côte de la Grande-Bretagne⁸³, dont la longueur peut être infinie, ou les alvéoles du poumon, qui remplissent tout un volume.

On distingue deux types d'objet fractal, selon qu'il est naturel et donc fini (la géométrie fractale du chou romanesco s'arrête à ses inflorescences) ou mathématique et théoriquement infini, comme le montre l'agrandissement d'une de ses parties, chose rendue possible par la puissance des ordinateurs, qu'on peut poursuivre sans

⁸¹ Voir Mandelbrot, Benoît, « Des monstres de Cantor et Peano à la géométrie fractale de la nature » in François Guénard et Gilbert Lelièvre (éds), *Penser les mathématiques*, Paris : Seuil, 1982, pp. 226-251.

⁸² Nous renvoyons ici à l'ouvrage fondateur de Mandelbrot, *The Fractal Geometry of Nature*, New York: W.H. Freeman, 1982. Pour une présentation plus dynamique, voir en ligne la conférence TED donnée en 2010, peu de temps avant sa mort :

http://www.ted.com/talks/lang/fre_fr/benoit_mandelbrot_fractals_the_art_of_roughness.html

⁸³ Mandelbrot, Benoît, "How long is the coast of Britain? - Statistical self-similarity and fractional dimension", *Science*, 156, 3775, May 1967, pp. 636-638.

s'arrêter, découvrant de nouveaux objets fractals, dissimulés dans les anfractuosités des éléments de rang supérieur.

Si les fractales se rencontrent régulièrement dans des objets du monde et des constructions vivantes et qu'elles permettent d'en saisir la spécificité, la question se pose tout naturellement de leur application dans les constructions humaines, fruits de décision de l'homme et non de l'organisation de la nature, avec pour interrogation corollaire la possibilité d'envisager ces constructions humaines conscientes comme des cas particuliers des constructions naturelles, sur la base à la fois de l'inscription de l'homme, et donc de son fonctionnement, dans le monde naturel et, précisément, de l'organisation du cerveau, dont on peut penser qu'elle détermine directement, en fonction de sa propre géométrie, la géométrie des objets mentaux qu'elle produit⁸⁴.

On note que des applications se rencontrent dans le domaine de la littérature. Outre Yves Lavandier, qui, dans sa monumentale *Dramaturgie*⁸⁵, montre que les mécanismes du récit se rapprochent des fractales, Françoise Baillet évoque dans un article⁸⁶ la différence entre *fragment* et *fractal*, préférant le second terme moins pour ce qui concerne la structure elle-même que pour le regard porté sur l'œuvre, qui doit être multiple⁸⁷. De son côté, Noëlle Batt applique les fractales non plus aux dialogues mais aux récits, soulignant l'avantage que présente le concept par comparaison à

⁸⁴ D'un point de vue anatomique, le cortex cérébral dispose d'une architecture fractale générale. Il est en revanche beaucoup plus difficile de vérifier ce qu'il en est en ce qui concerne les réseaux neuronaux, de même que sur un plan fonctionnel.

⁸⁵ Lavandier, Yves, *La Dramaturgie – Les mécanismes du récit*, Cergy : Le clown et l'enfant, [1994] 2011

⁸⁶ Baillet, Françoise, « Les paradoxes des fragments synthétiques müllériens », *Études théâtrales*, 24-25, 2002, 59-66.

⁸⁷ L'argumentation est reprise et mise en perspective dans une thèse d'études théâtrales soutenue à Rennes 2 en 2009 : Koutchevsky, Alexandre, *À l'échelle des mots – L'écriture théâtrale brève en France (1980-2007)*, Université de Rennes 2 (directeur : Didier Plassard), 2009. Voir notamment les pages 146 à 150. Il est intéressant de noter que les trois références qui viennent d'être évoquées concernent toutes le théâtre ou le scénario, et plus précisément l'enchaînement des répliques, ce qui est proche de l'univers conversationnel.

celui de « mise en abyme », abondamment employé en théorie littéraire : « [La fractalité] permet de modéliser le lien entre les différents rapports de similitude partielle disséminés à tous les niveaux du texte en se référant à une dynamique d'engendrement du texte et non plus à une disposition statique de traits isolés »⁸⁸.

Sans doute y a-t-il matière à explorer plus avant la pertinence et les manifestations des fractales dans le langage, en ayant à l'esprit les attraits et les dangers de l'entreprise, notamment, pour ce second point, la nature et la valeur des arguments qu'on peut avancer, des preuves qu'on peut apporter. Il est évident qu'il n'est envisageable ni de calculer la dimension fractale du langage et de ses manifestations, ni *a fortiori* de déterminer une équation du langage. En revanche, il y a matière, nous semble-t-il, non pas à ajouter au catalogue métaphorique actuel quelques objets supplémentaires, mais à montrer que l'existant est susceptible d'une représentation plus englobante et par là même plus simple.

On imagine bien qu'il s'agit là de l'œuvre d'une vie et c'est pourquoi nous ne proposons ici qu'une première approche des phénomènes. Pour cela, nous partirons de l'échelon le plus bas, le fragment, et nous progresserons vers le haut, examinant les résonances des systèmes, avant de parvenir, peut-être, enfin à l'essence de l'ensemble, véritable synthèse de la recherche.

⁸⁸ Batt, Noëlle, « Dynamique littéraire et non-linéarité » in Pierre Cotte (éd.), *Langage et linéarité*, Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 1999, p. 197. Dans le même article, Noëlle Batt évoque des efforts similaires d'autres collègues, notamment Gérard Cordesse (« Littérature et fractalité » in Denys de Béchillon (éd.), *Les Défis de la complexité*, Paris : L'Harmattan, 1994, pp. 145-156).

3.1. *Fragments*

Qu'est-ce qu'un fragment ? La réponse pourrait se résumer à ceci : une partie d'un tout. Le fragment contient donc son propre dépassement. Il est reconnu d'emblée non pas pour lui-même, comme entité autonome, mais comme élément assujéti, ce qui suppose un accès à l'ensemble qui lui a donné naissance. Les traces qu'il en conserve suffisent à établir la filiation. Le fragment contient donc l'histoire de sa constitution et, par là même, la mémoire du monde qui l'a généré.

Par retournement, le monde a une existence paradoxale, étant à la fois une unité et un assemblage de particules, une essence unique et une réalité fragmentée, chacune étant tout aussi présente et inaccessible, car en valorisant l'essence, on perd contact avec la réalité du terrain, tandis qu'en valorisant le fragment, on perd la représentation synthétique de l'ensemble. Et nous nous retrouvons donc face à deux réalités fuyantes, d'un côté le fragment, hésitant entre tout et partie, de l'autre le tout, échappant à une appréhension par le haut comme par le bas.

La seconde question qui se pose est celle de la dimension du fragment. Quand le fragment commence-t-il et quand se termine-t-il ? Comment a-t-on l'assurance de la place de l'objet dans la hiérarchie fractionnée du réel ? En d'autres termes, le langage est-il un tout, indépendant du reste ? Complémentairement, jusqu'où doit-on descendre dans la hiérarchie pour trouver la clef minimale du sens et de son organisation, à supposer qu'il y en ait une et que celle-ci s'incarne ?

La première difficulté du linguiste et du traductologue est souvent une question de définition, de découpage du monde. Qu'est-ce qu'une citation littéraire, une question de choix, une expression numérique, une unité de traduction ? A partir de quelle quantité de sens *prévu* l'objet peut-il s'intégrer à un ensemble considéré comme

homogène ? Par nécessité ou par facilité, la recherche opère donc des découpages. Ce faisant, pour préserver l'intégrité de sa démarche, elle fragmente le monde en fonction de ses propres attentes, de même qu'elle découpera ses écrits en unités formatées, considérant qu'ajouter de la variabilité au chaos n'en facilite pas l'interprétation, qu'une ligne de discours l'emporte sur le miroitement du réel.

Une fois la configuration péniblement extraite du monde, elle semble trouver dans l'attention concentrée qu'elle suscite l'énergie d'un nouveau déploiement, d'une mise en scène de sa complexité, obligeant le chercheur à remettre son ouvrage sur le métier, à retisser patiemment les fils du sens, à partir en quête de nouveaux motifs, d'organisations inédites, jusqu'à une énième subdivision du monde, jusqu'à l'épuisement, jusqu'au moment où, pensant avoir enfin trouvé la solution, il s'aperçoit qu'il n'a produit qu'une solution partielle, aussi fragmentaire que l'objet qu'il a fini par isoler. Il se réjouit tout de même, publie ce maigre résultat, explique qu'il ira plus loin la prochaine fois, qu'il s'intéressera au fragment d'à côté, qu'il finira bien par trouver le Graal, que déjà la voie est tracée. La recherche est une leçon d'humilité, un aveu d'impuissance déguisé en parcours jalonné vers la vérité. Discours du fragment, elle est le plus souvent un enfermement subi et consenti.

La situation est d'autant plus complexe que, fruit d'un entendement humain démultiplié et des vicissitudes de l'histoire, la langue est un système assez largement chaotique. Si elle ne l'était pas, un nombre non négligeable de linguistes et grammairiens se retrouveraient sur le carreau. Le chaos est donc une chance, au moins de ce point de vue. Plus sérieusement, le chaos a ceci de particulier qu'il est non dérivable, qu'il n'est pas possible de l'approcher, ne serait-ce que

tangentiellement, qu'à un écart minime de coordonnées peut correspondre un écart maximal de résultat, qu'aucune logique ne semble véritablement pouvoir prédire la position du point suivant tandis que les approches rétrospectives, la logique de l'après-coup, ne donnent que des résultats limités.

Il faut pourtant continuer à observer ces points, ces fragments, ces ensembles, à examiner ces exemples exemplaires, à explorer ces configurations. Le chaos ne doit pas nous étourdir, la fragmentation infinie ne doit pas nous inquiéter. Il faut en revenir à la définition initiale du fragment : la partie d'un tout. Le tout accessible par la partie. La *nécessité* de l'existence du tout, puisqu'il y a langue, discours, communication, construction intellectuelle et sociale. La fractale nous fascine, non pas seulement par l'infinité inquiétante de ses ramifications, mais par la beauté de son ensemble, la perfection ambiguë de son chaos.

3.2. Echos

Des énoncés comme *Generalisations are always wrong*, « Il est interdit d'interdire » et « Merde à celui qui le lira »⁸⁹ constituent un point de départ intéressant car il n'est pas possible d'échapper à leur transgression du système, non pas une transgression exotique, fondée sur le franchissement d'un interdit lointain, une parole qui dépasse les bornes, mais un enroulement, une réutilisation, ici ludique, de la mécanique énonciative et de la construction du sens, un discours qui construit son propre décalage, sa propre image décentrée.

⁸⁹ Nous avons rencontré le premier sur un tee-shirt et le dernier dans les toilettes d'un collège. Quant au second, il a lui-même une histoire singulière que nous évoquons dans la PUBLICATION N, page 321.

Ce faisant, ces énoncés, qui sont des mises en spectacle de leur énonciation, contribuent aussi, par l'itération constitutive de leur valeur, au dépassement de leur sens. Même présentée comme fausse ou non souhaitable, la généralisation et l'interdiction demeurent. Quant à l'insulte, le mécanisme audacieux de sa mise en œuvre et l'impossibilité conséquente de sortir indemne de sa lecture la rendent finalement moins brutale, tant son injustice aveugle est flagrante. La parole se construit comme soutien et dépassement du dire, jouant de l'articulation du système de représentation autant, sinon plus, que de l'articulation de la représentation du monde.

Il y a dans les fragments, dans leur organisation interne en même temps que dans leurs associations externes, un jeu similaire d'échos, qui les rassemble en une masse infiniment pareille et infiniment différente, une masse à laquelle la loi des grands nombres ne semble pas pouvoir s'appliquer⁹⁰, où la multiplication des données n'est pas nécessairement synonyme de stabilisation statistique des phénomènes⁹¹, une masse qui déploie ses articulations tourbillonnantes.

Le travail d'appréhension et de compréhension est double. Il s'agit de percevoir des contiguïtés, de reconstruire des schémas, mais aussi de les percevoir au-delà et en deçà de l'immédiatement visible, diffusés dans les larges mouvements de l'infiniment grand tout autant que dans les recoins anodins du monde, de

⁹⁰ Pour une présentation de la loi et de ses implications, voir Lanier, Denis et Trotoux, Didier, « La loi des grands nombres, le théorème de De Moivre-Laplace » in Collectif, *Contribution à une approche historique de l'enseignement des mathématiques*, Besançon : Presses universitaires de Franche-Comté, 1996, pp. 259-294.

⁹¹ Ce qui va à l'encontre du principe de saturation appliqué à la constitution des corpus et qui renvoie à la taille au-delà de laquelle les phénomènes se figent fréquemment. C'est sur la base de ce principe que le *London Lund Corpus* a été par exemple élaboré, avec une place bien plus grande accordée aux conversations spontanées, supposées plus chaotiques, qu'à des discours plus figés comme les commentaires sportifs.

l'immensité phénoménale aux articulations dérisoires. Ce n'est pas tant que tout est dans tout et que le relativisme généralisé fasse disparaître le sens en l'inscrivant en toute chose, mais, fruit de l'homothétie interne et de la récursivité fondatrice de la construction, l'objet finalement étudié, qui est d'ailleurs toujours aussi un objet en devenir, se donne comme produit de réélaborations permanentes du sens, jeu d'échos patiemment constitué par la langue et (in)consciemment mis en œuvre par les énonciateurs.

Les formes de ces réélaborations sont sans doute très simples, à l'image de ce qu'est fondamentalement la chaîne parlée, un assemblage linéaire de textes, de paragraphes, de phrases, de propositions, de syntagmes, de mots, de morphèmes, de phonèmes et de vibrations, un assemblage qui trouve dans les contraintes propres à son expression les modalités de son expressivité, dans l'aplanissement imposé de la représentation du monde les ressources de sa mise en relief, dans l'ordonnement de ses formes les clés de sa géométrie.

Ponctualisation, lissage, expansion, retournement, bouclage, décalage construisent ainsi le déroulement spiralaire du monde, faisant du point, de la ligne et du cercle les éléments de base de la construction de contiguïtés, de la manifestation progressive du sens dont les configurations effectives, entre exploration et écho, se borneront, non par manque d'imagination théorique mais par simplicité fondatrice, à être des réalisations contextuelles, ce qui, bien loin d'en décourager la patiente analyse, nous met sur la voie d'une recherche éclairée du sens. C'était d'ailleurs bien là le programme que se fixait Mandelbrot, la reconnaissance de l'infinie simplicité du monde.

3.3. *Essence*

Qu'est-ce que la simplicité ? Le contraire de la complexité, celle-ci étant un assemblage d'objets simples. Contrairement aux apparences, nous voilà déjà un peu avancés. La simplicité n'est pas décomposable. Semblable à l'atome, dans son sens d'origine, la simplicité est irréductible. Une seconde caractéristique de la simplicité est normalement son évidence, c'est-à-dire le fait qu'elle est immédiatement perceptible et/ou qu'une fois perçue, elle s'impose à nous, occultant et englobant les autres formes d'organisation.

C'est que la simplicité n'est pas toujours simple à trouver. Elle se cache dans les méandres du monde, non par malice mais parce qu'elle construit son propre dépassement, qu'elle engendre son recouvrement. Mécanisme fondateur de l'articulation du sens, elle disparaît derrière des constructions complexes, des formes de réélaboration qui finissent, semble-t-il, par acquérir leur autonomie, par imposer à l'observateur la multiplicité impénétrable de leur apparence.

La simplicité, de phénomène immédiat, devient une abstraction, une chose dont on soupçonne ou on espère la réalité sans parvenir à l'identifier, démunie que l'on est face à l'incroyable enchevêtrement des faits. On la soupçonne car on ne peut admettre que l'ensemble auquel on est confronté, puisqu'on a le sentiment, précisément, qu'il s'agit d'un ensemble, ne puisse disposer d'une unité qui va au-delà, ou en deçà, de ses contours apparents. On l'espère car il y a une frustration certaine à être confronté à l'incompréhensible, au gratuit, à l'autonome.

Il *faut* du sens, donc de la mise en relation. Or que trouve-t-on ? Des points. Des centaines, des milliers de faits, mots, locutions, structures, individus, langues, toute

une nébuleuse de points sans lien entre eux si ce n'est leur appartenance à ce qui peut apparaître comme un groupe.

L'étape suivante est une opération de lissage, de repérage de contiguïté, de mise au jour du même, d'exploration de filigrane. Du point, on passe au segment, à la ligne, à la direction. Le point devient jalon, étape intermédiaire, *constituant* d'un cheminement logique, d'un progrès.

La troisième forme est celle de l'enroulement, de la boucle, car par delà l'exploration temporelle du monde et de son évolution, par delà la constitution linéaire de la chaîne parlée, l'univers de référence demeure, de même que reste l'énonciateur, comme intégrateur des données du monde, de même que subsiste l'objet dont on cherche à dévoiler la mécanique et l'attrait. On a donc besoin de rester un instant, d'affirmer son attachement, de ne pas en revenir.

Alors que la ligne est une suite ordonnée de points, la boucle est un point, rayonnant, démesuré, un renflement du monde et du discours sur le monde. Avec le temps, la boucle se déboucle, revient à l'état de ligne, se diffuse dans la linéarité. Ou bien elle se maintient et, en s'éloignant dans le passé, se ponctualise. Ces trois éléments fondateurs du sens s'organisent et se réorganisent ainsi continuellement, créant et recréant les pleins et les déliés que nous évoquions tantôt, des pleins et déliés qui, à une autre échelle, reproduiront les schémas qui leur ont donné naissance, déploieront dans l'épaisseur du discours les fractales du sens.

A ce stade, la chaîne parlée s'achève. La boucle est bouclée. Point final, pourrait-on dire, si ce n'était que le texte qui s'achève est peut-être moins une synthèse d'une

recherche établie, dont on peut parcourir à loisir les pages dans le volume qui lui est consacré, qu'une promesse, une ouverture enthousiaste vers d'autres domaines, porté que nous sommes par le sentiment de pouvoir apporter une modeste contribution aux dévoilements du sens.

BIBLIOGRAPHIE

- Adamczewski, Henri, « Pour une recherche authentique en linguistique anglaise », *Anglophonia*, 8, 2000, pp. 249-257.
- Ali Bouacha, Magid, « Enonciation, argumentation et discours – Le cas de la généralisation », *Semen*, 8, 1993, pp. 41-60.
- Allport, Gordon & Postman, Joseph, *The Psychology of Rumor*, New York: Henry Holt, 1947.
- Baillet, Françoise, « Les paradoxes des fragments synthétiques müllériens », *Études théâtrales*, 24-25, 2002, pp. 59-66.
- Bally, Charles, *Le Langage et la vie*, Genève : Droz, (1925) 1965.
- Barbérès, Jeanne-Marie, « L'interjection : de Tesnière à l'analyse du discours » in Françoise Madray-Lesigne et Jeannine Richard-Zappella (éds), *Lucien Tesnière aujourd'hui*, Louvain, Paris : Peeters, 1995, pp. 199-206.
- Barry, Julien, *Neurobiologie de la pensée*, Lille : Presses universitaires de Lille, 1995.
- Bartley, Alycia J., Jones, Douglas W. and Weinberger, Daniel R., "Genetic variability of human brain size and cortical gyral patterns", *Brain*, 120, 2, 1997, pp. 257-269.
- Batt, Noëlle, « Dynamique littéraire et non-linéarité » in Pierre Cotte (éd.), *Langage et linéarité*, Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 1999, pp. 189-200.
- Behr, Irmtraud, « Petite stylistique des panneaux 'régulateurs' » in Irmtraud Behr et Peter Henninger (éds), *À travers champs : études pluridisciplinaires allemandes – Mélanges pour Nicole Fernandez Bravo*, Paris : L'Harmattan, 2005, pp. 333-347.
- Bergson, Henri, *Le Rire*, Paris : Presses universitaires de France, (1940) 1989.
- Berk, Mike, « Fétiches analogiques et futurs numériques » in Peter Shapiro (éd.), *Modulations : une histoire de la musique électronique*, Paris : Allia, (1999) 2007, pp. 237-268.
- Boisson, Claude, « Le concept de "métalinguistique" dans la linguistique anglaise », *Anglophonia*, 6, 1999, pp. 151-198.
- Bourion, Christian, « Soutenir les responsables – Le levier de la confiance », *Revue internationale de psychosociologie*, 15, 36, automne 2009, pp. 33-58.
- Britten, Roy J., "Divergence between samples of chimpanzee and human DNA sequences is 5%, counting indels", *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 99, 21, October 2002, pp. 13633-13635.
- Brown, Penelope & Levinson, Stephen C., *Politeness: Some universals in language usage*, Cambridge: Cambridge University Press, 1987.
- Changeux, Jean-Pierre, *L'homme neuronal*, Paris : Fayard, 1983.
- Changeux, Jean-Pierre et Connes, Alain, *Matière à pensée*, Paris : Odile Jacob, 1989.

- Changeux, Jean-Pierre et Ricœur, Paul, *La Nature et la Règle – Ce qui nous fait penser*, Paris : Odile Jacob, (1998) 2008.
- Cordesse, Gérard, « Littérature et fractalité » in Denys de Béchillon (éd.), *Les Défis de la complexité*, Paris : L'Harmattan, 1994, pp. 145-156.
- Cotte, Pierre, « À propos de *ing* et de *be* », *Cycnos*, 17, n° spécial « Journées Charles V sur les propositions relatives et l'aspect *be + ing* », 2000, pp. 159-172.
- Crump, Thomas, *Anthropologie des nombres*, Paris : Seuil, (1990) 1995.
- Culioli, Antoine, « La formalisation en linguistique » [1968], *Pour une linguistique de l'énonciation – Tome 2*, Paris, Gap : Ophrys, 1999, pp. 17-29.
- Culioli, Antoine, « La linguistique : de l'empirique au formel » [1987], *Pour une linguistique de l'énonciation – Tome 1*, Paris, Gap : Ophrys, 1990, pp. 9-46.
- Dehaene, Stanislas, "The neural basis of the Weber-Fechner law: a logarithmic mental number line", *Trends in Cognitive Sciences*, 7, 4, April 2003, pp. 145-147.
- Dehaene, Stanislas & Izard, Véronique, "Calibrating the mental number line", *Cognition*, 106, 2008, pp. 1221-1247.
- Dufour, Dany-Robert, *Les Mystères de la trinité*, Paris : Gallimard, 1990.
- Edelman, Gerald, *Neural Darwinism*, Oxford: Oxford University Press, 1989.
- Edelman, Gerald, *Biologie de la Conscience*, Paris : Odile Jacob, 1992.
- Edelman, Gerald, *Second Nature: Brain Science and Human Knowledge*, New Haven: Yale University Press, 2006.
- Ernst, Bruno, *Le Monde magique de M.C. Escher*, Paris : Taschen, (1986) 2007.
- Franck, Michael C. et al., "Number as a cognitive technology: Evidence from Pirahã language and cognition", *Cognition*, 108, 2008, pp. 819-824.
- Frath Pierre, « La référence par le nom : vers une linguistique anthropologique » in Pierre Frath, Laure Lansari et Jean Pauchard (éds), *Res per Nomen II – Langue, référence et anthropologie*, Reims : Epure, 2010, pp. 57-76.
- Goffman, Erving, *The Presentation of Self in Everyday Life*, Harmondsworth: Penguin, (1959) 1971.
- Goffman, Erving, *Interaction Ritual*, New Brunswick: Transaction, (1967) 2005.
- Goldsworthy, Andy, *Andy Goldsworthy*, London: Viking, 1990.
- Goldsworthy, Andy & Friedman, Terry (eds), *Hand to Earth*, Leeds: The Henry Moore Centre for the Study of Sculpture / Maney, 1990.
- Greenbaum, Sidney & Svartvik, Jan (eds), *The London Corpus of Spoken English: Description and Research*, Lund: Lund University Press, "Lund Studies in English 82", 1990.
- Grice, H. Paul, "Logic and Conversation" in Peter Cole and Jerry L. Morgan (eds), *Syntax and Semantics, Vol. 3, Speech Acts*, New York: Academic Press, 1975, pp. 41-58.

- Hofstadter, Douglas R., *Gödel, Escher, Bach: an Eternal Golden Braid*, London: Penguin, (1979) 1980.
- Hofstadter, Douglas R., *Je suis une boucle étrange*, Paris : Dunod, (2007) 2008.
- Jackson, John Hughlings, "On Affections of Speech from Disease of the Brain", Part 1, *Brain*, I, October 1878, pp. 317-318.
- Jackson, William J., *Heaven's Fractal Net*, Bloomington: Indiana University Press, 2004.
- Koutchevsky, Alexandre, *À l'échelle des mots – L'écriture théâtrale brève en France (1980-2007)*, Thèse de doctorat (directeur : Didier Plassard), Université de Rennes 2, 2009.
- Lanier, Denis et Trotoux, Didier, « La loi des grands nombres, le théorème de De Moivre-Laplace » in Collectif, *Contribution à une approche historique de l'enseignement des mathématiques*, Besançon : Presses universitaires de Franche-Comté, 1996, pp. 259-294.
- Larcher, J.L. (ed.), *M.C. Escher – The Complete Works*, London: Thames & Hudson, (1981) 1992.
- Lavendier, Yves, *La Dramaturgie – Les mécanismes du récit*, Cergy : Le clown et l'enfant, (1994) 2011.
- Mandelbrot, Benoît, "How long is the coast of Britain? – Statistical self-similarity and fractional dimension", *Science*, 156, 3775, May 1967, pp. 636-638.
- Mandelbrot, Benoît, *The Fractal Geometry of Nature*, New York: W.H. Freeman, 1982.
- Mandelbrot, Benoît, « Des monstres de Cantor et Peano à la géométrie fractale de la nature » in François Guénard et Gilbert Lelièvre (éds), *Penser les mathématiques*, Paris : Seuil, 1982, pp. 226-251.
- Merleau-Ponty, Maurice, *La Structure du comportement*, Paris : Presses Universitaires de France, 1942.
- Merleau-Ponty, Maurice, *La Phénoménologie de la perception*, Paris : Gallimard, 1945.
- Morel, Mary-Annick et Danon-Boileau, Laurent, *Grammaire de l'intonation – L'exemple du français*, Paris, Gap : Ophrys, 1998.
- Pottier, Bernard, *Théorie et analyse en linguistique*, Paris : Hachette, 1987.
- Pradinès, Maurice, *Traité de psychologie générale, Tome 2 – Le génie humain*, Paris : Presses universitaires de France, 1946.
- Richet, Bertrand, *Jeux de mots et traduction : l'impossible équivalence ?*, mémoire de maîtrise inédit (directeur : Michel Ballard), Université Charles-de-Gaulle – Lille 3, 1991.
- Richet, Bertrand, *Éléments d'analyse du phénomène interjectif*, thèse de doctorat (directeur : Pierre Cotte), Université Paris Sorbonne (diffusion Lille : ANRT), 2001.
- Rosenfield, Israel, *L'invention de la mémoire*, Paris : Eschel, (1988) 1989.
- Rosenfield, Israel, *La Conscience : une biologie du moi*, Paris : Eschel, 1990.

Roux, Louis (éd.), *L'organisation du sens – Recueil en l'honneur de Jean Lavadrine, Travaux du C.I.E.R.E.C.*, 68, Saint-Etienne : Publications de l'université de Saint-Etienne, 1983.

Sacks, Oliver, *An Anthropologist on Mars*, New York: Random House, 1996.

Saponval, Bernard, *Universalités et fractales*, Paris : Flammarion, 1997.

Schiller, Francis, *Paul Broca, explorateur du cerveau*, Paris : Odile Jacob, (1979) 1990.

Svartvik, Jan & Quirk, Randolph (eds), *The London-Lund Corpus of Spoken English, A Corpus of English Conversation*, Lund: Liber/Gleerups, "Lund Studies in English 56", 1980.

Vasarely, Victor, *Gea*, Paris : Hervas, 1982.

Wicky, Gérard, « De l'autotopagnosie à un modèle de représentations des connaissances du corps », *Schweizer Archiv für Neurologie und Psychiatrie*, 156, 4, 2005, pp. 196-202.

Wilton-Ely, John (ed.), *The Mind and Art of Giovanni Battista Piranesi*, London: Thames & Hudson, (1978) 1988.

ANNEXE : CURRICULUM VITAE

RENSEIGNEMENTS PERSONNELS

Nom RICHET
Prénoms Bertrand, René, François
Né le 11 septembre 1969
à Hirson (02 - Aisne)
nationalité française
marié, deux enfants
Adresse 8 rue de la Prévoyance
59700 Marcq en Baroeul
Téléphone 09 54 59 59 87 / 06 98 57 15 45
Courriel Bertrand.Richet@free.fr



FORMATION UNIVERSITAIRE

- 2011 Habilitation à diriger des recherches
Jury composé des professeurs Françoise Canon-Roger, Monique De Mattia-Viviès, Albert Hamm, Aliyah Morgenstern, Christine Raguet et Wilfrid Rotgé (parrain)
Université Paris Ouest Nanterre La Défense
- 1995 - 2001 Thèse de Doctorat de Linguistique
Jury composé des professeurs Pierre Cotte (directeur), Gérard Deléchelle (président), Liliane Gallet-Blanchard et Philip Miller (rapporteurs)
Mention Très honorable, Félicitations du jury à l'unanimité
Université de Paris-Sorbonne - Paris 4
- 1993 - 1994 D.E.A. de Linguistique (*mention Très Bien*)
Mémoire rédigé sous la direction du professeur Pierre Cotte
Université Charles-de-Gaulle - Lille 3
- 1990 - 1991 Maîtrise de Linguistique et Informatique (*mention Très Bien*)
Mémoire rédigé sous la direction du professeur Michel Ballard
Université Charles-de-Gaulle - Lille 3
- 1989 - 1990 Licence LCE, option Linguistique et Informatique (*mention Bien*)
Université Charles-de-Gaulle - Lille 3
- 1987 - 1989 Deug LCE, option Informatique (*mention Bien*)
Université Charles-de-Gaulle - Lille 3
- 1987 Baccalauréat Série C (*mention Assez Bien*)
Lycée Joliot-Curie (02 - Hirson)

CONCOURS D'ENSEIGNEMENT

- 1993 Lauréat du concours de l'Agrégation externe d'anglais (option Linguistique)
Classement : 8^{ème}

EXPÉRIENCE PROFESSIONNELLE

- 2002-2012 Maître de Conférences (*Langue et linguistique anglaises*)
 Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, L.E.A. et Monde Anglophone
- Enseignant missionnaire (*Langue anglaise, analyse de textes*) (2004-2012)
 Université Française d'Égypte, Le Caire, Faculté de Langues Appliquées
- Chargé de Cours Complémentaires (*Linguistique anglaise*)
 Institut Catholique de Lille, Département d'Anglais (2007-2010)
 Université de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis, (2002-2009)
- 1999-2002 Professeur Agrégé affecté dans l'Enseignement Supérieur
 Université de Valenciennes, Département d'Anglais
- 1995-1999 Attaché Temporaire d'Enseignement et de Recherches
 Université Charles-de-Gaulle – Lille 3, U.F.R. Angellier (Anglais)
- 1994-1995 Service National en qualité de Professeur Scientifique du Contingent
 Lycée Militaire de Saint-Cyr-l'École (78 - Yvelines)
- 1993-1994 Professeur Agrégé stagiaire
 Lycée d'État de Marcq-en-Barœul (59 - Nord)
- 1991-1992 Année de doctorat en pays anglophone
 University College Cork (République d'Irlande), Département de Français
 TD de traduction et TP de conversation – Niveaux Licence 1 à 3
- 1991 Stage de traducteur technique, en convention avec l'Université de Lille 3
 Site Areva de La Hague (50 - Manche) – Service Communication
 Traduction de rapports techniques, de conférences et de brochures d'information

RENSEIGNEMENTS DIVERS

Membre des Sociétés suivantes depuis

- 1997 Société des Anglicistes de l'Enseignement Supérieur
- 1997 Association des Linguistes Anglicistes de l'Enseignement Supérieur
Membre du Bureau, Trésorier de l'Association depuis 2003
- 1999 Association des Anglicistes pour les Études de Langue Orale dans l'Enseignement
 Secondaire et Supérieur
- 2005 Association Française de Linguistique Cognitive
- 2008 Société de Stylistique Anglaise

ACTIVITÉS D'ENSEIGNEMENT

Maître de Conférences à l'université Sorbonne Nouvelle – Paris 3 (2002-2012)

U.F.R. de Langues Étrangères Appliquées

2008-2012 Langue anglaise : Responsable de l'enseignement Licence 2 et 3

L2 – CM et TD *The Language of the Media*

L3 – CM et TD *Language and Argumentation*

M2 NCI – TD *The Language of Advertising – An Intercultural Approach* (2010-2012)

2002-2008 Grammaire : Responsable de l'enseignement en Licence 1 et 2

CM et TD *Domaines nominal et verbal*

Institut du Monde Anglophone**2006-2012**

- L3 - TD de Linguistique - *Information packaging* (2009-2012)
- L3 - TD de Linguistique - *Grammaire du discours rapporté* (2009-2012)
- L3 - TD de Linguistique - *Les formes linguistiques de l'expressivité* (2006-2009)
- Capes - CM de Grammaire - *Domaine nominal* (2006-2010)
- Master 1 Recherche - *Traductologie et linguistique* (2011-2012)
- Master 1 Recherche - *Entraînement à la rédaction en anglais* (2011-2012)
- Master 2 Enseignement - *Faits de langue* (2011-2012)

Université Française d'Égypte, Le Caire (2003-2012)

- Missions d'expertise et d'enseignement à la Faculté de Langues Appliquées, en convention avec l'université Sorbonne Nouvelle - Paris 3
- Langue anglaise et analyse de discours en Licence 1, 2 et 3*

Institut Catholique de Lille (2007-2010)

- 2007-2010 Linguistique : Enseignement en Master 1 et Master 2 LCE
- Programme en alternance : *Les formes de l'anaphore / Faits de Langue Capes*

- 2009-2010 Linguistique : Enseignement en Licence 2 LCE
- Cours magistral de linguistique générale et appliquée à l'anglais

Université de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis (2002-2009)

- 2002-2009 Linguistique : Cours magistral de méthodologie en Licence 1 LCE
- Méthodologie de la linguistique : le monde, le temps, l'homme et le langage*

- 2002-2009 Linguistique : Cours magistral et Travaux dirigés en Licence 3 LCE
- 2006-2009 *Les formes linguistiques de l'expressivité*
- 2002-2006 *Les épaisseurs du sens : Articulations du message à l'écrit et à l'oral*

- 2002-2005 Grammaire : Responsable de l'enseignement en Licence 1 LEA
- Cours magistral - *Détermination nominale : des noms aux constructions nominales*

Professeur agrégé à l'Université de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis (1999-2002)

- Grammaire : Responsable de l'enseignement en Deug 1 LCE et en Deug 1 LEA
- Cours magistral, Travaux dirigés, élaboration et suivi des examens
- Déterminations nominale et verbale - Mise à niveau des étudiants*

- Linguistique : Cours magistral de méthodologie en Deug 1 LCE
- La Linguistique et ses méthodes : notions générales et exemple d'application à Be-ing*

- Linguistique : Cours magistral et Travaux dirigés de linguistique en Licence 3 LCE
- Modalités écrites et orales de l'organisation du sens*

- Compréhension orale : Responsable de l'enseignement en Deug 1 et 2 LCE et LEA
- Travaux dirigés, élaboration et suivi des examens
- Exploitation d'enregistrements de la BBC (Radio Four et World Service)*

- Anglais pour non spécialistes : Travaux dirigés en Deug 2
- Civilisation britannique contemporaine, Thème grammatical et Version*

ATER à l'Université Charles-de-Gaulle - Lille 3 (1995-1999)

- Grammaire : Travaux dirigés en Deug 1 LCE
- Remise à niveau des étudiants*

- Grammaire : Travaux dirigés en Deug 2 LCE
- Les formes de l'anaphore, exercices en complément du cours magistral*

- Linguistique : Travaux dirigés en Deug 1
 1995-1997 : *Analyse thématique (anaphore, méthodologie, expressivité)*
 1997-1999 : *Textes généraux et Exercices d'application du cours magistral*
- Anglais pour non spécialistes : Travaux dirigés en Deug 1
Exercices de version littéraire

CONCOURS, ADMINISTRATION

EVALUATION

- 2011-... Expert Langue auprès de l'Agence d'Evaluation de la Recherche et de l'Enseignement Supérieur (AERES)

CONCOURS DE RECRUTEMENT

- 2010-2013 Membre du Directoire de l'Agrégation externe d'anglais
Secrétaire Général du Concours / Correcteur Linguistique à l'écrit (2010-2011)
- 2008-2011 Membre de Collèges de Spécialistes
 Université Paris 3 (*linguistique et langues appliquées*)
 Université Paris 4 (*linguistique et traduction*)
 Université de Cergy-Pontoise (*langues appliquées*)
- 2008-2009 Membre du jury de l'Agrégation externe d'anglais
 2008 – *Écrit : Linguistique / Oral : Compréhension–Restitution (rédacteur du rapport)*
 2009 – *Écrit : Linguistique (rédacteur du rapport) / Oral : Linguistique*
- 2003-2006 Membre du jury du CAPES externe d'anglais
Correcteur de l'épreuve de traduction et examinateur aux épreuves orales d'admission
Membre de la commission de grammaire. Co-rédacteur du rapport de jury : Faits de langue (2003, 2004, 2006), Traduction (2005, 2006), Épreuve ELE (2006), Épreuve EPP (2005)

RESPONSABILITÉS PÉDAGOGIQUES ET ADMINISTRATIVES (Paris 3 – L.E.A.)

- 2009-... Membre associé de la Commission de Pédagogie de l'U.F.R. – domaine anglais
Définition des maquettes (contenus et orientations)
- 2009-... Coordinateur pédagogique de Licence 3 – domaine anglais
Coordination des enseignements et médiation étudiants / enseignants
Recrutement et suivi des chargés de cours complémentaires
- 2003-2010 Coordinateur UFR des programmes d'échanges (Erasmus et International)
Élaboration et suivi du contrat pédagogique des étudiants partants, Validation des acquis, Mise en place d'une gestion électronique des contrats
- 2007-2008 Responsable pédagogique de Licence 1 – domaine anglais
Coordination des enseignements et médiation étudiants / enseignants
Recrutement et suivi des chargés de cours complémentaires
- 2006-2008 Responsable du tutorat à destination des étudiants de première année
Formation des tuteurs, élaboration de la professionnalisation du tutorat

ACTIVITÉS DE RECHERCHE

I – TRAVAUX INÉDITS

- 2001 Thèse de Doctorat (sous la direction du professeur Pierre Cotte)
Éléments d'analyse du phénomène interjectif en anglais contemporain
Histoire linguistique, données syntaxiques, prosodiques et interactionnelles
 Paris : Université de Paris Sorbonne – Paris 4, 3 tomes, 1886 p.
- 1994 Mémoire de D.E.A. (sous la direction du professeur Pierre Cotte)
Contribution à l'étude du phénomène interjectif en anglais contemporain
Les interjections Oh et Ah et leur intégration dans le discours
 Villeneuve d'Ascq : Université Charles-de-Gaulle – Lille 3, 303 p.
- 1991b Mémoire de Maîtrise (sous la direction du professeur Michel Ballard)
Jeux de mots et traduction : l'impossible équivalence ?
Les jeux de mots dans Astérix et leur traduction en anglais
 Villeneuve d'Ascq : Université Charles-de-Gaulle – Lille 3, 443 p.
- 1991a Projet de C2 – Linguistique et Informatique (sous la direction de Richard Lilly)
Élaboration d'un programme informatique en langage Turbo Pascal (version 4.0)
Analyse syllabique automatisée de mots de langue anglaise

II – COMMUNICATIONS (*Colloques et séminaires de recherche*)

- 2011d « 50 B.C. and all that: traduire l'histoire dans Astérix »
 Colloque international *La bande dessinée historique*
 Université de Pau, 23-25 novembre
- 2011c « Fanning the Flames? A Study of Insult Forums on the Internet »
 Colloque international *Impoliteness & Rudeness in Communication and Society*
 Université de Lyon 3, 26-28 mai
- 2011b « Or else, or so or what? A few Examples of the Staging of the Implicit in English »
 Colloque international *La syntaxe mensongère*
 Université de Provence – Aix-en-Provence, 30 mars-1^{er} avril
- 2011a « Des *oh* et débats – Mise en spectacle de la quantification / qualification à l'oral »
 Colloque international (*Dés-*)*organisation de l'oral ? De la segmentation à l'interprétation*
 Université de Haute Bretagne – Rennes 2, 24-25 mars
- 2010g « *Oh-so-salient!* Interjection et lexicalisation dans les expressions intensives »
 Colloque *La saillance en langue et en discours*
 Université de Strasbourg, 19-20 novembre
- 2010f « When Numbers are Dressed up to the Nines – A Short Study of Number-Containing Idioms in English »
 Colloque *Les locutions de l'anglais : emplois et stratégies rhétoriques*
 Université de Perpignan – Via Domitia, 22-23 octobre
- 2010e « Entre scènes et maquis : Manifestations du rire dans *Astérix en Corse* »
 Journées d'étude CORHUM *Rire en Méditerranée*
 Bastia, 13-15 octobre

-
- 2010d « La traduction des jeux de mots dans *Astérix* » (avec Catherine Delesse)
Journée d'étude - Les Amis du Crélingua
Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3, 12 juin
- 2010c « La traduction à l'épreuve des nombres : entre immédiateté mathématique et horizon inatteignable »
L^{ème} Congrès de la S.A.E.S., Atelier de Traductologie
Université Charles-de-Gaulle - Lille 3, 22 mai
- 2010b « Des nombres à l'horizon : lexique et grammaire de l'infini numérique »
L^{ème} Congrès de la S.A.E.S., Atelier de Linguistique
Université Charles-de-Gaulle - Lille 3, 21 mai
- 2010a « *From every walk of life: aspects of methodology in a tricultural academic context* »
Colloque international *Langues, cultures et professionnalisation dans un contexte mondialisé*
Université Française d'Égypte, Le Caire, 18 avril
- 2009b « Des nombres en noms : représentation du nombre en anglais et en français »
Colloque international *Res per Nomen 2*
Université de Reims, 29 mai
- 2009a « Des nombres à prendre ou à l'essai - Grammaire de l'approximation numérique »
XLIX^{ème} Congrès de la S.A.E.S., Atelier de Linguistique
Université de Bordeaux, 9 mai
- 2008b « Chiffres à l'appui : nombres et énumérations au service de l'argumentation »
Journée d'étude - Adverbes
Université Paris 12 - Créteil, 12 décembre
- 2008a « Les grandes traversées d'*Astérix* »
XLVIII^{ème} Congrès de la S.A.E.S., Atelier de Traductologie
Université d'Orléans, 16 mai
- 2006 « Les épaisseurs du sens : quelques exemples de mise en forme du discours »
Colloque La Grammaire et le style : domaine anglophone
Université de Provence, 17 novembre
- 2004c « Mots du discours et discours rapporté : le partage des sens »
Colloque Discours rapporté(s) : approche(s) linguistiques et/ou traductologique
Université d'Artois, 26 novembre
- 2004b « Le traitement du nombre dans les dictionnaires bilingues »
XLIV^{ème} Congrès de la S.A.E.S., Atelier de Traductologie
Université Versailles - Saint-Quentin-en-Yvelines - Saint-Quentin, 15 mai
- 2004a « Question(s) de choix : quelques exemples de parcours interrogatif »
XLIV^{ème} Congrès de la S.A.E.S., Atelier de Linguistique
Université Versailles - Saint-Quentin-en-Yvelines - Saint-Quentin, 14 mai
- 2003c « Les séries interrogatives : essai de classification »
Séminaire de recherche en linguistique anglaise Sésyilia
Université Paris 3 - Paris, 12 novembre
- 2003b « *Des chiffres et des lettres* : expression(s) du nombre en anglais contemporain »
XLIII^{ème} Congrès de la S.A.E.S., Atelier de Linguistique
Université Stendhal - Grenoble 3 - Grenoble, 9-11 mai

- 2003a « *On connaît la chanson* : aspects de la traduction des chansons dans *Astérix* »
XLIII^{ème} Congrès de la S.A.E.S., Atelier de Traductologie
Université Stendhal - Grenoble 3 – Grenoble, 9-11 mai
- 2002 « Interjections : bilan d'une recherche »
Séminaire de linguistique de l'U.F.R. Auguste Angellier
Université Charles-de-Gaulle – Lille 3, 14 juin
- 2001b « Interjection et contraste : *quand il y a à redire...* »
XLI^{ème} Congrès de la S.A.E.S., Atelier de Linguistique
Université de Montpellier 3 – Montpellier, 4-6 mai
- 2001a « Éléments d'analyse du phénomène interjectif »
Séminaire de Linguistique Paris 3 / Paris 4
Université de Paris 4 – Paris, 3 février
- 2000b « *Oh dear, Oh yes, Oh no*: a phonosyntactic approach »
Séminaire de linguistique de l'U.F.R. Auguste Angellier
Université Charles-de-Gaulle – Lille 3, 5 mai
- 2000a « La traduction non interjective des interjections »
Colloque International « Traductologie, Linguistique et Traduction »
CERTA - Centre de Recherches en Traductologie de l'Artois
Université d'Artois – Arras, 23-24 mars
- 1999c « Interjections, incises et discours rapporté »
XXXIX^{ème} Congrès de la S.A.E.S., Atelier de Linguistique
Université de Savoie – Chambéry, 21-23 mai
- 1999b « Organisation orale de l'énoncé interjectif – Analyses »
Quatrième Colloque de Jeunes Linguistes
Centre d'Études Linguistiques de l'Université du Littoral
Université du Littoral – Dunkerque, 26-27 mars
- 1999a « Organisation orale de l'énoncé interjectif – Méthodologie »
Séminaire de linguistique de l'U.F.R. Auguste Angellier
Université Charles-de-Gaulle – Lille 3, 12 février
- 1998d « Peut-on analyser des problèmes relevant de l'oral à partir de données écrites ? »
Argumentaire présenté dans le cadre d'un Atelier-Débat
5^{èmes} Rencontres de l'Atelier des Doctorants en Linguistique de Paris 7
Université Denis-Diderot – Paris 7, 4-5 décembre
- 1998c « Interjections et énumérations : synthèse et fractionnement du réel »
XXXVIII^{ème} Congrès de la S.A.E.S., Atelier de Linguistique
Université de Haute Bretagne – Rennes 2, 15-17 mai
- 1998b « A propos de la traduction des interjections »
Conférence donnée à l'invitation du professeur Michel Ballard
Séminaire du CERTA - Centre de Recherches sur la Traduction de l'Artois
Université d'Artois, 22 janvier
Présentation au Séminaire Elextra - Études sur le Lexique et la Traduction
Université Charles-de-Gaulle – Lille 3, 12 février
- 1998a « Présentation de l'étude d'un corpus d'énoncés interjectifs »
Séminaire de linguistique de l'U.F.R. Auguste Angellier
Université Charles-de-Gaulle – Lille 3, 15 janvier

- 1997c « Du cri à la synthèse : à propos des interjections en position non initiale »
4èmes Rencontres de l'Atelier des Doctorants en Linguistique de Paris 7
Université Denis-Diderot – Paris 7, 5-6 décembre
- 1997b « Émotions réelles, émotions jouées : l'exemple des interjections »
Colloque International « Les émotions dans les interactions communicatives »
GRIC - Groupe de Recherches sur les Interactions Communicatives
Université Louis-Lumière – Lyon 2, 17-19 septembre
- 1997a « Les interjections *Oh* et *Ah* et leur intégration dans le discours »
3èmes Rencontres de Jeunes Linguistes
Centre d'Études Linguistiques de l'Université du Littoral
Université du Littoral – Dunkerque, 16-17 mai
- 1992b « La traduction des références culturelles dans *Astérix* »
Séminaire du Centre de Recherches en Traduction
Université Charles-de-Gaulle – Lille 3, 12 novembre
- 1992a « Jeux de mots et traduction : l'impossible équivalence ? »
Conférence donnée au Département de Français
University College Cork (République d'Irlande), 22 janvier

III – TRAVAUX PUBLIÉS

Monographie

2009 *Le Coq gaulois à l'heure anglaise : Analyse de la traduction anglaise d'Astérix*, co-écrit avec Catherine Delesse, Arras : Artois Presses Université, collection « Traductologie », 447 p.

Ouvrage collectif

2011 *Le Tour du Monde d'Astérix – Lectures, traductions, interprétations*
Paris : Presses Sorbonne Nouvelle, 312 p.

Articles et actes de colloque

(à paraître a) « *Oh-so-salient!* Interjection et lexicalisation dans les expressions intensives » in Catherine Paulin (éd.), *La saillance en langue et en discours*, Besançon : Presses universitaires de Franche-Comté

(à paraître b) « When Numbers are Dressed up to the Nines – A Short Study of Number-Containing Idioms in English » in Blandine Pennec et Olivier Simonin (éds), *Actes du Colloque Les locutions de l'anglais : emplois et stratégies rhétoriques*, Perpignan : Presses de l'université de Perpignan

(à paraître c) « Des nombres à prendre ou à l'essai – Grammaire de l'approximation numérique » in *Anglophonia*

2010 « Des nombres en noms : représentation du nombre en anglais et en français » in Pierre Frath et al. (éds), *Res Per Nomen II : Langue, référence et anthropologie*, Reims : Épure, 2010, pp. 387-401.

2008b « Humour gaulois, perfide Albion et Nouveau Monde : les grandes traversées d'Astérix » in *Idioma*, n° 20, « Transhumoresques – Du bon rire au bien traduire », pp. 131-148.

2008a « Les épaisseurs du sens : quelques exemples de mise en forme du discours » in *Bulletin de la Société de Stylistique anglaise*, n° 30, « La Grammaire et le style : domaine anglophone » (textes réunis par Monique de Mattia), pp. 29-43.

- 2006 « Mots du discours et discours rapporté : le partage des sens » in Catherine Delesse (éd.) *Actes du colloque Discours rapporté(s)*, Arras : Artois Presses Université, pp. 95-115.
- 2005b « Question(s) de choix : quelques exemples de parcours interrogatif » in Geneviève Girard-Gillet (éd.) *Parcours linguistiques – Domaine anglais, Travaux du C.I.E.R.E.C.*, n° 122, Saint-Étienne : Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2005, pp. 21-37.
- 2005a « Des chiffres et des lettres : expression(s) du nombre en anglais contemporain » in Claude Delmas & Mireille Quivy (éds) *Six études de linguistique, Cercles*, « The Occasional Papers Series », 2005, n°2, pp. 141-164.
<http://www.cercles.com/occasional/ops2-2005/richet.pdf>
- 2004b « On connaît la chanson : aspects de la traduction des chansons dans *Astérix* » in Elisabeth Lavault-Olléon (éd.), *Cahiers de l'ILCEA*, n°6, « Traduction/adaptation des littératures et textes spécialisés », Grenoble : ELLUG, 2004, pp. 151-179.
- 2004a « Interjection et contraste : quand il y a à redire » in Claude Delmas (éd.), *La Contradiction en Anglais, Travaux du C.I.E.R.E.C.*, n° 116, Saint-Étienne : Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2004, pp. 167-182.
- 2003 « La traduction non interjective des interjections » in Michel Ballard et Ahmed El Kaladi, (éds). *Traductologie, Linguistique et Traduction*, Arras : Artois Presses Université, pp. 83-98.
- 2001b « Interjections, incises et discours rapportés » in Pierre Cotte (éd.). *L'Ouvert et le Précis, Travaux du C.I.E.R.E.C.*, n°104, Saint-Étienne : Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2001, pp. 123-148.
- 2001a « Quelques données et réflexions sur la traduction des interjections » in Michel Ballard (éd.). *Oralité et traduction*, Arras : Artois Presses Université, collection « Traductologie », 2001, pp. 79-128.
- 2000 « Émotions réelles, émotions jouées : l'exemple des interjections » in Christian Plantin, Marianne Doury, Véronique Traverso (éds). *Les Émotions dans les interactions*, Lyon : Presses Universitaires de Lyon (cédérom), 2000.
- 1999 « Interjections et énumérations : synthèse et fractionnement du réel » in Daniel Roulland (éd.). *Actes du Colloque de l'ALAES - 38^{ème} Congrès de la SAES (Rennes, 1998)*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 1999, pp. 155-167.
- 1993 « Quelques réflexions sur la traduction des références culturelles - Les citations littéraires dans *Astérix* » in Michel Ballard (éd.). *La traduction à l'Université*, Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires de Lille, 1993, pp. 199-221.

VALORISATION DE LA RECHERCHE

- 2011-2012 Aide à l'organisation du 52^{ème} Congrès de la S.A.E.S. (Limoges 2012)
 Expertise des locaux, Animation d'une réunion de préparation
 Suivi technique du dossier
- 2011c Membre du comité scientifique du colloque « La bande dessinée historique »
 Centre de Recherches Poétiques et Histoire Littéraire
 Université de Pau et des Pays de l'Adour, 23-25 novembre

-
- 2011b Préparation d'un dossier d'aide à l'organisation du congrès annuel de la SAES
Vademecum (45 pages)
Présentation Powerpoint (87 diapositives)
Mise à disposition de fichiers Excel (inscriptions, gestion des ateliers)
- 2011a Membre du comité scientifique du colloque international « Echange(s) :
concepts, enjeux et dynamiques »
Département de Langues Etrangères Appliquées / CREW
Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, 17-18 novembre
- 2010-2011 Participation au comité de pilotage du 51^{ème} Congrès de la S.A.E.S.
Co-Responsable Communication et Gestion du programme des ateliers
Administrateur du site du Congrès
Responsable des inscriptions, Coordinateur du site Cordeliers
Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3 / Université Denis Diderot – Paris 7
- 2010 Membre du comité scientifique du colloque international
« Langues, cultures et professionnalisation dans un contexte mondialisé »
Université Française d'Égypte, Le Caire, 18-19 avril
- 2009b Organisation d'un colloque international avec l'EA Prismes (F. Larroque)
« Le Tour du Monde d'Astérix – Lectures, Traductions, Interprétations »
Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, 30-31 octobre
Conférences des traductrices anglaise et allemande d'Astérix
24 communications présentées dans trois ateliers
- 2009a Entretien pour la radio allemande dans le cadre du cinquantenaire d'*Astérix*
Avec Martina Zimmermann (radio ARD)
- 2008 Invité d'une émission consacrée à l'univers d'Astérix (durée 45 minutes)
Panoramix ou les secrets du savoir magique
Série « Irréductibles ou le phénomène Astérix » proposée par Sophie Chassat
France Culture, 15 août

RECHERCHE EN COURS ET EN PROJET

- (a) Élaboration d'un répertoire bilingue des expressions lexicalisées du nombre en anglais et en français.
Analyse de la rhétorique du nombre en anglais oral spontané ou préparé.
- (b) Étude de la notion de choix en anglais contemporain (listes, alternatives).
Analyse de la verticalité dans le discours
- (c) Étude linguistique du cri et de l'expressivité dans le film fantastique

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS	5
PREMIERE PARTIE – ITINERAIRES	19
1. Parcours	20
1.1. Formation	20
1.2. Enseignement	22
1.3. Recherche	26
2. Détours	35
2.1. La formalisation obligée : apports de l’informatique	35
2.2. L’épaisseur physiologique : éléments de neurobiologie	38
2.3. Les mondes des arts	42
3. Contours	45
3.1. Traits	49
3.2. Courbes	52
3.3. Bouclages	54
DEUXIEME PARTIE – POLYPHONIES	57
1. Combinaisons	59
1.1. Des mots aux formes	59
1.2. Des formes aux textes	63
1.3. Des textes aux dialogues	69
2. Interactions	72
2.1. L’être au discours : la puissance énonciative	74
2.2. L’être à l’autre : la dynamique communicationnelle	79
2.3. L’être au monde : les résonances culturelles	80
3. Translations	84
3.1. Jeux de mots	85
3.2. Jeux de discours	89
3.3. Jeux de transcriptions	91
TROISIEME PARTIE – REPRESENTATIONS	97
1. Flux	98
1.1. Du point à la ligne	99
1.2. De la ligne au vecteur	101
1.3. Du vecteur à l’enroulement	104
2. Foisonnements	108
2.1. Diffusion	109
2.2. Nébuleuse	112
2.3. Fourmillements	115
3. Fractales	118
3.1. Fragments	123
3.2. Echos	125
3.3. Essence	128
BIBLIOGRAPHIE	131
ANNEXE : CURRICULUM VITAE	135